



Mémoire de « Poilus » de la Grande Guerre



« Papa sait-il qu'on est vainqueurs ? »

Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois

Mémoire de « Poilus » de la Grande Guerre

La célébration du centenaire de la première guerre mondiale a eu d'heureux effets, en suscitant des recherches, en multipliant les études, donc des découvertes sur cet événement majeur de notre histoire. Mais elle a aussi fait sortir des tiroirs une foule de documents familiaux, lettres, papiers divers, photos, objets...

Partant de telles données, il est possible de redonner un souffle de vie à des « Poilus », retournés à leur anonymat à l'issue du conflit ou « morts pour la France ». En transcrivant des lettres, en les associant à des photos, des dessins, c'est un visage, une sensibilité qui surgissent et animent ce qui n'était plus, souvent, qu'un prénom et un nom gravés sur la pierre ; car la plupart des « Poilus » inscrits sur les monuments aux morts sont devenus des « soldats inconnus ».



Août 1914 : d'un pas décidé...



1916 : en verra-t-on la fin un jour ?

C'est donc une chance à saisir que de tirer parti de ces souvenirs, avant qu'ils ne regagnent les tiroirs après la conclusion du centenaire, pour disparaître à l'occasion d'un déménagement ou d'une succession. L'objectif est de mettre en ligne sur le site de la Société archéologique du Vendômois certains destins, certains témoignages, dans une double démarche d'information historique et de préservation du contenu documentaire. Si les données concernant les militaires du Vendômois seront privilégiées, leur priorité ne sera pas exclusive.

Si les propriétaires des documents ne peuvent assumer par eux-mêmes la rédaction et la mise en page d'un témoignage, une petite équipe, constituée au sein de la Société archéologique du Vendômois, pourra leur prêter un concours bénévole.



**Vous pouvez nous
redonner une part de
notre vie et témoigner de nos
sacrifices**

Mémoire de « Poilus » de la Grande Guerre

« Charles Guitton »

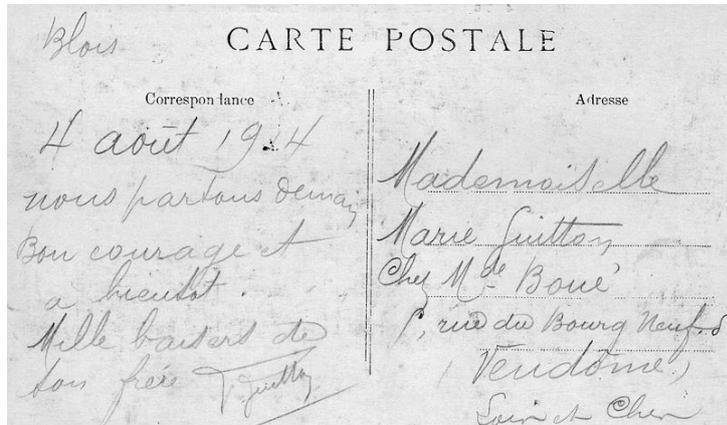
Par Jean-Jacques LOISEL

Le destin de Charles Guitton, poilu de Ternay « mort pour la France », est typiquement local : ce jeune homme n'a jamais fait parler de lui avant la guerre, sa famille non plus. Celle-ci a disparu de l'horizon du village vers la fin des années « vingt ». Il était réduit à un prénom et un nom sur les deux monuments aux morts, celui de la place du village et celui de l'église. Sur place, son souvenir et celui des siens ont complètement déserté la mémoire des vivants. Sa tombe, dans le cimetière de Ternay, se dégradait irrémédiablement.

Pourtant, la brève histoire de ce soldat est exemplaire :

Un hasard heureux a permis de retrouver des éléments de correspondance le concernant, y compris quelques lettres de sa main. À partir de là, son parcours et les péripéties de sa mort ont été reconstitués. Les tiroirs et les greniers regorgent de hasards heureux...

Charles Guitton a été mobilisé dans le 113^e régiment d'infanterie, constitué au centre de recrutement de Blois. Au début de la guerre, il a été formé de jeunes recrues du Loir-et-Cher. Dans les listes de « morts pour la France » des communes du Vendômois, le 113^e RI apparaît souvent...



Carte de Charles Guitton à sa sœur. Le récit du combat de Signeux a été fait par l'avocat blésois Hubert-Fillay



Le 113^e RI a été engagé dès le 21 août 1914, dans la bataille des frontières, celle dont on ne parle jamais dans les livres d'histoire, bien qu'elle ait probablement été la plus meurtrière de toute la guerre. En deux jours de combat, le 113^e RI a perdu la moitié de ses effectifs, tués, disparus, blessés, prisonniers. Charles Guitton fut labouré par un éclat d'obus, blessure dont il mourut des semaines plus tard. Lui et ses compagnons s'étaient comportés avec vaillance : ils avaient eu le malheur de participer à une défaite dont ils n'étaient pas responsables.

Charles Guitton ou la résurrection du soldat presque inconnu

La mémoire retrouvée

11 novembre à Ternay, dans les dernières années du second millénaire après Jésus-Christ :

– *Charles Guitton...*

– *Mort pour la France*, répond la petite voix monocorde d'un enfant de l'école communale, devant une poignée d'anciens combattants de la guerre suivante rassemblés autour de leur drapeau devant le monument aux morts. La liste est longue et elle continue de s'égrener, tandis que les sautes du vent d'automne détachent les dernières feuilles des tilleuls voisins... *Georges Hupenoire... Mort pour la France... Célestin Ploux... Mort pour la France... Fernand Savignard... Mort pour la France...* Chaque année, le rituel se renouvelle : il faut entretenir la mémoire de l'hémorragie subie et du sacrifice consenti par toute une jeunesse villageoise.

Mais à y regarder de plus près, de quelle mémoire s'agit-il ? Du souvenir désincarné de millions de jeunes gens, français, allemands, anglais, italiens, russes, autrichiens et autres encore, projetés du jour au lendemain dans l'enfer des combats et de la mort ?



Cérémonie de célébration du 11 novembre 1918 à Ternay

Le monument y suffit, dans sa matérialité permanente et visible à tout instant de l'année, mais combien de personnes s'arrêtent encore devant un monument aux morts ?... S'agit-il du souvenir de ces jeunes hommes, de leurs amours, de leurs amitiés, de leurs espoirs, de leurs ambitions, auxquels ont succédé pendant quelques semaines, quelques mois, quelques années au plus, la peur, la souffrance et la mort ? Mais alors, le constat est rude : de chacun d'eux nous ne savons pratiquement rien. Le soldat reposant sous l'arc de triomphe de Paris, lui au moins, était inconnu par définition ; ils sont des millions à être devenus inconnus au fil du temps et l'amnésie s'est installée insidieusement. Les parents, les amis sont décédés sans témoigner, les correspondances ont disparu, les témoignages se sont évaporés... Sans compter que la mémoire villageoise a été malmenée par les récents brassages de population.

Alors, Charles Guitton... Il figure bien sur le monument aux morts, au coin de la place, ainsi que sur la plaque commémorative dans l'église de Ternay. En fouinant un peu plus, on finit par repérer, dans le coin du cimetière réservé aux sépultures militaires, une tombe à l'état d'abandon, surmontée d'une croix en fonte mangée de rouille ; sur cette dernière, l'inscription est laconique : Charles Guitton, 1889-1914,

113^e R.I. Les archives municipales ne sont guère plus prolixes : elles précisent toutefois que ce soldat de 2^e classe du 113^e est décédé le 26 novembre 1914 à l'hôpital militaire mixte de Saint-Hippolyte-du-Fort (Gard), d'une pleurésie purulente consécutive à une blessure de guerre ; et il était bien âgé de 25 ans.



En explorant systématiquement la collection du journal régional, *Le Carillon de Vendôme*, la patience est récompensée – si l'on peut dire – à la lecture du « livre d'or » du 15 mars... 1917 : *Guitton Charles, 113^e d'Infanterie* ; il figure sur une petite liste hétéroclite de victimes : *Ces soldats sont des communes de Cormenon, Saint-Hilaire-la-Gravelle, Ternay, Coulommiers*¹.

Mais pourquoi s'intéresser particulièrement à Charles Guitton ? Un hasard tout à fait exceptionnel a livré une somme d'informations de première main qui permettent de restituer avec beaucoup de fidélité les derniers mois de son existence. M. et M^{me} Henri Boué ont mis à notre disposition certaines archives et notamment des correspondances reçues ou envoyées par des parents de Marie Guitton. Cette jeune femme, qui fut très longtemps employée de maison de la famille Boué, n'était autre que la sœur aînée de Charles, le jeune soldat de



La maison de la famille Boué, rue du Bourg-Neuf à Vendôme

¹ Dans la même rubrique de ce jour, Georges Hupenoir, du 21^e régiment colonial, figurait au nombre des disparus ; et pourtant, ce jeune soldat de Ternay était mort en Belgique le 22 août 1914 ! Les autres Ternaysiens mentionnés à coup sûr par le journal sont Joseph Besnard, 5^e section d'infirmiers, et Auguste Bordier, 369^e d'infanterie, tous deux décédés pendant l'automne 1914. Au nombre des blessés, Kléber Bigard était probablement de Ternay, peut-être aussi Alphonse Girault. Tout comme les prisonniers d'Espinay-Saint-Luc (cette famille étant propriétaire du château de Boisfrélon, à Ternay) et Émile Boutard (famille bien attestée dans le village, un Marcel Boutard est sur le monument aux morts du village).

Ternay. La stabilité de Marie Guitton dans son emploi et celle de la famille Boué dans la maison du Bourg-Neuf ont préservé cette correspondance de la destruction. Désormais, Charles Guitton n'est plus un soldat inconnu.



L'église et l'école d'aujourd'hui



La mairie-école (jusqu'en 1909)

La famille Guitton

Dans les années qui ont précédé la guerre, le centre familial était Ternay où résidait la mère de Charles, qui signait toutes ses correspondances « V^e Guitton ». Deux mentions dans les registres des délibérations municipales de Ternay révèlent que ses conditions de vie étaient précaires. Le 27 janvier 1895, le conseil émettait l'avis *que le jeune Guitton Eugène de la classe 1891 qui n'a accompli qu'une année de service militaire comme aîné de 8 enfants, soit maintenu dans ses foyers*. C'était donc une famille nombreuse dont cette femme avait la charge.

Le 13 février 1910, une nouvelle démarche fut faite auprès du conseil, cette fois par Charles Guitton qui s'appêtait à faire son service militaire : *Le Président communique encore à l'assemblée une demande d'allocation journalière de 0 F 25 centimes accordée par l'État aux familles des jeunes gens soutiens indispensables de famille, demande formée par le jeune Guitton Charles en faveur de sa mère la V^e Guitton, née Darmoy Victorine, domiciliée à Ternay, lequel jeune homme fait partie du contingent à incorporer cette année*.

Le Conseil municipal [...] émet l'avis que la veuve Guitton étant indigente, n'ayant que son travail journalier pour subvenir à ses besoins, l'allocation lui soit accordée. Ainsi se trouvait confirmée une situation précaire, accentuée par le veuvage.

Les registres d'état civil de Ternay permettent de préciser partiellement la composition de cette famille, en tout cas suffisamment pour les besoins du sujet. Le couple Eugène Guitton-Victorine Darmoy apparut pour la première fois dans un acte de naissance, celui d'une petite Hélène : âgé de 37 ans, lui était plâtrier, installé au bourg de Ternay ; elle, tout juste la trentaine, était qualifiée *ménagère* (comme dans les actes suivants, sauf deux où elle fut déclarée *sans profession*)². Deux fils, au moins, étaient déjà nés à cette époque : Eugène et Albert, tous deux témoins pour la déclaration de décès de leur père en 1908, le premier alors âgé de 37 ans, le second de 34 ; la famille se serait donc installée à Ternay dans la seconde moitié des années « 1870 ».

Le 8 mai 1881, naquit Marie Eugénie Gabrielle, autrement dit Marie Guitton³. Deux ans plus tard, une petite Antoinette ne vécut que sept mois ; quand elle mourut, Victorine était déjà enceinte de Louis qui

² Hélène n'a laissé aucune trace de son existence par la suite, n'apparaissant ni sur les registres, ni dans les correspondances...

³ Une mention en marge de l'acte de naissance précise qu'elle est décédée à Montoire le 12 mai 1964.

vint au monde le 25 août 1884. Deux ans plus tard, le 11 août, vint le tour de Victor. Le 7 avril 1889, Charles complétait la liste des garçons ; pour lui, comme pour les autres, l'instituteur était témoin de la déclaration, sans doute tout simplement parce qu'il était secrétaire de mairie et donc sur place. Les fils Guitton reçurent de ce maître sévère mais apprécié de solides rudiments d'instruction primaire.



La place de l'église de Ternay : au premier plan, la poste ; au sud, l'église est flanquée de l'ancienne mairie-école de garçons.

Restait à naître une fille : ce fut chose faite pour Cécile le 11 juillet 1892, alors que sa mère avait 43 ans⁴. Tandis que les garçons fréquentaient l'école publique, les filles suivirent sans aucun doute l'enseignement des sœurs de la Providence de Ruillé-sur-Loir, qui possédaient un petit établissement à Ternay ; ceci ne faisait pas problème pour cette famille très croyante⁵.

L'exploration généalogique simplifiée a permis de préciser un certain nombre de points, en laissant quelques autres dans l'ombre :

Émile, dont il est régulièrement question dans les correspondances, n'apparaît pas sur les registres, pas plus qu'un prénommé Joseph qui se manifeste sporadiquement pendant la guerre ; sans compter la mystérieuse Hélène...

La famille connut assurément un passage douloureux entre 1907 et 1909. Déjà, au début de 1907, des soucis de santé existaient pour certains, ce dont s'inquiétait la tante Geneviève Darmoy, religieuse en Belgique : *J'apprends avec peine que toutes vos santés laissent bien à désirer. C'est une bien grande épreuve lorsqu'il faut gagner sa vie surtout. Je prie donc de tout mon cœur pour tous vos frères et lorsque vous voudrez bien m'en donner des nouvelles, ainsi que de ma sœur, cela me fera bien plaisir*⁶. Le 13 décembre 2008, Eugène Guitton père décédait dans son domicile de la Tarioterie, à l'entrée du bourg de Ternay. Malgré ses 67 ans, peut-être, exerçait-il encore son métier de plâtrier ou remplissait-il des tâches diverses comme cela se pratiquait couramment dans les campagnes. En tout cas, le veuvage altéra les ressources de Victorine Guitton, jusqu'à la faire qualifier d'*indigente* dans la délibération municipale de février 1910.

Le frère aîné avait, comme de coutume, repris le prénom du père, Eugène. Dans l'acte du décès paternel, il était qualifié *peintre à Noyant*. Une lettre, datée d'avril 1909, écrite de Noyant et envoyée à Marie Guitton, donne à penser qu'il venait de mourir de maladie dans cette localité : *Nous avons rempli l'engagement que nous vous avons fait au décès de votre pauvre frère et croyez bien qu'il en sera de même, dans toutes les circonstances maintenant. [...] nous ferons pour lui comme s'il était des nôtres. Sa tombe était très bien parée, une très belle croix et des fleurs. Nous y avons fait quelques prières pour le repos de son âme. [...] Ce que nous avons fait pour votre frère vous prouve qu'il le méritait ; il est resté assez longtemps parmi nous pour que nous puissions en juger et cette bonne pensée doit vous*

⁴ Selon les mentions marginales, elle s'est mariée à Ternay le 22 novembre 1919 avec Marcel Eugène Tétard ; elle est décédée à Orléans le 5 avril 1962.

⁵ Avant 1914, Marie Guitton entretenait une relation épistolaire avec sa tante Geneviève Darmoy, religieuse à l'abbaye de Flône par Arnay (Belgique). À ses yeux, son pays d'origine était corrompu par l'irrégion, contrairement à sa terre d'adoption : [...] *tout ce qu'on apprend de France navre le cœur et on se demande où l'on va. Dans la bonne Belgique nous sommes plus en paix, Dieu merci ; le pays de Flône est beau et bon, on voit que le bon Dieu y règne ; aussi il n'y a pas de pauvres et tout le monde vit heureux* [...] (lettre du 9 février 1907).

⁶ Lettre du 9 février 1907.

laisser un bon souvenir de lui. L'auteur de la lettre ajoutait un peu plus loin : ne vous tourmentez pas ni pour le pharmacien.

Ses enfants vouaient à Victorine Guitton un profond attachement : en 1914 ils étaient deux filles, Marie et Cécile, et cinq garçons, Charles, Émile, Louis, Victor et Albert, peut-être six avec l'épisodique Joseph. Les plus anciennes correspondances conservées sont des cartes envoyées par Charles à sa mère en 1912 : il se pourrait bien que le jeune homme ait alors participé à des manœuvres, si l'on en croit une carte montrant le camp de Mailly où il se trouvait alors, dans le premier bataillon du 24^e de ligne⁷.

Sur une carte représentant l'église de Mézières-sur-Seine, il écrivait le 9 septembre : *Nous sommes près de Paris en ce moment. Je suis en bonne santé.*



Sous le signe du champagne

1913 fut sans doute pour Charles une année fort occupée – sans précision sur la nature de son travail – et il eut bien du mal à adresser ses vœux de bonne année en temps voulu. Il lui fallut s'y reprendre à deux fois :

30 décembre 1913

Ma chère Maman, Je crois que je suis un peu en retard pour vous écrire, mais le temps passe si vite que je ne m'aperçois pas que le 1^{er} de l'an approche à grands pas. Aussi à cette occasion, je viens vous offrir mes vœux et souhaits pour 1914. Ce que je demande surtout pour vous, c'est que vous vous portiez bien. Le reste maintenant, nous nous en chargerons.

5 janvier. Voyez où j'en suis, j'ai commencé votre lettre il y a 6 jours et je me demande si je vais pouvoir la finir aujourd'hui. J'ai été grippé fortement. Maintenant cela va mieux et puis nous avons aussi pas mal de travail. C'est comme partout en ce moment, enfin vous m'excuserez. Je vous envoie un mandat qui a huit jours de date, le principal est que vous puissiez le toucher.

⁷ À moins qu'il ne s'agisse d'un de ses frères, la signature n'étant pas facilement identifiable.

Et vous ma chère Maman, comment allez-vous [?] En avons-nous eu de la neige. Comme je pensais à vous par ces mauvais temps, des chemins impossibles, et puis en rentrant il vous fallait vous sécher. Avez-vous du bois et tout ce qu'il vous faut ? [...].

Deux soucis apparaissent de façon récurrente dans les courriers des enfants Guitton à leur mère : sa santé qui semblait fragile, sa situation matérielle qui paraissait précaire. Veuve, ses revenus étaient sans doute fort modestes. Elle faisait fonction de factrice, distribuait plis et paquets, non seulement dans le bourg mais aussi dans la campagne, par tous les temps, ce qui pouvait expliquer sans peine un état de fatigue (le fait d'avoir mis au monde une dizaine d'enfants avait peut-être aussi sa part...).

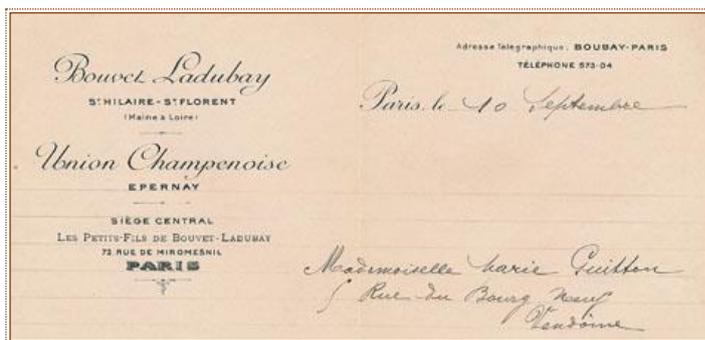
Le silence se fit de nouveau, jusqu'au 31 juillet 1914. Les vœux de bonne année ne semblaient pas en bonne voie de réalisation. Au moment où la guerre allait se déclencher, Charles était dans une nouvelle place. Sa longue lettre portait un en-tête qui mérite la citation intégrale :

BOUVET-LADUBAY Saint-Hilaire-Saint-Florent (Maine-et-Loire)

Union Champenoise, Épernay

Siège central : Les Petits-Fils de Bouvet-Ladubay, 72, rue de Miromesnil à Paris.

Il y travaillait depuis quelques mois⁸. Fondé au début des années 1850 par le vigneron-tonnelier Étienne Bouvet et son épouse Célestine Ladubay, cet établissement avait été le premier à appliquer la méthode champenoise mise au point par Ackerman et à se lancer dans l'élaboration de vins effervescents.



La Maison Bouvet-Ladubay avait eu une réussite commerciale fulgurante et fondé en 1886 une importante succursale à Épernay : l'*Union Champenoise*. Charles Guitton s'était rapidement fait apprécier des dirigeants, notamment du fondé de pouvoir du siège parisien qui n'hésitait pas à lui confier des responsabilités, comme il l'écrivait à sa mère le 14 octobre 1914 :

*Quand je pense que je suis parti sans même avoir pu vous embrasser. Cela n'était pas ma faute car j'étais seul à la Maison à Paris ; le fondé de pouvoir était absent, sans quoi j'aurais pu partir un jour plus tôt et aller à Ternay ; seulement avec la responsabilité que j'avais je ne pouvais pas le faire. On m'a su gré de cela, car je sais que ma place m'attend. Le fondé de pouvoir m'écrit que personne autre ne l'aura. Lorsque le jeune homme entra au service de la Maison Bouvet-Ladubay, le fondateur était décédé (1908), tout comme son fils et son gendre qui avaient pris la succession. C'était donc la troisième génération, celle des petits-fils, qui était à l'œuvre, notamment André Girard Bouvet, patron de fait⁹ ; ce dernier avait de l'estime pour son nouvel employé, comme l'atteste ce passage d'une lettre de Joseph Fitte à Charles (17 novembre 1914) : *Mon cher Guitton, J'ai bien reçu votre lettre et suis heureux de vous savoir en meilleure santé.**

⁸ Un courrier à Victorine Guitton du fondé de pouvoir, Joseph Fitte, daté du 4 décembre 1914, permet de situer le moment de l'embauche de Charles vers le mois de mars : *Je ne croyais pas Madame, quand je l'ai choisi pour travailler avec moi, de ne l'avoir que 5 mois et de ne plus le revoir, mais le destin en a voulu autrement.*

⁹ André Girard Bouvet, dans un contexte particulièrement difficile, finit par être contraint à la faillite en 1932, date à laquelle la société fut rachetée par la famille Monmousseau.

Monsieur André est venu à Paris le 12 courant et je lui ai communiqué votre lettre ; il m'a chargé de vous dire qu'il avait pleine confiance dans votre guérison, et qu'il espérait vous revoir bientôt rue Miromesnil.

Repoussons, le temps d'un paragraphe, le spectre de la guerre. Charles Guitton travaillait dans un établissement prestigieux où, dès ses débuts, il avait su se faire estimer et apprécier de ses supérieurs. Son sérieux, son sens des responsabilités pouvaient lui assurer un avenir solide au siège parisien ou mieux encore à celui de Saint-Hilaire-Saint-Florent : là, il découvrirait un ensemble architectural novateur de chais, d'écuries, de logements pour les ouvriers et les cadres ; il admirerait l'étonnante « bibliothèque des étiquettes » avec ses hauts meubles en chêne de forme octogonale ; peut-être assisterait-il, un jour, à un spectacle dans le petit théâtre aux stucs débordant de motifs bachiques... La vie semblait offrir un avenir souriant à ce jeune homme venu des profondeurs d'une famille aussi humble que nombreuse de la campagne vendômoise. Fin du paragraphe et fin du rêve...

Au 113^e régiment d'infanterie

Dans la réalité de ce dernier jour de juillet 1914, le moral de Charles n'était pas au beau fixe :

Ma chère Maman

Depuis quelques jours, je pensais à vous écrire, car vous savez que l'on parle fort de la guerre, alors je me disais que c'est peut-être ma dernière lettre.

Avant de vous causer de cette chose qui épouvante tout le monde, je vous dirai que j'ai bien reçu votre dernière lettre et les fromages sont arrivés le même jour en très bon état. Si

vous saviez comme je me suis régalé car ils étaient bien bons ; j'en ai même encore et je vous en remercie, bien des fois, je fais mon repas avec et un peu de raisin, surtout le soir où je ne mange pas beaucoup.

Et vous ma chère Maman, je vois que vous n'allez pas trop fort ; comme vous dites la chaleur fatigue beaucoup et quand on ne mange pas, cela n'est pas fait pour redonner des forces. J'espère aussi que vous allez mieux maintenant, il a fait une période de temps plutôt hors de saison, tout de même. J'espère que le beau temps revient.

[...] Figurez-vous qu'hier un journal a publié une fausse nouvelle que la mobilisation était ordonnée, vous pensez alors la panique qui s'en est suivie. Heureusement c'était faux, moi j'avais déjà sorti mes godillots et j'ai fait mettre des clous dessous. Vous savez malgré tout il faut s'y attendre cela ne peut pas durer comme cela ou il y aura une Révolution. Tous les gros épiciers sont assaillis, il faut faire la queue pour arriver à se faire servir et il faut avoir de la monnaie pour payer. Plus de monnaie, plus d'or, partout on voit des écriteaux comme celui-ci : On est prié de se munir de monnaie pour payer. Ce matin j'ai été à la poste pour envoyer une dépêche, on n'avait pas de monnaie à me rendre sur 5 francs. Les banques ferment, ne voulant plus donner d'argent, de grosses maisons de commerce sont fermées, les employés congédiés, les affaires sont en partie arrêtées. On se demande si c'est pour aujourd'hui ou pour demain, chaque heure semble une journée, on achète les journaux deux, trois, quatre fois par jour, et ceux-ci ne paraissent que sur une page faute de papier. Il faut être à Paris pour se rendre compte de ce que la perturbation cause dans le monde ; la guerre fait l'objet de toutes les conversations, n'importe



Comme un petit air de rêve et de Belle Époque

(carte de Charles Guitton)

où l'on va on entend la même chose. C'est pourquoi il faut que cela finisse. Alors on s'y attend à la guerre, on trouve cela tout naturel. Les gares sont gardées, des trains sont prêts à emmener les troupes qui quittent déjà leurs garnisons. Moi je m'attends à partir d'un jour à l'autre. Malgré tout cela, on dit que la paix n'est pas encore perdue, je le crois aussi, tout en étant prêt à partir et à faire mon devoir.

Ma chère Maman il faut prendre courage, cette fois-ci nous ne verrons pas les allemands chez nous, c'est nous qui irons chez eux et leur faire rendre la monnaie des cinq milliards ainsi que nos provinces. Vous savez, moi je suis content de partir, on en reviendra.

Allons, au revoir, ma chère Maman, ou peut-être adieu, mais on se reverra.

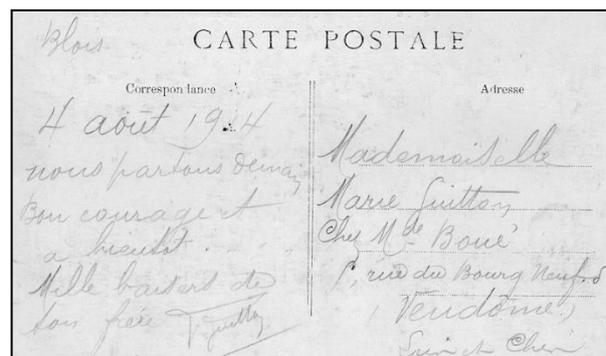
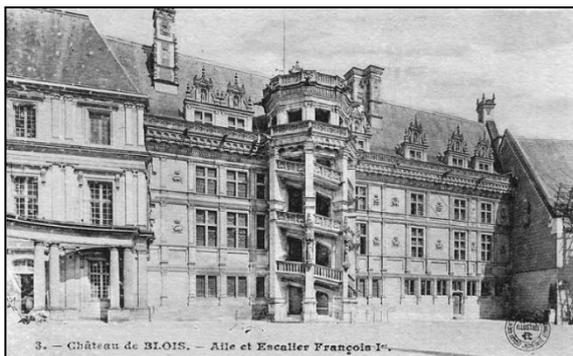
Je vous embrasse bien fort et penserai à vous jusqu'à la fin.

Votre fils pour la vie.

Charles Guitton

Tous les sentiments contradictoires étaient déjà dans cette lettre : la peur d'une guerre qui semblait en même temps quasi inéluctable, le constat d'une situation économique et sociale très dégradée, la conviction (affichée oui, réelle ?...) que les armées françaises seraient très vite sur le sol allemand et récupérerait l'Alsace et la Lorraine sans coup férir.

Le *peut-être adieu* prémonitoire montrait bien que la crainte de l'avenir était le socle profond des pensées de Charles Guitton. Le fait est confirmé par un papier dactylographié établi le lendemain et intitulé « Inventaire de mon bien, 72, rue de Miromesnil »¹⁰. Celui-ci révèle le nécessaire mobilier et vestimentaire d'un jeune homme de condition modeste : 1 lit fer ordinaire – 2 matelas – 1 traversin – 1 oreiller – 1 couverture – 1 couvre-pieds – 1 dessus de lit blanc – 1 table de toilette – 1 seau – 1 broc – 1 cuvette – 1 pot à eau – Plusieurs verres – 2 porte-manteaux – 1 rideau blanc pare-poussière – 6 tableaux encadrés – Plusieurs photographies – 2 chaises – 1 siège de piano – 1 armoire à glace – 1 bureau – 1 malle – 1 vieille valise – 1 tapis ou descente de lit – 1 carpeite linoléum – 1 bidet – 1 vase de nuit – 1 lampe à pétrole – 1 lampe à alcool – *Divers objets qui se trouveront sur mon bureau si je n'ai pas le temps de faire des paquets – Le linge qui se trouvera dans mon armoire à glace si je n'ai pas le temps de faire ma malle – une vingtaine de livres – 1 complet en bon état – 1 complet usagé – 1 pardessus – 1 paire de chaussures vernies neuves – 1 paire de chaussures usagées – 1 parapluie – 2 chapeaux – 2 gilets.*



De fait, les événements se précipitèrent. Le temps de la mobilisation était venu. Le 4 août, Charles Guitton écrivait de Blois une carte à sa sœur Marie, rue du Bourg-Neuf à Vendôme : *Nous partons demain. Bon courage et à bientôt.* Blois était le centre de mobilisation du 113^e régiment d'infanterie, auquel appartenait Charles. Avec le 131^e RI d'Orléans, ce régiment constituait la 18^e brigade, appartenant à la 9^e division d'infanterie, 5^e Corps d'armée, 3^e Armée sous le commandement du général

¹⁰ Le document précise que, dans cet immeuble, Charles Guitton occupait la chambre n° 3 au sixième étage : probablement une de ces « chambres de bonne » mansardées qui constituaient souvent le dernier étage des immeubles parisiens.

Ruffey. Le 113^e, comme la grande majorité des régiments, était constitué de trois bataillons d'un bon millier d'hommes chacun, se subdivisant en compagnies (quatre par bataillon) ; l'effectif total, au moment du départ de Blois, était de 3 310 d'après le journal de marche et d'opérations¹¹.

L'ambiance des premiers jours d'août 1914 est bien connue grâce au journal d'Auguste Michel qui vécut les quatre années de guerre au 113^e :

▪ 1^{er} août 1914. *Revue de mobilisation l'après-midi ; le soir, nous avons ordre de rester en tenue car la mobilisation est ordonnée.*

▪ 2 août. *Nous allons habiter l'École Normale et y couchons ; il court des bruits de destruction de zeppelins (qui sont faux) [...].*

▪ 3 août. *Après une première nuit dans la paille, nous avons comme service à amener les réservistes qui rejoignent à l'habillement [...].*

▪ 4 août. *Nous touchons nos vivres de réserve et de chemin de fer, ainsi que nos brassards (croix de Saint-André blanche sur fond noir et bordure rouge). Ce sont ceux des brancardiers, et ils ne nous neutralisent pas. Dans les rues de Blois, nous entendons des réflexions sur notre passage : les gens nous appellent les croque-morts (ce sera la vérité un jour prochain, hélas !)¹².*



Le 5 août fut donc le jour du grand départ pour le 113^e et l'on peut penser que les sentiments de Charles Guitton étaient tout proches de ceux éprouvés par Auguste Michel :

5 août. À 10 heures, nous quittons la caserne pour l'embarquement ; le départ aura lieu à midi 30 à la gare où nous arrivons, ayant eu tout le long du chemin les acclamations et les pleurs de la foule ; je vois avant de partir tous les gens que je connais, dont les C... qui m'apportent un bouquet. Je suis très ému du départ, surtout depuis le matin. Une fois parti, nous nous mettons à chanter dans tous les

pays où nous passons jusqu'à ce qu'il fasse nuit [...].

Yves Denis a ainsi résumé l'état d'esprit qui entourait le départ de Blois : *Tous les jeunes gens sont appelés sous les drapeaux, la plupart dans le 113^e régiment infanterie. Ils vont au front, sinon avec enthousiasme, du moins avec détermination ; personne n'est volontaire pour rester au dépôt de Blois et tous partent de la gare de Blois, accompagnés de milliers de personnes et couverts de fleurs. L'Union*

¹¹ Appartenant à la 4^e compagnie, Charles Guitton était donc incorporé au 1^{er} bataillon qui, en temps normal, était caserné à Romorantin, mais avait été acheminé à Blois dès la mobilisation. Voir *Journal de marche et d'opérations du 113^e Régiment d'Infanterie*, Archives du ministère de la Défense [par la suite AMD], 26 N 681/1, 5 août-15 décembre 1914. Les historiens ne peuvent que saluer la numérisation des journaux de marche et d'opérations de tous les régiments ayant participé à la guerre de 14-18, vaste entreprise qui a été menée à bien pour le 90^e anniversaire de l'armistice du 11 novembre 1918.

¹² *Quatre années de misère, 1914-1918. Journal de M. Auguste MICHEL, soldat de 2^e classe au 113^e Régiment d'Infanterie*, Bibliothèque municipale de Blois, LB 5054.

sacrée est sans faille, ainsi que la certitude d'avoir raison face à l'agression des « Boches » et l'optimisme sur l'issue prochaine et victorieuse des opérations militaires¹³.

Le lendemain, Charles griffonnait quelques mots à l'intention de sa mère sur une carte montrant la rue Notre-Dame à Saint-Mihiel : *Nous venons d'arriver ici, le 82^e de Montagne est ici également. Je ne sais pas si Victor y est.*

Bons baisers, Charles Guitton, 113^e, 4^e C^{ie} ; 5^e Corps d'Armée¹⁴. Le *Journal de marche et d'opérations du 113^e Régiment d'Infanterie* permet de préciser que la 4^e compagnie, appartenant au 1^{er} bataillon, était commandée par le capitaine Fromiau, assisté des sous-lieutenants Marmillot et Cavalier¹⁵. Sans doute, cette journée de « voyage » avait-elle été éprouvante avant de pouvoir savourer la bière de Meuse :

6 août. Nous voyageons jusqu'à midi, ce qui fait qu'après 24 heures de chemin de fer nous débarquons à Sampigny dans la Meuse, en face de la propriété à Poincaré. Nous sommes passés par Orléans, Pithiviers, Corbeil, Melun, Montereau, Troyes et Bar-le-Duc [...].

*Après notre débarquement, on nous fait faire 12 km pour aller à Saint-Mihiel, où nous couchons dans la caserne du 150^e de ligne, d'où les soldats étaient partis deux heures après la mobilisation. Aussi tout est dans le plus grand désordre. Le sac pèse lourd, car maintenant, il faudra traîner notre maison sur notre dos. À l'arrivée, nous buvons de la bonne bière de la Meuse [...]*¹⁶.

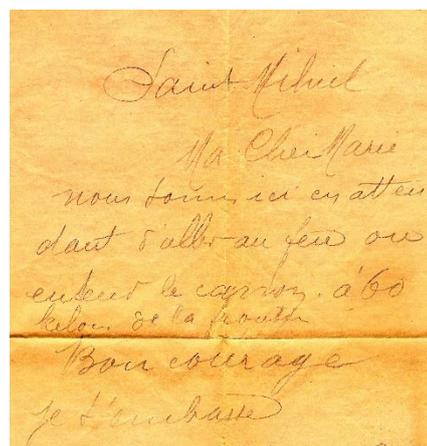
De Saint-Mihiel, Charles envoya deux missives datées du 7 août et portant quelques mots écrits au crayon de papier.

L'une à sa mère : *Ma chère Maman, Nous sommes ici à 60 kilomètres de la frontière, on entend le canon, prêts à partir. Bon courage. Au revoir, mon fusil est prêt, mon cœur ici.* L'autre à sa sœur Marie, au contenu très voisin : *Ma chère Marie, Nous sommes ici en attendant d'aller au feu ; on entend le canon à 60 kilomètres de la frontière. Bon courage. Je t'embrasse. Au revoir, écris à Cécile.* Le bruit du canon allait être le fond sonore, annonciateur de l'orage à venir dès que le front serait en vue. Le 8, Auguste Michel le signalait encore : *Réveil à 5h et 6h ½ nous partons en marche. Arrêt d'une heure dans une forêt où l'on nous arrête un soi-disant « espion ». Nous entendons le canon au loin.* Le 1^{er} bataillon était cantonné dans une caserne de cavalerie, sur la rive droite de la Meuse.



Saint-Mihiel, première étape,

premier rendez-vous avec le son du canon



¹³ Voir DENIS (Y.), in (collectif), *Histoire de Blois et de sa région*, Toulouse : Éd. Privat, 1988.

¹⁴ Ce texte bref laisserait entendre que Victor Guitton était mobilisé au 82^e de Montagne.

¹⁵ Voir *Journal de marche et d'opérations du 113^e Régiment d'Infanterie...*

¹⁶ MICHEL (A.), *Op. cit.*

Un lourd silence... Et la blessure

Puis, plus rien... Le 19 août, la mère de Charles faisait le point de son manque d'information dans une lettre à sa fille Marie : *Ma chère Marie, J'ai été contente de recevoir de tes nouvelles car de ce moment on ne vit pas, j'ai eu des nouvelles de Victor et de Charles dimanche dernier. La lettre de Victor était datée du 9 comme la tienne, il me disait sans doute à peu près comme la tienne, sur ce que je vois Charles il y avait une carte datée du 6 août et quelques mots sur une autre lettre datée du 7 ; il me disait sur sa carte qu'il venait d'arriver à St-Mihiel et sur sa lettre que quelques mots au crayon me disent bon courage, qu'ils sont tout prêts à partir, il dit mon fusil est là et mon cœur est ici, il dit aussi qu'il n'a pas vu ni Émile ni Victor, il ne parle pas de Louis et Émile je n'en ai aucune nouvelle. Louis m'avait écrit d'Angers, j'avais reçu sa lettre quelques jours après me disant qu'il ne voulait pas partir sans me dire où il allait rejoindre ; à ce moment-là la guerre n'était pas encore officiel, il disait le pauvre enfant qu'on aurait pas la guerre, que c'était les journaux qui disaient cela et au moment où je recevais sa lettre il était rendu à Montargis, peut-être en était-il déjà parti. Léontine est venue à Ternay il y a eu dimanche 8 jours, elle avait un âne, elle a couché, elle avait eu des nouvelles d'Émile à son arrivée à Blois et à son départ ; je ne sais pas si elle en a eu depuis mais elle est inconsolable, elle ne mange pas et ne fait que pleurer ; elle est chez une de ses sœurs à Marray dont son mari est parti aussi, mais lui n'est pas loin, il est à Châteaurenault ; elle a emmené sa mère avec elle qui est toujours pareille. Louis en m'écrivant me disait que tu lui avais écrit et il disait que devant de tels événements on n'avait plus de rancune. Les pauvres enfants où sont-ils tous maintenant, les reverra-t-on [?] Moi aussi je prie bien pour eux ; tous les soirs il y a un salut pour la guerre et je n'ai garde d'y manquer. Cécile est retournée à Blois hier matin [...]. Il est probable qu'elle va t'écrire, elle a écrit dimanche à Charles et à Victor. Au reçu de leur lettre il est probable qu'on entendra plus parler d'eux maintenant ; cela vous serre le cœur, on ne peut dire ce qu'on éprouve en pensant à cela, prions, prions. [...] J'ai bien reçu ce matin ton petit mot et la lettre de Victor et aussi un mot de Charles qui était adressé à Cécile et que je lui renvoie ; il dit qu'il est fatigué.*

La famille Guitton était catholique et d'une piété profonde. Marie et sa mère se tournaient souvent vers les autels pour implorer la protection divine, l'une pour ses quatre frères, l'autre pour ses quatre fils, qui exposaient leur vie en première ligne. Elles n'étaient pas seules, puisque l'église de Ternay accueillait tous les soirs un *salut pour la guerre*.

Ce courrier confirmait enfin que Charles était fatigué par ces premiers jours qui, même sans contact avec l'ennemi, modifiaient radicalement le mode de vie.

La lecture de la presse régionale ne leur aurait pas apporté de grandes précisions, même si *Le Carillon* s'était mué en quotidien pour publier les dépêches officielles¹⁷. Les nouvelles du front étaient parcimonieuses, mais elles pouvaient méditer, dans l'édition du 8 août, l'appel du président du Conseil René Viviani « à la Nation et aux femmes des Campagnes » :

[...] À l'appel de la Patrie vos pères, vos fils et vos maris se sont levés et demain ils auront relevé le défi. Le départ pour l'armée de tous ceux qui peuvent porter les armes laisse les travaux des champs interrompus, la moisson est inachevée, le temps des vendanges est proche.

[...] Je vous demande de maintenir l'activité des campagnes, de terminer les récoltes de l'année, de préparer celles de l'année prochaine [...]. Il faut sauvegarder votre subsistance, l'approvisionnement des populations urbaines et surtout l'approvisionnement de ceux qui défendent à la frontière avec l'indépendance du pays la civilisation et les droits. Debout donc, femmes françaises, jeunes enfants fils et filles de la Patrie, remplacez sur le champ du travail ceux qui sont sur les champs de bataille, préparez-vous à leur montrer demain la terre cultivée, les récoltes rentrées, les champs ensemencés

¹⁷ *Le Carillon* quotidien parut du 7 août à la fin du mois d'octobre 1914 [coll. BCPV].

[...]. Une première conclusion s'imposait : le scénario *nach Berlin* – guerre éclair – retour au pays pour les labours n'était plus de mise...



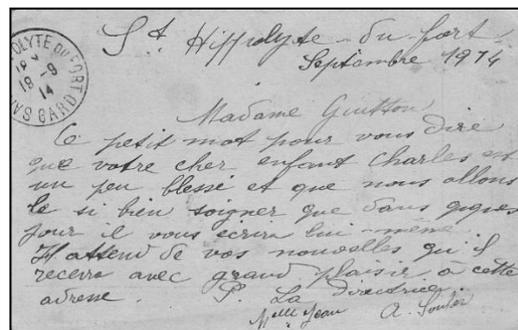
Nef de l'église paroissiale de Ternay

Le silence pesant fut rompu lorsque Marie Guitton reçut une lettre à en-tête « Bouvet Ladubay », datée du 10 septembre : *Mademoiselle, J'ai le grand plaisir de vous donner des nouvelles de votre cher frère Charles Guitton. Soyez rassurée, elles sont très bonnes.*

Je suis heureux pour vous Mademoiselle de le savoir en bonne santé, et souhaitons tous qu'il vous revienne avant peu, et ce grand jour n'est pas loin.

Donc Mademoiselle, ayez confiance, et veuillez agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments.

*Fitte*¹⁸.



Une semaine plus tard, une carte de « correspondance avec les militaires », postée à Saint-Hippolyte-du-Fort (Gard), confirmait la nouvelle à la veuve Guitton : *Madame Guitton, Ce petit mot pour vous dire que votre cher enfant Charles est un peu blessé et que nous allons le si bien soigner que dans quelques jours il vous écrira lui-même. Il attend de vos nouvelles qu'il recevra avec grand plaisir à cette adresse.*

*P. la directrice. M^{lle} Jean A. Soulier*¹⁹.

¹⁸ La personne qui signait *Fitte* était le fondé de pouvoir de la société qui employait Charles Guitton avant sa mobilisation.

¹⁹ M^{lle} Jean était infirmière et M^{me} A. Soulier l'épouse d'un administrateur de l'hôpital, qui prêta main-forte au personnel infirmier lorsque les blessés affluèrent.

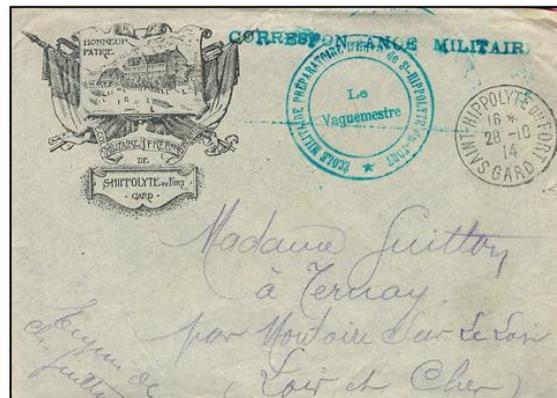
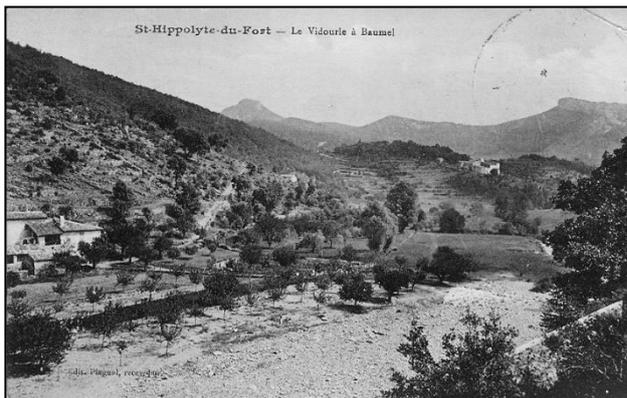
Charles Guitton était arrivé à l'hôpital militaire mixte de Saint-Hippolyte-du-Fort. Le 23 septembre, la veuve Guitton écrivait à son fils une lettre pleine d'anxiété : *Mon cher Charles, Je suis très peinée de te savoir blessé et encore ne pas savoir ton genre de blessures. Je crois que tu es grièvement blessé : on me dit que tu es blessé légèrement, c'est sans doute pour ne pas m'affliger. Ce qui me console, c'est que tu es bien soigné ; aussi, remercie bien pour moi les personnes qui te soignent. Je leur envoie toute ma gratitude et ma reconnaissance.*

Mon petit Charles, il faut prendre patience et courage ; le bon Dieu n'abandonne pas ceux qui espèrent en lui. Pense donc comme j'étais en peine de toi, je n'ai jamais reçu de lettre de toi depuis le 7 août et combien de lettres comme cela sont restées en souffrance.

Hier je recevais une lettre de la concierge de Paris qui me disait que tu étais blessé et elle m'envoyait en même temps la carte qu'elle avait reçue et elle me disait qu'elle me laissait le soin d'avertir Cécile et Marie ; c'est ce que j'ai fait et elle me disait aussi que le fondé de pouvoir avait dû m'écrire pour m'avertir aussi ; mais je n'ai [rien] reçu car de Paris c'est comme d'ailleurs, on ne reçoit pas toujours.

Ce matin, j'ai reçu une lettre de Louis et une carte de Victor, qui sont à Toul tous les deux mais ne se voient pas tous les jours, mais leurs lettres sont pareilles, elles datent de 8 à 10 jours. Émile est à Épinal, je reçois de temps en temps des nouvelles.

[...] *Je te quitte, mon cher Charles, en espérant que tu ailles mieux et que tu ne souffres pas trop. Je vais bien malgré l'inquiétude de vous tous ; encore une fois merci pour les personnes qui te soignent si bien. Ta mère qui t'embrasse de loin et qui pense toujours à toi. V^e Guitton.*



Blessure légère ?... Ce serait quelque part une bénédiction, un répit qui retarderait d'autant le retour au front. Blessure d'une gravité moyenne ?... Elle éviterait de connaître de nouveau l'épreuve du feu. Blessure grave ?... La réponse vint, le 29 septembre, sous la plume ou plutôt le crayon de papier de Charles Guitton lui-même : *Ma chère Maman, Excusez mon écriture au crayon mais je suis dans mon lit et encore trop faible pour me lever. Je suis appuyé par des oreillers, alors comme cela je ne fatigue pas trop.*

Je vous remercie beaucoup de votre lettre qui m'a fait bien plaisir ainsi que du bon de cinq francs qui y était join. Je comprends que vous devez être inquiète et moi je vous assure que je trouverais le temps long. Je vous ai cependant écrit maintes fois mais vous savez que làbas on nous interdisait de dire quoi que ce soit dans nos lettres, par exemple la date, le lieu où nous étions et ce que nous faisons, ce qui fait sans doute que beaucoup de correspondances ont dû être éliminées.

Je suis heureux de savoir que vous êtes en assez bonne santé malgré tous vos soucis. Je suis content de savoir que Louis et Victor vous donnent de leurs nouvelles. Je ne les ai malheureusement jamais vus. Je suis cependant passé à côté du 82^e puisque nous faisons partie du même corps. J'ai demandé si on ne connaissait pas des nommés Guitton mais j'ignorais leur compagnie. Je n'ai pu voir Émile à Blois avant mon départ ce qui m'a beaucoup peiné.

Allons tant mieux, je vois que tout va assez bien.

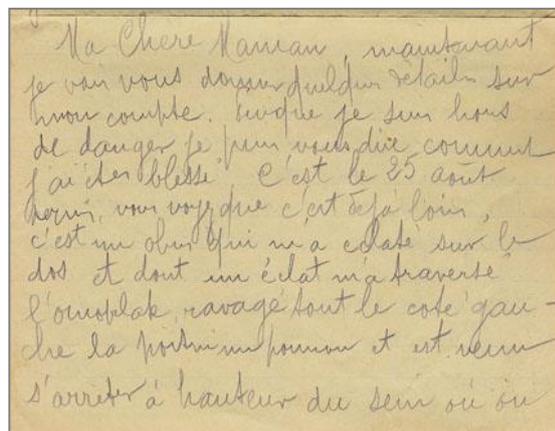
Je n'ai pas vu Raoul Girault depuis le 20 août, jour où nous avons eu un combat en Belgique. Comme nous étions tous les jours au feu nous nous trouvions séparés, ce qui fait que je ne sais pas ce qui s'est passé, car chaque jour le 113 diminuait. Il y avait aussi Gageard.

Je suis content des nouvelles que vous me donnez. J'ai reçu une lettre de Marie et une de Cécile, pensez si j'étais heureux. Dans cette première partie de lettre, il montrait clairement à sa mère et aux siens que, même atteint physiquement, il conservait la plénitude de ses moyens intellectuels. Et il témoignait de la difficulté de communiquer dans ce début de guerre qui mettait en action des forces considérables : des frères cantonnaient dans la même ville et ne se rencontraient pas. Et la circulation des nouvelles en direction de l'arrière était filtrée par la censure, d'où le malaise du combattant (m'ont-ils donc tous oublié ?...) et l'anxiété des parents (pourquoi ne recevons-nous rien ?... Lui est-il arrivé quelque chose ?).

Victime de la « bataille des frontières »

Puis venait la révélation de l'épreuve qu'il avait subie :

Ma chère Maman, maintenant je vais vous donner quelques détails sur mon compte. Puisque je suis hors de danger je peux vous dire comment j'ai été blessé. C'est le 25 août dernier, vous voyez que c'est déjà loin ; c'est un obus qui m'a éclaté sur le dos et dont un éclat m'a traversé l'omoplate, ravagé tout le côté gauche, la poitrine, un poumon et est venu s'arrêter à hauteur du sein où on me l'a extrait. C'est vous dire que je l'ai échappé belle ; car il



faut vous dire qu'ici c'est la 3^e station d'hôpital : j'ai d'abord été quinze jours à Verdun, 15 jours sans bouger. Par bonheur j'ai perdu beaucoup de sang et craché aussi, c'est ce qui m'a sauvé. Ensuite on m'a évacué pour aller à Arcachon, mais je n'ai pu aller que jusqu'à Dijon où je suis resté six jours et de là on m'a transporté ici. J'espère que je n'irai pas plus loin maintenant. Je suis très bien soigné, soyez sans crainte ; seulement il me faut prendre des forces car j'ai été un mois sans manger. Quand je serai guéri je retournerai à Blois. Priez pour moi que je ne retourne pas au feu car j'ai trop souffert et ai trop désiré la mort. Dieu n'a pas voulu de moi cette fois-ci.

Allons au revoir chère Maman, je suis fatigué. Je vous embrasse de tout cœur. Votre fils pour la vie.

Dans une lettre écrite le 30 septembre à sa sœur Marie, toujours au crayon de papier, Charles reprenait la même trame de récit, y ajoutant seulement quelques images d'un véritable calvaire dont il avait certainement voulu épargner la lecture à sa mère :

Figure-toi que c'est ici ma 3^e station d'hôpital ; j'ai été blessé le 25 août, c'est un obus qui m'a éclaté dans le dos et dont un éclat m'a traversé l'omoplate gauche, un poumon, labouré la poitrine et est venu s'arrêter à hauteur du sein où on me l'a extrait. C'est te dire si je l'ai échappé belle. Quand j'ai été blessé je réclamais la mort à grands cris, je demandais qu'on m'achève. Je suis resté deux heures comme cela, puis j'ai eu le courage de tirer mon couteau et de couper tous mes équipements pour me délivrer, et je me suis mis à ramper jusqu'à une maison ; là, après un instant de repos, j'ai pris un bâton et malgré plusieurs chutes et les obus et les balles j'ai fait 4 ou 5 kilomètres, puis je suis tombé sur le bord d'une route où l'on m'a ramassé, combien de temps après je n'en sais rien. J'ai été conduit en carriole

jusqu'à un village, à l'ambulance et de là à Verdun. C'est là qu'on m'a soigné. J'ai été quinze jours dans la même position sans faire aucun mouvement ; les trois premiers jours je voulais mourir, j'ai demandé l'aumônier, puis petit à petit, comme par miracle, je suis revenu [...].

Ma chère Marie je te souhaite bonne santé ; prie Dieu que je vous revienne, car j'ai tellement souffert que si je retourne au feu je désire ne pas revenir.

Plus qu'un long commentaire, la dernière phrase exprime sans ambiguïté l'énorme traumatisme subi par le jeune homme entre le 7 et le 25 août. Que s'était-il donc passé ?

La blessure

Le crépuscule attristait encore ce bois tragique dont tous les arbres étaient nus comme des montants de croix. À quelques pas un soldat était tombé, le corps en boule, et l'on apercevait le blanc de sa chemise, sous sa capote ouverte, comme s'il avait cherché sa blessure avant de mourir. Un autre, plus loin, semblait faire la sieste, adossé à un tronc rogné, la tête courbée sur l'épaule. Et ce pan d'étoffe bleue, en était-ce encore un ? Oui, encore...

La peur le reprit. Pourquoi serait-il seul vivant dans cette forêt hantée ? Pour rester couché là, ne fallait-il pas être muet comme eux, froid comme eux ? C'était forcé, il fallait mourir...

Mais ce seul mot – mourir – le révolta au lieu de l'accabler. Eh bien, non... Il ne voulait pas mourir, il ne voulait pas ! L'esprit tendu, les poings crispés, il chercha à comprendre où il était. Nul indice, rien... Des obus entrecroisaient leurs rails par-dessus le bois ou se fracassaient tout près, faisant sauter la terre sous le sommeil des morts. Était-ce des obus allemands ou des obus de chez nous ?... Il entendait bien de brèves fusillades, à la lisière du bois, mais sans pouvoir s'orienter. Avions-nous avancé ? Les Boches avaient-ils repris la forêt ?... Rien ne pouvait lui répondre. Son angoisse vivait seule dans ce bois mutilé, parmi ces dormeurs insensibles que l'épouvante avait quittés

Avec le soir, pourtant, la canonnade s'apaisait, il rôdait un vent froid qui sentait la pluie, et la terre visqueuse lui glaçait les jambes. La peur se rapprochait, couleur de nuit.

Roland Dorgelès, Les Croix de bois

Les événements militaires qui ont marqué le premier mois de guerre ont souvent été maintenus dans l'ombre. De longue date, livres et manuels scolaires ont glissé en quelques lignes de la déclaration de guerre à l'image terrifiante des silhouettes de uhlans à 50 kilomètres de Paris, pour mieux ricocher sur l'épopée des taxis parisiens et le prodigieux sursaut des troupes françaises autour de la Marne. Entretemps, il y eut tout simplement une épouvantable hécatombe et des erreurs stratégiques majeures ; des dizaines de milliers de soldats ont payé au prix fort, celui de leur vie, le retard d'une guerre, maladie de l'état-major français en passe de devenir chronique. Jamais l'expression de « chair à canon » ne fut aussi justifiée que pour ces fantassins du 113^e, lancés à l'offensive avec leurs capotes bleues et leurs pantalons garance, hachés par les mitrailleuses et broyés par l'artillerie allemande : ce fut bien une « boucherie ».

Les lettres de Charles n'étant pas parvenues à destination – mais de toute façon, leur contenu aurait édulcoré la réalité – le journal du brancardier Auguste Michel est la source d'information la plus fiable sur le vécu des soldats. En quittant Saint-Mihiel, le 9 août, loin encore des champs de bataille, le 113^e affronta un premier ennemi, la chaleur estivale, bien sensible dans cette région de climat semi-continental :



Après contrordre, le départ, qui devait avoir lieu à 5h, a lieu à 10h 30 par une chaleur terrible ; sur notre passage, les habitants qui sont habitués à voir des soldats passer apportent des seaux d'eau fraîche, nous nous en jetons des pleins quarts, et même des seaux les uns aux autres pour nous rafraîchir.

Il reste environ une cinquantaine d'hommes sur la route, qui sont ramassés par les voitures d'ambulances ; ce sont principalement les réservistes ; enfin à 19h, nous arrivons à Bouquemont, où nous couchons très à l'étroit dans une grange. Pour tant d'heures de marche, nous avons seulement fait une vingtaine de kilomètres.

Le cantonnement prévu pour le 10 août était Belleray et, selon le *journal* du régiment, la progression fut tout aussi pénible : *La marche est extrêmement pénible en raison de l'encombrement de la route et d'un coup de chaleur*²⁰. Pendant plusieurs jours, aux alentours du 15 août, le régiment stationna à Dieppe, A. Michel s'empresse de signaler qu'il s'agissait d'un *village de la Meuse* : l'heure n'était hélas pas aux bains de mer et ce Dieppe-là était « sous-Douaumont »... Nous apprenons ainsi que le brancardier appartenait au 2^e bataillon, puisque les deux autres – dont celui de Charles Guïtton – cantonnaient dans le village voisin de Mogeville.

Le premier contact visuel avec la guerre était proche :

17 août. Réveil à 3h et départ à 4h 30. Nous n'allons qu'à 8 ou 9 km plus loin, à Azannes, où nous arrivons vers 7h. À l'arrivée, nous avons une surprise : il y a eu bataille pas loin et deux caissons qui ont été pris aux Allemands sont sur la place du village ; ils sont criblés de balles, puis un peu plus loin, il y a deux voitures d'équipements ensanglantés, ramassés à près un combat qui a eu lieu à Mangiennes le 10 août.

Il y eut, paraît-il, 150 morts et plus de 500 blessés français sur deux bataillons du 130^e RI qui avaient été surpris. Les Allemands, eux aussi, eurent de grandes pertes, paraît-il !!!

Le combat de Mangiennes a trouvé quelques lignes d'écho dans *Le Carillon quotidien* : *À Mangiennes (région de Spincourt, au nord et au nord-est de Verdun), les forces allemandes ont attaqué, dans la soirée du 10, les avant-postes français ; ceux-ci se sont initialement repliés devant l'effort ennemi mais bientôt, grâce à l'intervention de notre réserve qui se tenait à proximité, l'offensive a été reprise, l'ennemi a été refoulé, subissant des pertes considérables*²¹.

²⁰ AMD, 26 N 681/1.

²¹ *Le Carillon quotidien*, 12 août 1914. Il y eut affrontement autour de Mangiennes pendant toute la journée du 10 août, notamment en fin de soirée où les bataillons du 130^e RI chargèrent à la baïonnette et gardèrent la maîtrise de la localité, au prix de pertes terribles, celles des Allemands étant encore plus sévères.

C'est d'ailleurs dans cette localité que le régiment s'installa le 18 août, après avoir « collectionné » d'autres images éprouvantes de la guerre :



Réfugiés du Nord

Nous partons à 5h. Tous les pays que nous traversons sont déserts, tous les habitants s'enfuient ; en route, nous passons devant deux tombes de soldats français ; depuis la veille, toutes ces horreurs de la guerre que nous commençons à voir m'émotionnent beaucoup. Après trois heures de marche durant lesquelles nous voyons avec plaisir une partie des ouvrages de défense des forts avancés de Verdun [...], nous arrivons à Mangiennes où a eu lieu le combat du 10 août. Il y a encore des blessés dans le village ; un habitant nous

retrace le combat et nous raconte qu'un officier allemand a attaché un maréchal des logis de chasseurs français (que j'ai vu passer dans une ambulance) à la queue de son cheval. Un officier français est arrivé à temps et a tué l'Allemand.

Le contenu militaire de la journée du 18 août se réduit à quelques coups de semonce. Une patrouille de reconnaissance du 8^e Chasseurs, formation de cavalerie associée au 113^e dans la montée au front, essuya quelques coups de feu ; deux cavaliers du 13^e régiment de hussards allemands furent tués dans un autre accrochage.

Le 20 août, le 113^e était toujours au même endroit : *Même journée que la veille et encore à Mangiennes. [...] Le soir, on nous dit de se tenir prêt à partir pour le lendemain.*

Signeux, tragique baptême du feu du 113^e



De fait, le 21, le régiment bougea, s'avancant vers des heures qui devaient rester dans la mémoire des soldats jusqu'à leur dernier soupir. Auguste Michel a retracé les moments forts de cette journée de prise contact avec le front des combats : *Malgré le réveil à 2h du matin, nous ne partons qu'à 7h pour faire 30 km. Nous traversons Longuyon dans la matinée, où les habitants nous acclament et nous*

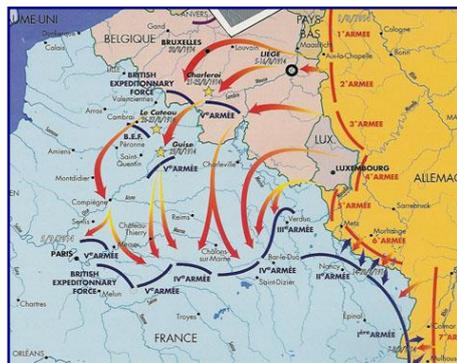
donnent toutes sortes de choses, surtout du vin. Depuis 15 jours, ils voient des boches chez eux chaque jour, et sont pour ainsi dire sous leur domination. Nous faisons la grand' halte vers 14h, très fatigués, car il fait grand chaud ; on entend le canon dans la direction de Longwy. Nous sommes en vue de la frontière belge qui est à 2 km ; nous devons cantonner dans un petit village de Belgique et y allons vers 17h.

En arrivant, nous commençons nos provisions de tabac et de cigarettes ; mais tout à coup, les coups de feu éclatent. C'est le 113^e qui entre en action contre les boches qui sont en position et nous attendent depuis 15 jours dans leurs tranchées bétonnées (nous disent les habitants – Pourquoi donc nos chefs, qui doivent aussi être au courant, nous font-ils cantonner dans le pays ? Ce fait sera expliqué quelques jours plus tard par la mise hors cadre du général commandant le 5^e Corps d'Armée).

En arrivant, nos éclaireurs montés avaient eu deux blessés par une escarmouche avec une patrouille allemande. On nous fait préparer les cantonnements à Signeulx en Belgique (petit village sur la frontière belge, nord de Longuyon), mais à 20h, on vient nous chercher pour relever les blessés : c'est notre triste métier qui commence ; nous transportons de ces pauvres malheureux jusqu'à 23h. Dans les champs d'avoine tout mouillés par la rosée très forte dans l'Est, nous allons jusqu'à 2 et 3 km du pays, vers les boches que l'on entend près de nous ramasser leurs blessés, eux aussi [...].

Nous avons été jusqu'en avant de nos avant-postes ; nos blessés râlaient pendant que nous les transportions ; il y en eut une vingtaine, et 4 morts, 5 tués. Une partie du 113^e reste sur ses positions toute la nuit [...]. À l'infirmerie, j'ai vu des blessures affreuses qui faisaient d'autant plus de peine à voir que c'étaient les premières que je voyais de ma vie.

Premiers morts, blessures affreuses, cette fois la guerre « fraîche et joyeuse » avait définitivement laissé place à la vraie guerre ; même si, dans un journal, certaines réflexions ont été écrites *a posteriori*, le pressentiment d'erreurs stratégiques des chefs militaires se répandit très vite dans la troupe, jusqu'à alimenter chez certains un fond d'hostilité à l'égard des officiers supérieurs²². Le journal du régiment confirme, ce jour-là, la découverte lourde de conséquences de la puissance des forces allemandes qui attendaient de pied ferme le 113^e :



La « bataille des frontières » et l'offensive allemande

Le 113^e RI de Blois faisait partie de la III^e armée

À 17h le Commandant du 3^e Bataillon (du Chaylard) fait connaître que la section Mennesson détachée de la 9^e Compagnie sur Barranzay est arrêtée en face de ce village par environ une compagnie allemande, que la 10^e Compagnie s'établit sur les pentes sud de Mussy signalant de l'infanterie en force dans les tranchées au nord de Mussy-Saint-Léger.

Une compagnie du 2^e Bataillon est envoyée vers Barranzay pour recueillir la section Mennesson qui se replie devant l'infanterie allemande très supérieure à une compagnie et devant la cavalerie²³.

Charles Guitton, n'étant pas brancardier, fut sans doute moins exposé au spectacle des blessés que son frère d'armes ; mais il subit pareillement la brusque mutation dans l'image de la guerre.

²² Ce sentiment est particulièrement sensible chez le Naveillois Buffereau. Voir BUFFEREAU (A.), *Carnets de guerre 1914-1918*, Vendôme : Éd. Librairie, 1983.

²³ Voir AMD, 26 N 681/1.



Les obus tombent sur nous sans interruption ; j'ai réellement peur pour mon baptême du feu ; vers midi, le général de brigade Brisset nous dit : « Mes enfants, il faut battre en retraite et se reformer en arrière ». Nous partons sous les balles et les obus de 77 mm ; une batterie de 75 à nous est anéantie ; un officier veut me faire faire demi-tour en me menaçant de son revolver.

Je n'ai cependant pas de fusil, n'étant pas combattant ; enfin, je réussis à me retrouver avec d'autres brancardiers, et nous rejoignons le premier bataillon du 113^e, pendant qu'à perte de vue, de la colline où nous sommes, nous voyons les flocons de fumée, indiquant les éclatements d'obus de tous calibres.

C'est la bataille de Charleroi qui a lieu, mais nous ne le saurons que plus tard (j'ai senti ce jour-là la protection de la Sainte Vierge à qui je m'étais confié pour toute la guerre, et de bien nombreuses fois encore ; je dois être protégé par sa main, au milieu de tous les périls que j'aurai à traverser durant quatre années).

Vers le soir, nous nous retrouvons cinq musiciens et quelques autres de la CHR²⁴ à 20 km de Signeulx. Tout le 113^e était là, à peu près réduit à 1 600 hommes sur 3 200 au départ de Blois. Il y avait de notre côté contre les Allemands le 113^e, le 131^e, le premier bataillon du 4^e et le 30^e RA. [...] Nous passons la nuit à Petit-Livry, à 5 ou 6 km de Longuyon.

Dans ce que l'on a appelé la « bataille des frontières », le combat de Signeulx fut bien une défaite : au matin, les troupes françaises étaient en Belgique ; le soir venu les Allemands cantonnaient en France. Le texte d'A. Michel met bien en évidence la *débâcle* qui gagna les troupes françaises et le 113^e, terrassés par la puissance de feu allemande ; la désorganisation était totale, comme en témoignait ce geste dérisoire sommant sous la menace un brancardier désarmé de retourner au combat. Et le 113^e n'avait pas failli devant l'ennemi puisqu'en quelques heures une notable partie de l'effectif était hors de combat, morts, blessés ou prisonniers : il semblait avoir été submergé par une énorme lame de fond. Le journal de marche signalait que le capitaine de La Giraudière adjoint au chef de corps – lui-même blessé – parvint à réunir péniblement un demi-millier d'hommes environ dans la localité de Buré-la-Ville, tandis que l'encadrement était complètement démantelé : *Le Colonel est blessé, les trois chefs de bataillon tués, blessés ou disparus. Les ¾ des Capitaines disparus ou blessés et tués.* Quant aux soldats, plus de mille étaient hors de combat !²⁵

Au lendemain de la victoire de 1918, l'avocat et écrivain blésois Hubert-Fillay est allé mener son enquête sur place, à Signeulx et aux environs, recueillant des témoignages sur cet épisode aussi tragique que méconnu des premières semaines de guerre. Il fut d'abord frappé par le caractère champêtre et avenant de cette petite région :

²⁴ La CHR était la « compagnie hors rang », qui comprenait une bonne soixantaine d'hommes affectés à des tâches diverses : vagemestre, chef artificier, secrétaires, bouchers, bourreliers, cyclistes, cavaliers éclaireurs, conducteurs, etc.

²⁵ Gravement atteint, le colonel Gérardin fut d'abord soigné chez une habitante de Signeulx, puis emmené en captivité où il mourut quelques mois plus tard. Des trois chefs de bataillon, un fut tué, les deux autres étant qualifiés comme disparus.



Entre des coteaux qui moutonnent en lignes parallèles au nord et au sud, la vallée, peu profonde, s'allonge, sillonnée par la Basse-Vire (petite rivière large de quelques pieds), le chemin de fer de Virton à Arthus et la route bordée d'arbres.

Au nord, les coteaux sont à peu près dénudés, mais au sud, vers la frontière française, ils se couvrent de bois dont les masses, irrégulièrement découpées, descendent vers le cours d'eau. Des prairies bordent généralement la rivière. Parfois des oseraies.

L'ensemble du paysage est tranquille et reposant.

La grande route traverse d'abord Chénois et Latour, puis, après avoir coupé un taillis, débouche dans le village de Signeux, oblique à droite au sud de l'église, plonge vers la Basse-Vire, franchit un puissant ruisseau pour remonter enfin dans la direction de Baranzy²⁶. Et c'est pourtant dans cette paisible contrée que le déluge de feu allemand se déchaîna ; si les moutonnements de coteaux et les massifs boisés pouvaient faire son charme en temps de paix, ils devenaient un obstacle à la reconnaissance aérienne et au repérage en temps de guerre (mais la remarque pouvait valoir pour les deux camps...).

Hubert-Fillay a ainsi résumé l'action du 22 août, qui s'engagea dès le lever du jour : *Les Français, ayant dépassé les routes de Signeux à Baranzy et à Mussy-la-Ville, s'élançèrent dans le brouillard sur les pentes au nord de la vallée. À travers les champs sur lesquels des moissons restaient encore parfois, ils se heurtèrent bientôt aux premières lignes allemandes. Celles-ci, abritées dans des tranchées soigneusement pourvues de mitrailleuses, étaient servies par la brume épaisse qui les dissimulait aux assaillants.*

Emportés par leur ardeur accoutumée, les Français s'avancèrent en masses compactes lorsque les Boches, ouvrant un feu terrible, se chargèrent d'arrêter l'élan de notre infanterie. C'est par rangs entiers que nos soldats, fauchés par les balles, tombèrent pour ne plus se relever...

« On trouvait les Français couchés en ligne... » dit un témoin oculaire [...].

Disloquées par ces atroces rafales, nos formations ne tardèrent pas à perdre pied. Le signal de la retraite fut donné et sous le feu de l'artillerie allemande, vers 9 heures du matin, les blessés affluaient dans le village de Signeux.

Le témoignage d'un officier du régiment est riche d'enseignements : *Le 22 août, avant le lever du jour, l'ordre fut sans doute donné de prendre les positions de combat sur les lignes d'avant-postes qui venaient d'être organisées.*

[...] Nous étions avec la 6^e compagnie. Il devait y avoir là les 5^e, 6^e et 7^e compagnies qui prenaient leurs dispositions en vue de l'attaque. La 8^e compagnie était en réserve. Le brouillard était très épais. On ne distinguait rien au-delà d'une trentaine de mètres, sauf au cours de rares éclaircies.



Hubert-Fillay

²⁶ Voir HUBERT-FILLAY, 22 août 1914. *Le 113^e à Signeux*, n. d. [BM de Blois, LC 1667].

[...] Vers 5 heures, une patrouille de quatre cavaliers allemands s'avança jusqu'à 40 ou 50 mètres de la 6^e compagnie sur la colline. Nos soldats tirèrent et les Boches s'empressèrent de tourner bride et de s'enfuir dans le brouillard. On entendit le galop de leurs chevaux sur la route de Baranzy.

Peu après nous attaquions en ligne. Il n'y avait là que des troupes du 113^e : le 2^e bataillon marchait sur Baranzy, le 1^{er} sur Mussy-la-Ville [...].

La nuit ne nous aurait pas réservé plus d'embûches que cette brume opaque noyant un pays inconnu [...]. Dans les champs – pas toujours fauchés – nous allions sans savoir qui se trouvait en face de nous ou sur nos côtés. Les liaisons étaient particulièrement difficiles et notre artillerie n'avait pas encore ouvert le feu pour déblayer le terrain.

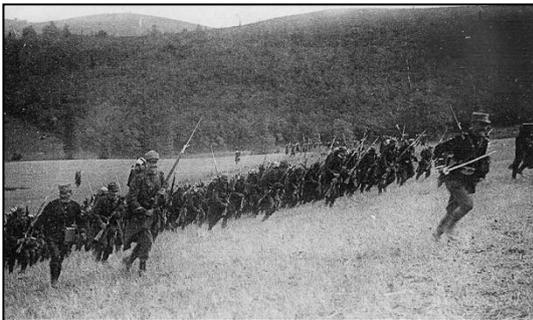
L'allure était un peu vive... Il était d'ailleurs impossible de retenir les hommes qui, depuis longtemps, brûlaient du désir de cogner sur les Boches. Ils n'avaient jamais aperçu que des patrouilles, aussi vite envolées qu'une bande de moineaux... « On les tient, on va leur passer quelque chose ! » Voilà ce qu'on disait autour de moi.

Je marchais avec mes mitrailleurs, derrière la 6^e compagnie. Vers 6 heures, la fusillade commença.

Le petit ruisseau traversé, nous montions alors sur la hauteur entre Mussy et Baranzy.

Soudain des coups de feu éclatent sur notre gauche. Des balles sifflent autour de nous. Je fais abriter mes hommes et je me porte seul, à travers les blés encore debout ou les tas de gerbes, vers l'endroit d'où l'on nous tire dessus.

Je crois trouver des camarades, leur signaler leur erreur... Arrive une éclaircie – j'aperçois tout à coup une dizaine de casques à pointe au milieu d'un champ... Une décharge de coups de fusil achève de m'édifier.



Charge d'infanterie française

[...] Une section d'infanterie est chargée de refouler le groupe ennemi et le colonel me garde en réserve avec la 8^e compagnie [...].

Le feu augmente d'intensité. Nous recevons des balles du nord et du sud, de la direction de Mussy-la-Ville et de Cussigny.

Ordre est donné au 113^e de battre en retraite. Nous venons nous installer dans les tranchées creusées la nuit précédente aux abords de la maison Schreder.

Nos troupiers se replient sur la route à travers le brouillard. Il pleut de la mitraille

Les canons, les mitrailleuses et les fusils allemands font rage et couvrent la position d'une grêle de projectiles. Notre artillerie reste muette. Elle ne sait vraisemblablement pas quels objectifs prendre, tandis que l'ennemi qui a repéré soigneusement la contrée nous arrose aux bons endroits.

Les dernières phrases de ce témoignage sont sans ambiguïté : le régiment a combattu sous un déluge de fer et de feu depuis les premiers assauts dans le brouillard jusqu'au repli final, sans que l'artillerie française ait pu donner une réplique efficace. Et quel contraste entre ces soldats au pas vif, pressés d'en découdre et le moignon de régiment qui tentait de se rassembler quelques heures plus tard ! Il avait suffi d'une matinée... Ce n'était pas faute de courage, comme le montre le témoignage de Louis Schreder, propriétaire de la maison placée au cœur de la bataille : *Jusqu'à la fin du combat un officier français répétait cet encouragement à ses hommes : « Allons ! N'oublions pas que nous sommes les enfants de la France ! », et chaque soldat se prodiguait pour remplir son devoir. Les blessés faisaient le coup de*

feu, et ceux qui ne pouvaient plus tirer rechargeaient les fusils pour les passer à leurs camarades moins atteints.

Sur cette partie du front, il y eut bien un choc d'une violence inattendue et avec une nette disproportion des forces en présence et de la puissance de feu des deux camps. Le 131^e RI, « frère jumeau » du 113^e, subit un sort voisin, comme en témoigne son journal de marche pour ce samedi 22 août : *6h. Malgré un brouillard épais le combat est engagé sur la droite (3^e Bataillon) puis gagne successivement toute la ligne.*

8h 15. Le Commandant du 3^e Bataillon rend compte qu'il est vivement pressé par l'ennemi et que tout son monde est en ligne, il demande du renfort.

Le Colonel prescrit à deux sections de la 9^e de se porter en avant pour renforcer le 3^e Bataillon, mais sous le feu de l'infanterie ennemie et des mitrailleuses ces sections ne peuvent avancer.

À ce moment le brouillard s'est dissipé et notre artillerie établie en arrière du village de Ville-Houdlémont canonne la gare de Barancy et la maison de la Douane ainsi que des lignes allemandes qui s'avancent au nord de la grande route Signeulx-Musson, mais l'artillerie ennemie supérieure en nombre et qui a repéré la nôtre rend la position intenable.

Toute la ligne est obligée de battre en retraite sous le feu intense de l'infanterie, des mitrailleuses et de l'artillerie allemandes qui nous causent des pertes très sensibles.

À la sortie sud de Ville-Houdlémont, les différents éléments restants du régiment sont rassemblés et déployés sur une crête en avant de Bure-la-Ville.

11 heures. L'ennemi ne poursuit pas son attaque et semble se diriger vers le S.-O., marchant à l'attaque des têtes de colonnes du 4^e Corps.

11h 30. L'artillerie ennemie qui a avancé canonne les bois entre Ville-Houdlémont et S^t-Pancré, la retraite continue par Bure-la-Ville, S^t-Pancré.

12h. À la sortie des bois de S^t-Pancré le reste du Régiment est rassemblé puis se met en route par Tellancourt sur Longuyon.

À la sortie des bois de Tellancourt la 9^e Division reçoit l'ordre de se rassembler dans la plaine s'étendant près des fermes Bouillon et Martigny²⁷. C'est donc seulement dans l'après-midi que la cohésion entre les deux régiments constitutifs de la 9^e division a pu s'opérer tant bien que mal.

Ce 22 août, les lecteurs du *Carillon quotidien* prenaient connaissance de la situation sur le front, qui semblait plutôt encourageante : *Des forces allemandes ont continué de passer la Meuse aux environs de Huy et une concentration importante est en voie d'exécution en Belgique. Il est agréable de constater que ce matin il n'y avait plus aucun point du territoire français occupé par l'ennemi, sauf une légère enclave à Audun-le-Roman. Aussi, le 20^e jour de la mobilisation, en dépit de toutes les assurances allemandes [...] non seulement ils n'ont pas encore obtenu les avantages décisifs qu'ils escomptaient, mais encore ils n'ont pu porter la guerre sur notre territoire.* La conclusion appelait à se garder d'un optimisme excessif : *Cet avantage dont il convient, d'ailleurs, de ne pas s'exagérer outre mesure l'importance a néanmoins une valeur morale qu'il est bon de signaler.* À ce moment, plus de mille hommes du 113^e sont déjà hors de combat²⁸... Toutefois, il n'y avait pas falsification de la réalité dans la dépêche qui décrivait une situation antérieure de quelques heures : il faudrait plutôt parler de décalage.

²⁷ Voir *Journal de marche et d'opérations militaires du 131^e régiment d'infanterie* [Archives du ministère de la Défense, *Mémoire des hommes – Journaux des unités 1914-1918*, 26 N 687/9].

²⁸ Le chiffre des soldats et officiers morts, disparus, blessés, prisonniers varie selon les sources, mais il est indéniable qu'il représentait une proportion importante des effectifs du régiment. Le *journal* du régiment contient des états nominatifs des tués, blessés, prisonniers et disparus des principaux combats. Pour celui du 22 août, il

L'édition du lendemain titrait *La bataille est engagée* sans pouvoir détailler : *À l'issue du Conseil de la Défense qui s'est tenu, comme chaque jour, à l'Élysée, M. Malvy a fait cette simple déclaration aux journalistes : « Tout ce que je puis vous dire, c'est que la bataille est engagée, je n'en sais pas davantage.*

Du moins, les habitants du Vendômois étaient-ils fixés dans le numéro du 24 août : *L'armée belge est tout entière concentrée dans le camp retranché d'Anvers, mais c'est sur la vaste ligne allant de Mons à la frontière luxembourgeoise que se joue la grosse partie. Nos troupes ont pris partout l'offensive, leur action se poursuit régulièrement en liaison avec l'armée anglaise.*

Nous trouvons en face de nous dans ce mouvement offensif la presque totalité de l'armée allemande, formations actives et formations de réserves. Le terrain des opérations, surtout à notre droite, est boisé et difficile. Il est à présumer que la bataille durera plusieurs jours.

À cette date et depuis l'avant-veille, il n'était plus question d'offensive pour le 113^e. Devant ces nouvelles à la fois angoissantes et vagues, nombre de familles vendômoises redoutaient que leurs mobilisés ne soient engagés dans ce gigantesque affrontement. À Ternay, la veuve Guitton s'inquiétait pour ses fils, Louis, Victor, Émile et Charles, dont elle était pratiquement sans nouvelles depuis l'étape de Saint-Mihiel ; elle pressentait qu'ils étaient quelque part le long de cette interminable ligne de feu et de mort, mais dans quel état ?...



Tranchée allemande en 1914

Charles avait survécu à l'hécatombe de Signeulx. Comme il était très croyant peut-être pensait-il, comme Auguste Michel, en être redevable à la protection divine. Il fallut procéder à une réorganisation transitoire du régiment, confié au colonel Arbanère : il fut réduit de trois à deux bataillons ; la 4^e compagnie faisait toujours partie du premier, placé sous le commandement du capitaine Fromiau qui avait pris du grade ; dans sa compagnie, Charles était aux ordres du lieutenant Duris et du sous-lieutenant Marmillot. Selon, le journal du brancardier Michel, les deux jours suivants furent scandés par le pilonnage incessant de l'artillerie allemande dont les « marmites » (gros obus), tirées à la suite de reconnaissances aériennes, mettaient à mal les positions des artilleurs français.

Le 131^e, lui aussi, se reconstituait sur la base de deux bataillons, le 23 août. Le lendemain, les canons allemands tonnaient toujours : *Notre artillerie en position à la cote 290 et au sud de grande route de Longuyon empêche pendant un moment la marche en avant de l'ennemi mais bientôt la grosse artillerie*

avançait 12 tués, 164 blessés, 803 disparus, tout en ajoutant : *Dans ces chiffres ne sont pas comprises les pertes de la 2^e Compagnie dont tous les comptables ont été tués ou prisonniers ; de l'effectif, 16 hommes seulement et le Capitaine sont revenus de ce combat [AMD, 26 N 681/1].*

ennemie l'arrose de projectiles et les batteries en position au sud de la route de Longuyon sont obligées de se replier sous une pluie d'obus explosifs qui causent de grands ravages parmi les attelages et le matériel. Les autres batteries quittent leurs positions sans être atteintes vers 10 heures²⁹. Non loin de là, à Noers, Fernand Dumoulinneuf et ses compagnons du 76^e RI n'étaient pas logés à meilleure enseigne ; Noers. Ce fut la journée la plus meurtrière que j'ai connue. Elle fut à l'honneur du 3^e bataillon qui donna toute sa mesure de courage, ce qui lui valut d'être à l'ordre de l'armée. [...] quand nos régiments éprouvés furent partis nous reçûmes (les sections de mitrailleuses) l'ordre de protéger leur retraite. Alors dans un champ battu en tous sens par leurs gros obus nous dûmes prendre position³⁰.

Dans la soirée du 24 tombait l'ordre du QG du corps d'armée de *tenir la rive gauche de l'Othain côte que coûte*. Les sources confirment que le 25 août, bien qu'affaibli et déstabilisé dans son encadrement, le 113^e contre-attaquait :

Du 23 août au 6 septembre. Quittant la région de Longuyon, nous retraits du nord-est au sud-ouest par Petit-Xivry, Petit-Failly, avec mission de tenir côte que coûte la rive gauche de l'Othain.

Le 25 août, le 113^e ayant reçu l'ordre de se porter vers Maison-Rouge en soutien du 313^e RI se déploie sous un violent feu d'artillerie et marche énergiquement à l'attaque bien que depuis deux jours les hommes n'aient pu être ravitaillés³¹.

25 août. Nous couchons encore dehors, il ne fait pas trop froid. Nous sommes près de l'ennemi ; le 113^e a encore quelques blessés. Le soir, nous faisons encore une vingtaine de km pour rien vers Consenvoye (qu'est-ce qu'on s'envoie en effet !). Nous passons à Damvilliers où nous achetons à manger en se battant presque, les rares magasins étant pris d'assaut par les poilus nombreux. Car nous ne touchons à peu près rien par le ravitaillement depuis deux jours, et pas le temps de faire de cuisine, ni le droit la nuit, à cause des feux. À 11h du soir, nous arrivons à Lissey, exténués de fatigue ; au loin, nous voyons des pays en flammes : ce sont les boches qui marquent leur passage !!!³²

C'est dans cette vision infernale de villages en flammes, sous le fracas des obus de tous calibres, alors qu'avec ses compagnons exténués il tentait encore d'enrayer la ruée allemande, que Charles Guitton s'effondra, la poitrine labourée par un éclat. Réclamant la mort pour sortir de l'enfer, retrouvant quelques forces pour ramper jusqu'à une maison, se traînant sur plusieurs kilomètres jusqu'à temps d'être ramassé, inanimé, peut-être par le brancardier Auguste Michel qui signalait *encore quelques blessés* pour ce jour-là.

Le compte-rendu du *journal de marche*, évidemment plus sec et technique, donne toutefois le scénario de cette journée fatale à Charles Guitton : *En exécution de l'ordre du général de Brigade, reçu vers 3h 45, le 113^e se tient en formation de rassemblement articulé au saillant N.-E. du bois de Marville à hauteur de Maison-Rouge.*

Vers 7 heures, le Colonel reçoit l'ordre verbal de porter ses troupes en avant vers Maison-Rouge pour soutenir le 313^e et servir de soutien à l'artillerie placée à la cote 270 et 264 S.-E. et N.-O. de Rupt-sur-Othain.

Le régiment se déploie et se porte à l'attaque avec beaucoup d'ordre et d'énergie malgré un feu violent d'artillerie et la situation matérielle défectueuse, car ces hommes sont sans distribution depuis le 23 ; le régiment perd environ 40 hommes.

En exécution de l'ordre verbal reçu à 9h 15, le régiment se replie sur les lisières du bois de Marville après que les derniers éléments d'artillerie et du 313^e ont évacué Maison-Rouge et se reforme après

²⁹ Voir *Journal de marche et d'opérations militaires du 131^e régiment d'infanterie* [AMD, 26 N 687/9].

³⁰ Le journal de ce soldat est présenté sur le site internet *Chtimiste.com*.

³¹ Voir *113^e Régiment d'Infanterie. Historique sommaire de la Campagne 1914-1918*, BM de Blois, LB 1820.

³² MICHEL (A.), *Op. cit.*

avoir passé le pont de Dimblay. Son mouvement de repli était appuyé sur sa gauche par quelques fractions du 82^e régiment.

À 14h des ordres sont demandés au général commandant la 13^e Brigade.

À 15h 15, en exécution d'un ordre du général commandant la 9^e Division d'Infanterie. le régiment se porte vers le pont des quatre communes avec mission de défendre la lisière nord des bois de la Woèvre et de Combres. Arrivé vers 16 heures sur cette lisière, le régiment reçoit l'ordre vers 17h 15 de se porter par Damvillers sur Lisse pour cantonner ; arrivé à Lisse à 21h 15. Le document présente aussi un tableau des pertes enregistrées lors du principal engagement de la journée, au bois de Marville : 11 disparus, 6 blessés ; Charles Guitton ne figure pas sur cette liste... Le journal faisant état d'une quarantaine d'hommes mis hors de combat ce jour-là, on peut penser que le jeune Ternaysien fut touché par un obus en dehors d'un moment d'affrontement direct : le pilonnage de l'artillerie était quasi incessant.

En ce 25 août, à quelques kilomètres de là – peut-être seulement des hectomètres – les fantassins du 131^e subissaient un sort comparable à celui de leurs camarades du 113^e : *Vers 9h les Compagnies du Bataillon Bergeron qui avaient avancé sans tirer un coup de fusil sont en bute à un feu intense d'artillerie ennemie (artillerie de campagne et artillerie lourde) ; la position arrosée par les projectiles devient intenable et ces Compagnies sont obligées de battre en retraite, par la droite, à travers bois, dans la direction générale Dombras.*

Avant ces incidents, le Bataillon Malandrin (600 hommes) avait été attaqué à 5h 30 par des forces ennemies très supérieures et obligé à une retraite précipitée qu'il exécute par petits groupes, par Grand Faily sur Dombras.

Une mitrailleuse allemande placée dans le clocher de l'église de Grand Faily arrose le pont et nous inflige des pertes sérieuses³³.

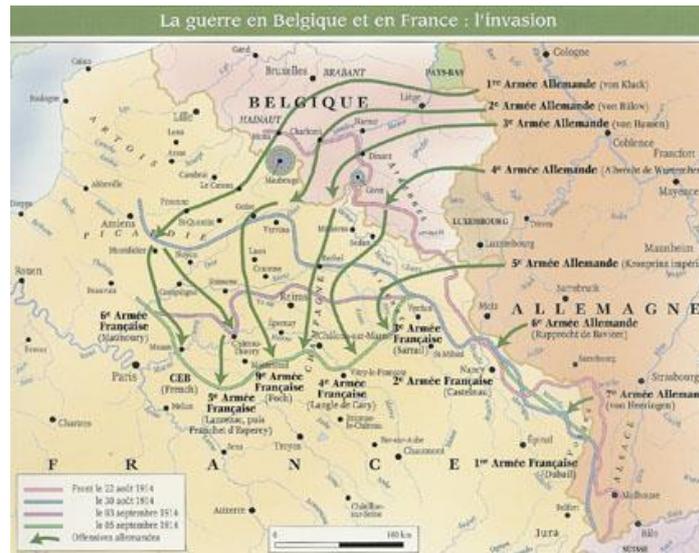
Le parallélisme des situations montre bien que le sort du 113^e ne fut pas unique et que la qualité combative des soldats n'était pas en cause. Les comptes rendus prouvent aussi que, s'il y eut des moments d'affrontement principaux – tels que Signeux pour le 113^e – les journées suivantes ne peuvent absolument pas être considérées comme un temps d'accalmie ; les obus ne cessaient de pleuvoir sur tout le front et tout soldat pouvait rencontrer la mort, au combat, en marche ou à la halte : la mort était une invitée permanente...

En Vendômois, *Le Carillon quotidien* du 25 août confirmait la leçon tirée de l'échec par l'état-major : *Nos troupes se sont portées en avant à travers un pays des plus difficiles. Vigoureusement attaquées au débouché des bois, elles ont dû se replier après un combat très vif au sud de la Semoy.*

[...] *Du fait des ordres donnés la lutte va changer d'aspect ; pendant plusieurs jours l'armée française restera pour un temps sur la défensive. Au moment venu, choisi par le Commandant en chef, elle reprendra une vigoureuse offensive.*

Dans son édition du 26, le journal reproduisait l'analyse du correspondant de guerre de *L'Écho de Paris* :

³³ Voir *Journal de marche et d'opérations militaires du 131^e régiment d'infanterie* [AMD, 26 N 687/9]. On ne peut s'empêcher d'établir une relation entre ce récit et celui reproduit dans son « livre d'or » par *Le Carillon* du 17 décembre 1914 : *Lory Georges Marcelin, ouvrier tanneur à Sargé-sur-Braye [...], soldat réserviste au 113^e d'Infanterie, blessé à l'épaule et au pied, dans la Meuse, par une mitrailleuse montée par l'ennemi dans un clocher ; put se sauver, quoique blessé, en frappant trois Allemands de sa baïonnette. Évacué sur Clermont-Ferrand, puis sur l'ambulance de Vic-le-Comte (Puy-de-Dôme). Envoyé en convalescence à Blois, est prêt à repartir sur le front.*



Au prix d'une véritable hécatombe pour plusieurs régiments,

la III^e armée française n'a cédé que peu de terrain aux forces allemandes.

Dans cette affaire on s'est heurté à des forces allemandes considérables. L'Allemagne a fait tout son effort dans la Belgique, elle y a amené tout ce qu'elle pouvait.

Alors que nous mettions en ligne 400 000 hommes, plus 40 000 Anglais, les Allemands étaient environ 700 à 800 000. Ils occupaient des positions plus avantageuses que les nôtres.

Il semble que nous avons pris l'offensive dans des conditions défavorables sur des troupes arrêtées et attendant l'attaque.

Les plans échafaudés au sommet étaient mauvais, mais à la base le moral restait excellent, si l'on en croit le résumé de la situation générale présenté dans le même numéro : Malgré les énormes fatigues imposées par trois jours de combat, et malgré les pertes subies, le moral des troupes est excellent ; elles ne demandent qu'à combattre.

Dans la journée d'avant-hier, le fait saillant a été la rencontre formidable des tirailleurs algériens et sénégalais avec la troupe réputée de la Garde Prussienne. Sur cette troupe solide, nos soldats africains se sont jetés avec une inexprimable furie : la Garde a été éprouvée dans un combat qui dégénérait en corps à corps.

Les troupes coloniales recevaient ici un hommage légitime et totalement mérité.

Mais le régiment de Blois, où combattaient nombre de jeunes gens du département ? Silence...

Le 25 août 1914, Charles Guitton fut la victime obscure d'un combat anonyme mené par un régiment dont on ignorait même qu'il eût été décimé. Un peu comme si les hommes du 113^e, impliqués dans le premier revers militaire du conflit, s'étaient vus priver de la lumière de la gloire. Jusqu'à la cessation de sa parution, fin octobre 1914, jamais *Le Carillon quotidien* ne fit la moindre allusion au 113^e, pas plus qu'à son sacrifice au milieu des champs d'avoine de Signeux. Et pourtant, il eut encore un comportement remarquable lors de la bataille décisive de la Marne, après avoir reçu, le 27 août un appoint de « sang nouveau » – mille hommes – pour se reconstituer partiellement.

De nos jours, lorsque les opérations de la dernière décade du mois d'août 1914 sont évoquées dans les ouvrages de vulgarisation, la question des responsabilités est furtivement abordée : *Au grand quartier général, les défaites de Morhange et de Sarrebourg provoquèrent une consternation d'autant plus profonde que les Français avaient bénéficié de la supériorité numérique dans ces deux engagements. Loin d'incriminer les défauts de son plan de campagne, Joffre rejeta la responsabilité de ces échecs*

sanglants sur l'incompétence du commandement local et sur les défaillances de la troupe. Le 21, il annonça au ministre de la Guerre qu'il commençait à faire fonctionner les conseils de guerre à la II^e armée.

L'ampleur du désastre qui fondit, le 22 août, sur les III^e et IV^e armées, lancées dans les Ardennes belges et le Luxembourg, dépassa tout ce que les Français avaient connu en Lorraine. À la IV^e armée, le 17^e corps, surpris près de Bertrix, retraits en désordre sur Bouillon en perdant plusieurs groupes d'artillerie et des milliers d'hommes. Quant au corps colonial, une de ses divisions fut pratiquement anéantie à Rossignol, alors qu'elle avançait en ordre de marche sans aucune précaution particulière. Échouant devant Longwy, la III^e armée reflua bientôt sur ses positions de départ. Ce ne furent pas les retours offensifs du 23 qui changèrent en quoi que ce soit la situation des armées Ruffey et Langle de Cary. Surprises en pleine manœuvre, elles avaient été refoulées avec des pertes considérables, ouvrant à l'invasion allemande les frontières du pays³⁴.



Le généralissime Joffre

Ainsi, dès le lendemain des événements, l'explication des revers fut martelée, incompétence du commandement local..., défaillances de la troupe... Puis le « miracle de la Marne » auréolant Joffre d'une popularité de légende et noyant dans l'oubli les erreurs stratégiques initiales, la célébration du sacrifice du 113^e n'était pas à l'ordre du jour.

Peut-être faut-il, toutefois, tempérer ce sentiment d'une injustice par omission : imaginons un instant que dans un article comme celui du 26 août le nom du 113^e ait pris la place des tirailleurs algériens et sénégalais, que l'on ait évoqué ses fantassins montant à l'assaut des tranchées allemandes de Signeulx, bourrées de mitrailleuses fauchant *en ligne* les assaillants...

Un affolement général aurait saisi les familles, alors que les parents et amis des soldats coloniaux étaient bien loin, de l'autre côté de la Méditerranée, voire du Sahara.

Le silence était aussi le prix à payer pour éviter un effondrement du moral des populations civiles³⁵.

Après que les combattants en aient eu la terrible révélation sur le terrain, il fallait que la population de l'arrière prenne conscience de la valeur militaire de l'armée allemande, que l'on s'était un peu trop complu à déprécier jusqu'à la « bataille des frontières » : *L'opinion avait fondé une confiance si optimiste sur de premiers succès dus à l'entrain endiablé de notre offensive, que malgré de nombreux appels à une conception plus rationnelle des choses, elle se fait difficilement à l'idée qu'une guerre de destruction semblable à celle qui est engagée doit comporter maintes victoires et maintes défaites*

³⁴ Voir Patrick FACON, *La Grande Guerre et ses lendemains, 1914-1935*, Paris : Larousse, 1988.

³⁵ Ce n'est pas l'objet de faire ici un historique du 113^e RI, mais bien que présent sur les principaux champs de bataille – Argonne, Verdun, Aisne... – il dut attendre 1918 pour obtenir ses deux citations à l'ordre de l'Armée. Ce que rappelait son commandant, le lieutenant-colonel Roulet, dans une lettre adressée au maire de Blois le 10 novembre 1918 : [...] *d'autres régiments ont pu accomplir des tâches plus brillantes couronnées de succès qui apparaissaient comme les annonciateurs du triomphe définitif. Aucun n'en a rempli de plus pénibles, de plus glorieusement obscures que le 113^e et aucun n'a déployé plus que lui les prodigieuses ressources de courage tête et d'endurance patiente qui ont sauvé la France et gagné la guerre.* [...] *Ayant été, dans sa soumission aux ordres reçus, souvent à la peine sans être au succès, le 113^e a pu attendre plus longtemps que d'autres la récompense due à ses efforts [...]* (cité dans *113^e Régiment d'Infanterie. Historique sommaire...*).

partielles à l'actif et au passif de chaque belligérant, avant que l'avantage demeure à celui-ci ou à celui-là.

[...] *On a eu le tort un peu puéril, depuis la déclaration de guerre, de se laisser aller à dénigrer un peu trop l'ennemi qui est devant nous. Il n'aime pas l'arme blanche, c'est acquis. Mais s'il se replie devant les baïonnettes de nos vaillants troupiers, il ne s'évapore pas dans une fuite désordonnée. Non, quand il s'est replié, il se reforme [...].*

La vérité est que l'armée allemande est une armée colossale³⁶.

Et pourtant, la « Retraite » était gravée dans la mémoire des combattants.

[...] *C'est vrai que nous faisons la guerre, répéta le nouveau en trinquant avec Broucke.*

Et regardant Sulphart en pantalon de linon, il se mit à rire.

– *Ça ne se dirait pas, dit-il. On s'amuse au moins au front. J'en étais sûr que je m'ennuierais moins qu'à la caserne.*

Bréval, dont la face creuse avait repris ses deux plis de tourment en travers des joues, le regarda en hochant de la tête :

– *Tu ne te figures pas que c'est tous les jours comme ça, non ? Tu te tromperais, tu sais.*

Le nez dans son quart, Fouillard ricanait. Sulphart compatissant, haussa simplement les épaules.

– *Ça ne sait pas, dit-il.*

– *Si tu t'étais tapé Charleroi comme moi, lui dit Lagny, à la figure ratatinée de vieille femme, t'aurais pas été si pressé de revenir.*

– *Et encore, t'as pas fait la retraite, toi, intervint Vairon. J'te jure que c'était pas la pause.*

– *C'est ça qu'a été le plus dur, approuva Lemoine.*

– *Et la Marne ? demanda Demachy.*

– *La Marne, c'était rien, trancha Sulphart. C'est pendant la retraite qu'on en a le plus roté. C'est là qu'on a reconnu les hommes...*

Ils étaient tous les mêmes. La retraite, c'était l'opération stratégique dont ils étaient le plus fier, la seule action à laquelle ils se vantaient immodérément d'avoir participé, c'était le fond de tous leurs récits : la Retraite, la terrible marche forcée, de Charleroi à Montmirail, sans haltes, sans soupe, sans but, les régiments mêlés, zouaves et biffins, chasseurs et génie, les blessés effarés et trébuchants, les traînards hâves que les gendarmes abattaient ; les sacs, les équipements jetés dans les fossés, les batailles d'un jour acharnées, parfois victorieuses – Guise, où l'Allemand recula – le sommeil de pierre pris sur le talus ou sur la route, malgré les caissons qui passaient, broyant les pieds, les épicerie pillées, les basses-cours qu'on vidait, les mitrailleurs sans mulets, les dragons sans chevaux, les noirs sans chefs ; le pain moisi qu'on s'arrachait, les chemins encombrés de tapisseries et de chars à bœufs, avec des gosses et des femmes en larmes ; les arbis traînant des chèvres, les villages qui flambaient, les ponts qu'on faisait sauter, les copains qu'il fallait abandonner sanglants, fourbus, et toujours, harcelant la tragique colonne, le canon boche qui aboyait. La Retraite..., dans leurs bouches, cela prenait des airs de Victoire.

Roland Dorgelès, Les Croix de bois.

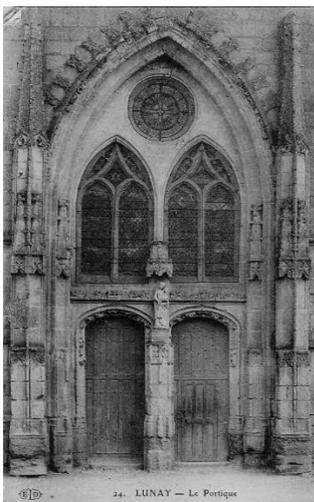
³⁶ *Le Carillon*, 27 août 1914.

Le retour à l'espoir

La nouvelle de la blessure de Charles se propagea vite à tous les horizons de la famille, malgré les aléas dans de la correspondance en temps. Dès le 4 octobre, Victor Guitton envoyait une carte postale militaire à son frère :

Mon cher frère *J'ai reçu une carte de Cécile avant-hier ; elle me dit que tu es blessé. J'espère que ta blessure ne doit pas être de ces plus grave. Si tu peux m'écrire je serais heureux de savoir de tes nouvelles et de ton état de santé. Nous sommes tous les deux avec Louis au même régiment. Lui il est à la 18^e Compagnie, moi je suis à la compagnie hors rang comme conducteur. Nous allons bien tous deux, la santé est bonne. Nous commençons à avoir un peu froid la nuit, seulement j'ai écrit à Marie pour qu'elle nous envoie chacun un tricot de laine et un peu de provisions de chocolat parce que maintenant nous avons bien de la peine à en trouver. J'ai reçu des nouvelles un peu de tout le monde, ils vont bien aussi pour le moment. Allons cher frère j'espère avoir un petit [mot] de toi bientôt pour me rassurer ; tu m'expliquera ta blessure. Dans l'espérance de se revoir bientôt et trinquer ensemble avec un verre de vieux piccolo je te souhaite bon courage. À toi bien affectueusement. Ton frère qui ne t'oublie pas.*

Dans ses coordonnées, Victor précisait qu'il était *conducteur au 369^e, Compagnie hors rang, à Toul, Meurthe et Moselle*. L'été avait bel et bien plié bagage et, du côté de Toul, les nuits étaient déjà froides ; alors la perspective de trinquer *avec un verre de vieux piccolo* dans une des nombreuses caves de Ternay – le phylloxéra avait fait des ravages, mais les vignes étaient encore bien présentes dans la commune – avait de quoi réchauffer un peu le cœur.



Charles reçut un courrier daté du 5 octobre et signé *Albert* – selon toute probabilité un des frères aînés, témoin au décès de leur père en 1908 – qui montrait comment ce début de guerre meurtrier était vécu dans les villages du Vendômois, Lunay en l'occurrence³⁷ : *Nous espérons que tu pourras surmonter tout cela. Mais que c'est triste. Quel courage il t'a fallu pour te traîner blessé si affreusement ! Quels souvenirs.*

Nous n'avons jamais rien reçu de vous tous qu'une carte de Victor et d'Émile. Nous entendions parler de vous surtout par Marie ; pas de toi car longtemps nous avons cru que tu étais mort ou prisonnier.

Oui je vois ce que c'est que l'attente. Tous les jours au bureau c'est un défilé sans nom de femmes, mères, fiancées, qui vous scrutent d'un œil anxieux pour savoir des nouvelles. Souvent je n'ai pas le courage de dire non, je réponds simplement par un signe de tête et alors ce sont des pleurs et toujours ces mots : nous ne recevons rien.

Tu ne sais pas le contentement que j'avais quand à une mère désespérée je portais la nouvelle que son enfant était bien portant. L'on m'aurait donné une fortune que je n'aurais pas été si heureux.

Tous les jours à chaque pas, à chaque maison, à chaque village, ce sont toujours les mêmes interrogations. Que de morts ! Que de blessés surtout. Ah ! Quelle guerre infâme.

Nous allons bien. Jusqu'à Maurice qui dit en parlant des Allemands : Ah ! Les coffons ! Tu lui apprendras un jour ce que vous avez fait pour qu'il soit toujours bercé dans la famille française.

Quand tu le pourras tu nous raconteras ta péripétie, vois-tu c'est une page glorieuse pour nous qui avons été si malheureux sous tous les rapports.

³⁷ Albert, Madeleine et leur fils Maurice résidaient à Lunay. La proximité était réelle avec les autres membres de la famille : correspondance très régulières, possibilités de séjour à Lunay en cas de difficultés, envois de colis, d'argent. Le contenu de la lettre inciterait à voir en Albert le receveur du bureau de poste de Lunay ; or, au moment du décès d'Eugène Guitton en 1908, il était *facteur-receveur* à Crouy (sans doute Crouy-sur-Cosson).

Mon facteur est parti le 1^{er} septembre. Il vient de m'envoyer une carte qu'il était blessé et toujours des blessés

Le temps des communiqués euphoriques, puis simplement optimistes, n'était plus de mise : les annonces de décès de militaires s'étaient multipliées dans chaque village, de nombreux blessés avaient pu donner de leurs nouvelles et ne rien savoir ne laissait guère supposer que le pire – *longtemps nous avons cru que tu étais mort ou prisonnier*, écrivait Albert. À Ternay, la veuve Guitton avait une mission aussi ingrate que celle d'Albert à Lunay. Louise Chartrain, au bureau de poste, recevait les dépêches des soldats à leurs familles, les nouvelles souvent mauvaises du front. Toutes les personnes dans l'attente de nouvelles se rassemblaient sur la place : la mère Guitton qui, semble-t-il, était bossue, sortait du bureau avec sa houppelande à capuchon, son grand sac, et donnait le courrier aux intéressés³⁸. Elle allait aussi en faire la distribution plus loin dans le bourg, voire dans les hameaux.

Le village payait déjà un lourd tribut à la guerre de mouvement qui caractérisait les premières semaines du conflit : le 22 août, jour où Charles Guitton recevait son baptême du feu à Signeulx, Georges Hupenoire avait trouvé la mort non loin de là, à Neufchâteau (Belgique). Le 9 septembre, Célestin Ploux, du 113^e, décédait dans des circonstances non précisées. Le 11, René Girard, mobilisé au 206^e d'infanterie, tombait à Champenoux (Meurthe-et-Moselle). Le 13, le brigadier de réserve au 32^e Dragons Bourdilleau mourait à Vauxbuin (Aisne). Le 15, Fernand Savignard, autre fantassin du 113^e, était tué sur le champ de bataille à Louppy-le-Petit. Le 23, c'était le tour d'Auguste Bordier, du 369^e. Cinq jeunes gens morts dans le seul mois de septembre, la saignée était traumatisante pour un modeste village ayant moins de 700 habitants ; et, en comptant Charles Guitton, il faudrait encore ajouter trois noms avant la fin de l'année...

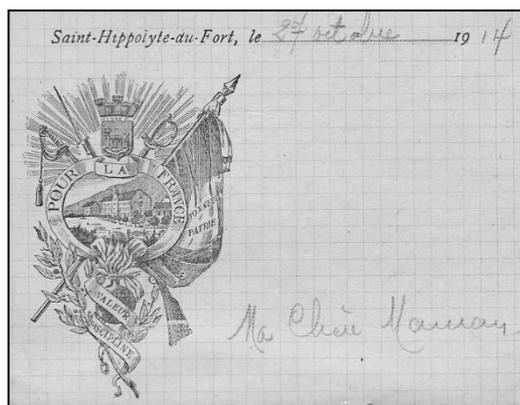
La veuve Guitton envoya à son fils une courte lettre, le 7 octobre, une de ces lettres qui lui faisaient défaut depuis des semaines dans sa souffrance et sa solitude hospitalière : *J'ai été contente de recevoir de tes nouvelles surtout écrite de ta main, mais j'ai été peinée de t'avoir su si blessé, oui tu as du souffrir et que tu dois souffrir encore, mais il faut espérer qu'avec le temps tu te remettras. Je vais bien prier pour toi et surtout comme tu dis de ne pas retourner au feu ; ne te fatigue pas pour m'écrire qu'un petit mot seulement.*

Dis-moi si tu as besoin de quelque chose tel que gilet de laine, caleçon et chaussettes, je pourrais t'envoyer cela et puis si tu peux manger du chocolat. Ici s'exprimait la mère, malheureuse de voir son enfant souffrir, vigilante à tous les niveaux, redoublant ses prières de fervente chrétienne pour qu'il ne retourne pas au feu mais pensant aussi à lui envoyer caleçon et chaussettes. Elle signalait aussi qu'elle venait de recevoir une carte d'Émile, un des frères mobilisés, cantonné à Épinal. Au sortir de deux mois de conflit, seul Charles était blessé et c'était peut-être un soulagement, d'autant plus que l'état du blessé était sérieux sans être alarmant.

En effet, Marie Guitton reçut, vers le 10 octobre, une lettre rassurante de M^{me} Jean, directrice de l'hôpital militaire mixte de Saint-Hippolyte-du-Fort : *Rassurez-vous sur l'état de votre frère Charles ; son état s'améliore de jour en jour. Vous avez appris indirectement que sa vie avait été en danger. Je vous dirais oui ; mais à l'heure actuelle et depuis 8 jours [...] il est hors de danger, il s'alimente bien. Rassurez-vous M^{me}, s'il y avait à craindre je vous le direz [sic] ; mais les bons soins lui sont prodigués et nuit et jour avec maman nous veillons sérieusement et avec dévouement à tous nos blessés, rien ne leur manque ; il se lèvera bien certainement un de ces jours ; donc pas d'inquiétude sur son compte, je vous prie.*

³⁸ Témoignage recueilli directement à la source familiale, Louise Chartrain étant la grand-mère maternelle de l'auteur.

Si le blessé se sentait encore faible, il avait bon espoir d'être transféré à Blois dans un avenir proche et de pouvoir enfin embrasser une mère qu'il n'avait même pas eu le temps de voir avant son départ pour le front : *Cela va mieux, je vous le répète, et peut-être que d'ici une quinzaine je retournerai à Blois. Je suis encore faible, c'est vrai, mais avec le temps et la nourriture les forces reviendront. Il n'y a que mon estomac qui ne veut pas marcher à mon gré ; il ne faut pas*



Avant la guerre, l'établissement était une école militaire

que je mange beaucoup à la fois. Aussi je vous remercie chère Maman, ne m'envoyez rien ici. J'espère que bientôt je vous reverrai, à moins que l'on me mette dans l'auxiliaire, mais je tâcherai d'avoir un jour ou deux pour aller vous voir.

[...] *Aussi je prie Dieu pour que je ne retourne pas là-bas. Ce n'est pas le courage qui me manque car je sais faire mon devoir, mais mon état de santé ne me permettra pas de supporter la campagne d'hiver et j'espère que le major le comprendra.* La dernière phrase mettait en avant l'état de santé physique de Charles, mais il ne fait guère de doute que le traumatisme psychologique des journées du 22 au 25 août pesait aussi lourd dans l'angoisse du retour au feu.

Le 15 octobre, Cécile Guitton envoyait à son frère une carte postale légendée « Bataille de la Marne – Revigny (Meuse) – rue de Vitry ». Quelques semaines seulement après cet événement, le choix de la jeune femme pouvait avoir une valeur symbolique : montrer à Charles que son sacrifice avait ouvert la voie à une grande victoire à laquelle avait participé le 113^e.



Transmises par la veuve Guitton, les nouvelles des mobilisés de Ternay étaient diverses : *Il y a Albert Gageard qui est en convalescence pour un mois ; il a été blessé au bras droit et était à l'hôpital de Nogent-le-Rotrou, dans l'Eure. Sa blessure est guérie, mais ne peut allonger le bras, ça le tient dans le coude. Il y a aussi les deux fils Bigard qui sont venus quelques jours en convalescence ; l'un était blessé à l'épaule et l'autre au pied. Ils sont retournés au dépôt à Blois ; celui qui est blessé au pied marche avec des béquilles mais tout cela ne sont pas des blessures comme la tienne. Rien n'allait comme il fallait, pas même la vendange qui promettait de donner une piquette, qui aurait pourtant fait le bonheur des troupiers : Par ici, les vendanges se terminent, il n'y en a pas des quantités et comme qualité cela laisse à désirer, surtout le blanc, et puis il n'y a pas de sucre à mettre dedans. Louis me disait sur sa carte qu'ils étaient obligés d'aller chercher l'eau pour boire à 6 kilomètres d'où ils sont, dans la Meuse, et qu'ils n'en faisaient pas d'abus : s'il avait un verre de ce mauvais vin, je crois qu'il le trouverait bon³⁹.*

Vers la fin du mois d'octobre, Charles confirmait à son autre sœur, Marie, son espoir d'un retour rapide en Loir-et-Cher et pourtant son état de santé n'était pas vraiment stabilisé : *Moi cela va de mieux en mieux et j'espère bientôt retourner à Blois. Je ne me suis pas encore levé, mes jambes ne sont pas bien solides et puis les douleurs internes que j'ai me fatiguent beaucoup et je suis vite essoufflé. Mes plaies*

³⁹ Lettre à Charles Guitton, 25 octobre 1914.

sont cicatrisées depuis longtemps, mais comme je te le dis c'est l'intérieur qui n'est pas guéri ; tu comprends que à l'endroit où j'ai été touché c'est plutôt fragile et la preuve c'est que le deuxième jour de mon arrivée ici, j'ai failli passer de l'autre côté. J'ai été sauvé grâce à une piqûre que l'on m'a faite. Maintenant de temps à autre j'ai encore de ces moments : la respiration s'arrête tout d'un coup ou bien je suis à bout de souffle. Enfin, cela passera j'espère. Puis ce qui retarde ma guérison, c'est que la plaie que j'ai à la poitrine s'est fermée trop tôt, alors il s'est formé un abcès. On me l'a ouvert avec un fer rouge et il est bien sorti un litre de liquide, si bien qu'on était obligé de changer mon pansement à chaque instant.

Maintenant cela ne coule plus, mais aussi je suis soulagé et souffre beaucoup moins. Je voudrais bien pouvoir me lever, car il fait beau ici, tous mes camarades sont sortis. Enfin cela viendra, mais ne vous inquiétez pas à mon sujet.

On songeait à la mauvaise saison à venir, même si le blessé était dans un établissement du Midi : *Je viens de terminer ton cache-nez que je t'envoie aujourd'hui. Je pense qu'il te rendra service, il est très chaud, peut-être pas artistement fait mais enfin je pense que tu seras indulgent pour mon travail. J'ajoute un peu de chocolat si tu veux t'en faire une tasse le matin et quelques feuilles de papier à lettre pour compléter mon envoi [...]*⁴⁰. Tous s'acheminaient vers la perspective d'une prochaine convalescence.

La veuve Guitton vivait entre angoisse et espoir. Lorsqu'elle apprit que le maire de Vendôme avait reçu, jeudi 29 octobre, une feuille venant du major du 113^e de Blois : *Tout de suite, j'ai pensé que l'on t'avait ramené à Blois et que tu étais très mal. Rassurée quelques lignes plus bas : quand tu seras à Blois, j'irai te voir et te porterai des provisions. Je me risque tout de même à t'envoyer deux fromages.* Les fromages étaient, avec le chocolat, la suprême gourmandise chez les Guitton ; il s'agissait, selon toute probabilité de fromages blancs moulés dans des « fâsselles » (faisselles), comme l'on disait à Ternay.

Dans les premiers de novembre, Charles reçut des cartes lui souhaitant bonne fête, dont une de son frère Louis : *Eh bien que deviens-tu, je pense que maintenant tu dois marcher. J'espère qu'aussitôt tu puisses être dirigé sur Blois, au milieu des nôtres ; depuis 15 jours je suis aux cuisines roulantes ; j'ai du travail mais en revanche je suis un peu mieux garanti des marmites des Boches. Nous sommes en bonne voie ; quelle joie de se revoir tous.*



34 L'ARMÉE FRANÇAISE. — Dragons. — Les Chevaux à la Fontaine. — LL.

Carte de Cécile Guitton (27 octobre 1914)



Louis Guitton appartenait alors à la compagnie hors-rang du 369^e régiment d'infanterie, tout comme son frère Victor qui y était conducteur.

Le 5 novembre, Charles s'empressa de remercier sa mère : *J'ai été bien content de recevoir les deux fromages, pensez si je préfère cela au bœuf que l'on nous sert avec des lentilles ou des haricots [...].* Le projet de retour vers Blois semblait prendre peu à peu de la consistance : *Je souffre toujours et le major*

⁴⁰ Lettre de Cécile Guitton à Charles, 27 octobre 1914.

m'a dit que dès que je pourrai aller il m'enverrait à Nîmes pour être radiographié c'est-à-dire examiné aux rayons X, alors après j'irai à Blois et il m'a demandé si vous pourriez me soigner. Vous avez besoin de repos il m'a dit, vous ne retournerez pas au feu avant quelques mois, alors si votre mère pouvait vous prendre, on vous donnerait un congé de convalescence. Pour cela votre mère n'aurait qu'à faire une demande au major du Dépôt comme quoi elle peut vous recevoir. Il m'a aussi demandé s'il y avait un médecin auprès, je lui ai dit qu'il y en avait un aux alentours (sans trop savoir, peut-être à Montoire n'y en a-t-il plus). Mais il ne fallait pas s'emballer : Enfin de tout cela, ma chère Maman, il faut attendre que je vous le dise et peut-être faut-il que je sois rendu à Blois pour que vous fassiez cette demande, en tout cas je vous le dirai. Car ce n'est peut-être pas certain. Les Majors, vous le savez, sont très lunatiques, surtout qu'il n'y a plus de convalescences paraît-il. Enfin si j'ai la chance de réussir tant mieux. C'est sans doute Nîmes qui me donnera une feuille pour Blois. Et il y avait enfin la crainte d'être une charge du fait de son handicap : Seulement, ma chère Maman, il ne faut pas que je vous gêne en rien. Je ne sais pas comment vous vivez et je ne pourrai pas faire grand-chose, j'ai le côté ankylosé et je commence seulement à me servir de mon bras.

Le lendemain, il écrivait à Marie, toujours au crayon de papier car il n'avait pas la force d'écrire avec un porte-plume et de l'encre, ce qui aurait nécessité de se lever et de s'asseoir devant une table : *Ma chère Marie, je voudrais pouvoir écrire plus souvent. Malheureusement, je suis trop fatigué. En ce moment, j'écris tout allongé dans mon lit, je ne puis pas autrement. J'ai le dos comme paralysé et le médecin dit que c'est la poche du poumon qui est crevée. Alors, il sort un liquide qui traverse tout. Malgré cela j'ai bonne mine et mange avec appétit. Le grand réconfort venait de la correspondance essentiellement familiale, abondante et détaillée : Je reçois ta lettre aujourd'hui, ou plutôt ton journal ; il y a de quoi lire et je suis si content de recevoir des nouvelles ; cela fait tant de plaisir quand on souffre de voir les siens songer à vous. Sans oublier les fromages de maman ! [...] figure-toi que maman m'a envoyé 2 fromages et une jolie carte que j'ai reçus en même temps. Quelle fête, moi qui aime tant le fromage. Léontine m'avait aussi envoyé du chocolat et Cécile aussi en même temps que le cache-nez. Tu penses que je n'ai pas gardé tout cela pour moi seul ; mes camarades en ont profité : j'ai fait faire du chocolat au lait pour toute la salle.*

Marie l'interrogeait sur un soldat du 113^e, car des familles étaient encore dans l'incertitude totale quant au sort de leurs mobilisés : *Non, je n'ai pas connu Chauvin⁴¹ : tu comprends, quand on a pas fait son service au régiment c'est difficile de connaître les noms. Songe que rien que dans une Cie il y a 250 hommes. J'ai reçu une foule de demandes de renseignements pour des blessés du 113 auxquelles je n'ai pas pu répondre pour cette raison. Il y a eu beaucoup de morts, je le sais, même avant le 25 août ; alors pense depuis ce qu'il a dû y en avoir. Il est arrivé ici un nouveau courrier, beaucoup du 113 et les autres du 5^e corps. Ils arrivent de l'Argonne⁴². Et le rêve d'un séjour à Ternay restait bien accroché : J'aimerais beaucoup mieux être près de vous que de passer l'hiver par ici ou à Blois dans une ambulance.*

⁴¹ Dans le premier « ordre de bataille » détaillé dans le journal de marche du 113^e, au moment du départ de Blois, un nommé Chauvin était capitaine et commandait la 10^e compagnie, appartenant au 3^e bataillon, alors que Charles Guitton était au 1^{er}. Après l'hémorragie de Signeux, Chauvin devint le chef du 3^e bataillon et le resta dans la réorganisation du 28 août 1914.

⁴² Nous trouvons un exemple de ces interminables délais pour obtenir des nouvelles des combattants dans *Le Carillon* du 26 novembre 1914 : *Chauveau Jean, licencié en droit à Vendôme, 22 ans, caporal au 113^e d'infanterie, 5^e Cie, disparu le 22 août à Signeux, près de Virton (Belgique), se trouvant par une brume épaisse séparé de sa compagnie ainsi que deux hommes qu'il perdit de vue peu après ; fut alors blessé au ventre et fait prisonnier. Transporté au lazaret 38 A K à Graide (Allemagne), sa famille vient seulement de recevoir de ses nouvelles. Est le fils de M. le D^r Chauveau autrefois médecin à Vendôme. Claude Bonin évoque deux cas de jeunes gens du 113^e, originaires de Naveil disparus à Signeux : – Henri-Aurélien Bizeau. En 1916, l'armée belge signala que sa plaque d'identité avait été trouvée à la station de Signeux. Par un jugement du Tribunal civil de Vendôme de 1920, il fut considéré comme décédé. Sa tombe a été signalée à Baranzay. – Maurice Burette. Aucune nouvelle de quelque nature que ce soit n'est jamais parvenue [...]. L'emplacement de sa sépulture n'a pu être découvert malgré les recherches de sa famille dans les cimetières des lieux de combat [Voir BONIN (C. et L.), *Naveil, Pages d'histoire*, Vendôme : Éd. du Cherche-Lune, 2009].*

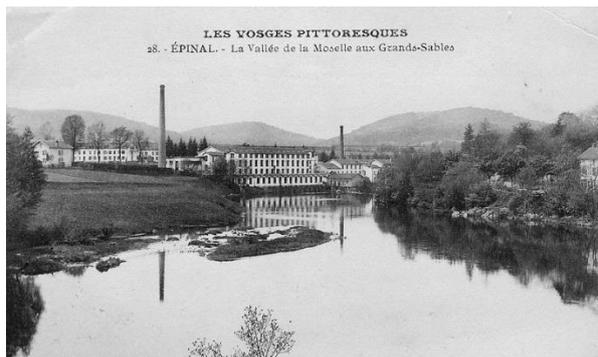
Victorine Guitton espérait toujours une venue en convalescence de Charles : *Si seulement tu revenais à Blois et que tu aies un congé de convalescence, ce serait avec plaisir que je te reverrais car, cher enfant, tu ne me gênerais en rien. Comme médecin, il n'y a plus que M. Yvon ; partout aux environs, ils sont tous partis. Mais comme tu dis, cela demande peut-être encore du temps ; il est qu'ils ne donnent plus de convalescence maintenant, par ici il y en a plusieurs qui devaient venir et ils ne viennent [pas]. Mais toi, ton cas est différent de bien des autres ; peut-être que tu en aurais une.* En attendant, elle se consolait en apprenant que ses autres fils se portaient aussi bien que possible : *J'ai reçu hier et aujourd'hui des nouvelles de Victor et Louis, une lettre de Victor hier et aujourd'hui une carte de Louis. Ils vont bien tous les deux. Louis est affecté aux cuisines roulantes ; il est comme Victor à la compagnie hors rang et est souvent avec Victor. Louis me dit qu'il a moins froid à sa cuisine que dans les tranchées et moins exposé, cela se comprend. Tant mieux pour eux, ils ont reçu les colis de Marie, Cécile et Madeleine. Ils me disent que je peux leur envoyer des provisions si je veux, mais pas des effets, qu'ils en ont plus qu'il ne leur en faut.*

Et elle faisait avec ses modestes moyens : *Je leur ai envoyé une boîte de sardines, une tablette [de] chocolat et quelques noix ; et toi, que désirerais-tu ? Je pourrais t'envoyer quelque chose que tu pourrais manger, qui te changerait de ton ordinaire. Je te mets un billet de 5 F dans la lettre : si tu pouvais te faire une tasse de chocolat au lait... Seulement voilà, probablement qu'on ne le fait pas pour une personne.* Elle donnait encore quelques nouvelles d'autres soldats, du moins de ceux pour lesquels on disposait d'informations : *Raoul Girault est prisonnier ; il a écrit ces jours derniers. Abel Chevallier, Robert Lesage, Émile Boutard, tous sont prisonniers. Il y en a d'autres qu'il y a longtemps que l'on est sans nouvelles.*

Charles reçut aussi une carte d'Épinal, datée du 9 novembre : *Cher frère* *J'ai reçu de tes nouvelles hier par Marie et Cécile. J'étais content car il y avait longtemps que j'en avais eu. Maman m'a écrit aussi ces jours derniers, elle va pas mal. J'en est reçu aussi de Louis hier, ils sont ensemble avec Victor, il est cuisinier. Tant qu'à moi je me porte bien et j'espère que tu es de même. Je suis toujours au même endroit, je suis pas mal.*

Allons au revoir et à bientôt de tes nouvelles et des bonnes je l'espère.

Je te serre la main. Ton frère, Guitton Joseph.



Autant les prénoms de Louis, Victor, Émile et bien sûr Charles revenaient fréquemment dans les correspondances de la famille, autant Joseph en est pratiquement absent. Sa carte semble toutefois indiquer des échanges épistolaires avec sa mère et ses sœurs. Mobilisé lui aussi, il appartenait à la 4^e compagnie du 39^e Territorial (était-il plus âgé que les autres ?...). Ainsi, la veuve Guitton aurait eu cinq fils mobilisés en 1914 !

Joseph Guitton se manifesta par un émouvant envoi à sa sœur Marie en juillet 1915 ; celui-ci comprenait 1^o) un petit carton sur lequel était écrit en lettres capitales : SOUVENIR DE / L'ARGONNE

/ 1914-1915 ; 2°) une feuille de chêne séchée avec toutes ses nervures apparentes, portant en incrustation le prénom *Marie*⁴³.

« Le point noir est toujours à l'horizon »



La dernière lettre manuscrite de Charles qui ait été conservée est celle du 6 novembre, destinée à Marie. Les courriers ultérieurs sont ceux qu'il a reçus ; à leur lecture, on pouvait penser que les choses suivaient leur cours normal et que l'état du blessé se consolidait lentement. Le 17 novembre, Marie envoyait à son frère une carte illustrée, légendée « La lettre du Pape Benoît XV à Guillaume » : *J'ai retrouvé cette carte, tu verras comme elle est bien. C'est ce qui arrivera, un jour viendra où l'infâme Guillaume implorera la bonté de Dieu, mais il sera trop tard. Peut-on pardonner à un homme qui fait faire une pareille hécatombe de vie humaine, car c'est de lui seul que dépend tous ces désastres quoiqu'il essaye de rejeter la faute sur les autres. Je m'arrête là car je m'aperçois que je prêche.*

Que deviens-tu ? Je m'inquiète et pourtant sais bien que tu ne peux toujours écrire. Je pense que si je savais que tu ne serais pas encore pour venir à Blois, je me déciderais à aller te voir.

Le même jour, Marie Guitton recevait un télégramme de l'hôpital de Saint-Hippolyte-du-Fort :

**CHARLES GUITTON ATTEINT PLEURÉSIE PURULENTE AYANT NÉCESSITÉ OPÉRATION
AVERTIR MÈRE ÉTAT FRÈRE TRÈS GRAVE = MÉDECIN CHEF.**

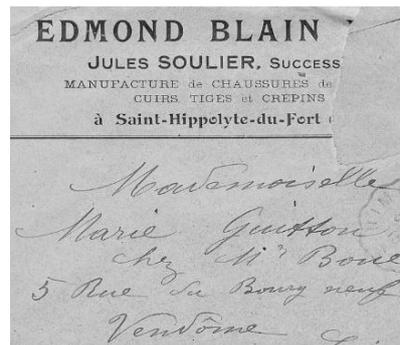
Les télégrammes fusèrent entre Vendôme, Lunay et Ternay. Le jour même Marie reçut une carte-lettre : *Ma chère Marie Je pars demain matin 18 à 6 h ½ à Trôo pour St-Hippolyte du Fort ; arriverai-je à temps pour voir ce pauvre enfant [?]. Je ne sais pas, l'on me dit que je ne serai pas rendue avant 2 jours. Je t'embrasse. V^e Guitton.*

Le lendemain, Marie Guitton obtenait du commissaire de police de Vendôme un sauf-conduit pour se rendre à Saint-Hippolyte-du-Fort⁴⁴. Elle obtenait aussi un certificat du maire de la ville, Philippe Frain, attestant que *la nommée Marie Guitton, sœur du soldat susdit, n'a pas les ressources suffisantes pour effectuer le voyage de St-Hippolyte du Fort où elle compte se rendre pour voir son frère (indigente)*⁴⁵.

⁴³ Un autre envoi pourrait être l'œuvre de Joseph Guitton : une ancre de marine dans laquelle est entrelacée une pensée ; elles sont dessinées à l'encre violette et découpées dans le même carton que celui du 23 juillet. Dans l'ancre est écrit : 1914 Campagne 1915 / Souvenir / De la / Forêt de l'ARGONNE / UN POILU. Ce courrier était destiné à M^{me} V^e Bouet, chez qui travaillait Marie Guitton.

⁴⁴ Ce document confirme bien que Marie Guitton avait alors trente-trois ans, soit huit de plus que son frère Charles.

⁴⁵ L'administration conservant souvent ses réflexes tatillons, début décembre Marie Guitton reçut un avis du chef de gare de Juvisy : *J'ai l'honneur de vous informer que nous n'accordons le tarif d'indigent soit tarif militaire*



La confusion régnait pendant cette journée du 18 novembre. À Lunay, Charles était pratiquement enterré :

Ma chère Marie, Hier je ne vous ai presque pas entendu, mais si la pauvre mère est partie, j'ai bien peur qu'elle ne trouve plus rien, car le pauvre Charles ne doit plus être, et jusqu'à ce que sa mère soit rendue ça va demander plusieurs jours. Cette mauvaise nouvelle ne m'a pas surprise, car avec un poumon atteint j'ai toujours pensé qu'il ne pourrait vaincre ça, oui il aurait été préférable, le pauvre enfant, qu'il soit mort sur le champ de bataille, mais on aura toujours la consolation qu'il ne sera pas enterré dans les tranchées comme un pauvre chien [...].

Vous embrassons, Madeleine.

Toujours le 18, un nouveau télégramme arrivait de Saint-Hippolyte-du-Fort :

ÉTAT PARAÎT S'AMÉLIORER VOUS TIENDRONS AU COURANT SI AGGRAVATION = MÉDECIN CHEF.

Un certificat du médecin-chef de l'hôpital de Saint-Hippolyte-du-Fort confirme que Marie Guitton a séjourné dans cette ville du 20 au 22 novembre *pour voir son frère malade blessé*. Elle était accompagnée de Cécile et Charles put donc voir ses deux sœurs.

De retour à Vendôme, Marie fut tenue informée dans le détail de l'évolution de l'état de son frère par l'épouse de l'administrateur de l'hôpital Soulier, qui écrivit une lettre dès le 24 novembre :

Chère M^{lle} Marie, Comme je l'ai promis je vous envoie un mot pour vous donner des nouvelles de votre petit Charles. Nous avons passé la nuit avec votre maman. Jusqu'à minuit il a été assez calme quoique ayant des cauchemars et causant dès qu'il était assoupi. De minuit à 1h nous craignons de ne pas pouvoir le tenir, il était découvert et énervé et voulait s'en aller. Enfin cela ne dura pas, il fut calme jusqu'à 5 heures. Puis comme les oreillers étaient dérangés et qu'il s'était sali à 3h seulement depuis

qu'à une seule condition c'est que le certificat délivré par la mairie vous porte comme indigent et mentionne sur le dit certificat la réduction de 75% : comme le certificat ne le portait pas, nous accordons 50% soit ½ place. La mention indigente figurait bien, mais pas la réduction de 75%...

9h que Besson l'avait bien arrangé, alors il ne put plus tenir. Je fus appeler Besson qui se leva et vint le changer et il ne bougea plus de 5 à 6⁴⁶. Je restai jusqu'à 10h. Votre maman était partie à 7h pour aller dormir ; la nuit dernière M^{me} Jean est restée, votre maman fut dormir ; cette nuit elle restera, mon mari restera avec elle.

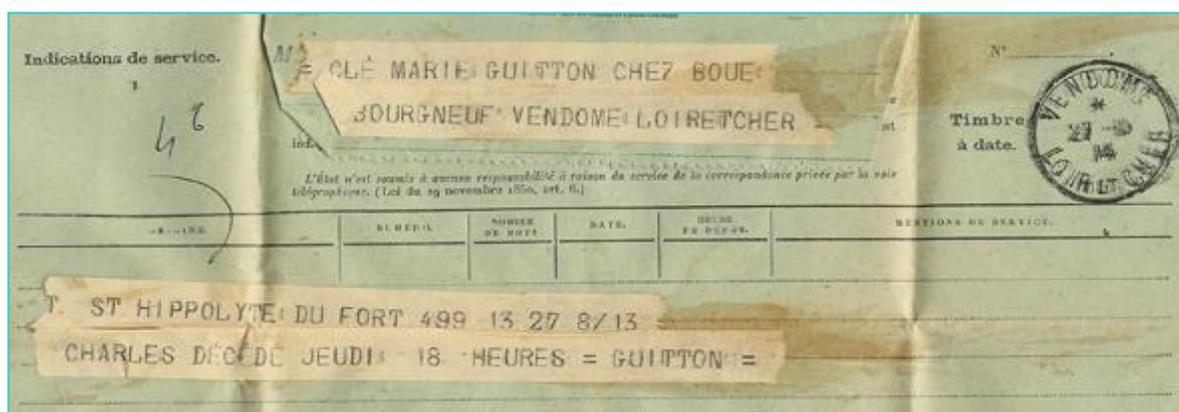
Charles prend encore assez, il est plutôt plus assoupi. J'y suis arrivée ce matin à 11h. On finissait le pansement ; il ne souffre pas autant, on dirait dans tous les cas, il m'a dit je ne souffre pas trop. Certains moments il est très pâle, d'autres rouge violet, la fièvre cause cela.

Votre maman me disait je partirai jeudi soir car cela peut-être pourrait durer encore quelques jours. D'ici à jeudi on verra. Je vous écrirai encore dans 2 ou 3 jours.

Nous voudrions bien encore espérer voir notre petit Charles revenir à la vie. Mais il a beaucoup de mal. Hélas ! Que Dieu le soulage, n'est-ce pas, et lui évite les souffrances, nous le lui demandons tous je crois [...].

C'est bien triste d'avoir fait connaissance pour une aussi pénible circonstance mais j'en suis bien aise néanmoins [...].

Le 27, Marie recevait un télégramme de sa mère : CHARLES DÉCÉDÉ JEUDI 18 HEURES GUITTON.



Le même jour partait une lettre de M^{me} Soulier, décrivant les derniers instants et les obsèques :

Chère M^{lle} Marie et amie, Je vous écris ces quelques lignes que vous recevrez avant celles que pourra vous écrire votre chère maman.

Vous compreniez n'est-ce pas que votre cher Charles avait trop de mal pour que vous puissiez le voir revenir à la santé.

Notre dépêche vous aura appris son décès. Je vais par ces quelques détails vous dire comment cela s'est passé.

M^{me} Jean ou M^{lle} ont passé la nuit d'après nous, mon mari la suivante avec votre maman ; il s'affaiblissait et devenait plus calme ; la nuit de mercredi à jeudi M^{me} puis Besson qui partait à 4 h du

⁴⁶ Dans une lettre du 14 janvier 1917, M^{me} Soulier signalait à Marie Guitton que le jeune infirmier avait lui aussi subi un sort funeste : Vous ai-je dit aussi que le brave Besson, l'infirmier qui a si bien soigné Charles, avait été tué presque tout de suite sur le front, il y a un an à peu près. Je l'ai bien pleuré aussi. Il redoutait tant de partir, malgré qu'il soit fort brave ; il semblait qu'il le comprenait. Il était pourtant brancardier, il fut tué sur le coup.

matin pour Nîmes pour passer le conseil ; on l'a versé dans le service actif, il partira donc dès qu'on l'appelera [sic].

Votre maman était là toute la journée. M. le curé est venu le voir 3 jours de suite ; il parlait et reconnaissait tout le monde encore mercredi, il dit 2 ou 3 fois mon commandant ! On l'entendait parler et sortir sa main pour la lui tendre (ce que ce dernier a rappelé aujourd'hui sur la tombe). Ce n'est que dans l'après-midi de jeudi qu'on avait de la peine à le comprendre, ce qui le peinait fort. Jeudi mon mari étant absent, je ne pus aller comme je l'aurais voulu auprès de ce cher malade. Je m'y rendis à 6 heures, il venait de finir sans presque pas d'agonie, il avait gémi toute l'après-midi, mais il avait encore assez bu il semblait qu'il passerait encore 1 ou 2 jours.

Votre maman qui était indécise de partir le jeudi à 5h a été bien aise d'être là pour recueillir son dernier soupir.

Dieu lui a donné le courage nécessaire pour aller jusqu'au bout, appuyée sur mon bras et avec le secours de notre Père Céleste, nous avons suivi le corps de ce cher enfant, qui semblait un peu le mien, car il ne faudrait pas avoir un cœur de mère pour ne pas partager cette épreuve, surtout en ce moment où tant de cœurs sont meurtris et brisés.

Et maintenant il est là à côté du camarade Charles Carlier mort lui aussi pour la patrie. Inutile de vous dire qu'il y avait autant de monde, couronnes et fleurs et en plus une mère, que à celui de Carlier qui n'avait pas eu ses parents.

M. le Commandant et Monsieur le Curé d'abord ont fait chacun un discours très bien. Nous étions tous émus. Votre maman verra par la pensée la tombe de votre cher frère, et nous irons de temps en temps porter des fleurs à ces chers blessés que nous avons aimés et soignés autant que nous le pouvions.

Le matin nous avons fait signer les papiers. Votre mère a donc pu partir ce soir vendredi à 5h [...].

Marie, Cécile et leur mère, profondément croyantes et pratiquantes, avaient immédiatement établi une relation de réelle sympathie avec M^{me} Soulier qui partageait les mêmes convictions. Cette dernière avait évidemment été vivement émue et bouleversée par les souffrances de Charles, deuxième victime à déplorer parmi les hospitalisés de Saint-Hippolyte.

Partie le vendredi à 17 heures, la veuve Guitton n'arriva à Trôo que le dimanche à 8 heures du matin et il lui fallait encore gagner Ternay, de l'autre côté du Loir, à 5 kilomètres de la gare : *J'aurais dû t'écrire de suite en rentrant mais je n'en ai pas eu le courage.* Si son récit était semblable à celui de M^{me} Soulier, la chrétienne qu'elle était se tourmentait quelque peu d'un rendez-vous manqué : *Ce cher enfant s'est éteint bien doucement ; il a eu sa connaissance jusqu'en mourant, seulement jeudi après-midi il avait beaucoup de difficulté pour parler et se fâchait quand je ne pouvais comprendre ce qu'il disait. Il n'a jamais fait allusion à sa fin mais je crois qu'il ne voulait pas en parler crainte de me faire de la peine ; il m'a seulement dit par un moment cela ne va pas ma pauvre maman, mais je ne le croyais pas encore si près que cela de la mort. M. le curé est venu le voir tous les jours et mercredi il l'avait confessé et devait revenir le lendemain jeudi pour l'administrer et il n'est pas venu ou bien il est venu trop tard qu'on lui aura dit en bas qu'il était mort car il venait toujours de 4 à 5 heures et il n'est mort qu'à 6 heures. Je crois que le bon Dieu lui a bien pardonné car il a tant souffert. J'en ai parlé aujourd'hui à notre curé, il m'a dit du moment qu'il s'était confessé et après avoir tant souffert que le bon Dieu pardonne.*



Hôtel où séjourna la Veuve Guiton



Puis venait l'évocation des obsèques : *Si tu avais vu ma chère Marie toute cette affluence de monde, il y en avait encore plus qu'à l'autre de dimanche. Je crois bien qu'il y avait plus de mille personnes au cimetière et que de fleurs et de couronnes on lui avait apportés ; il y avait une très belle couronne que les dames de la croix rouge avait [sic] apporté avec cette inscription : les dames de la croix rouge au valeureux soldat Guiton. Moi la mienne était très belle aussi ; j'en avais pris une de 15 francs avec l'inscription : à mon fils, à notre frère ; toutes les tombes de soldat sont recouvertes d'une grande pierre blanche qui recouvre toute la tombe avec le nom gravé dessus de sorte que l'on peut les reconnaître très longtemps après et qu'elles sont toujours propres. Aussitôt qu'il a été fini, le cher enfant, je l'ai quitté c'est-à-dire après la visite du major pour constater la mort, car on les met dans une salle en bas. Le lendemain on est venu me chercher pour le mettre en bière pour que je lui dise un dernier adieu ; il était midi ; [...] il était couché sur un lit de fer et la figure recouverte d'un voile blanc, mais chère Marie j'ai le cœur si gros en écrivant tout cela que je crois encore lui donner le dernier baiser et que j'ai sa belle figure devant les yeux.*

Restait une mission devant laquelle son cœur de mère hésitait, celle de transmettre la pénible nouvelle à ses autres fils, toujours sur le front :

J'écrirai à Louis et à Victor ; si je savais qu'il n'écrirait pas à St-Hippolyte je retarderais pour leur écrire car les pauvres enfants ils ont besoin de courage et de n'être pas attristés [...]. Il fallut pourtant le faire et seule la réaction de Victor nous est parvenue :

- Dans une carte à Marie : *J'apprends avec douleur la mort de notre frère. Pauvre Charles, il m'avait écrit un mot lorsqu'il allait*



Carte de Victor Guiton, 5 décembre 1914

mieux. On sentait encore en lui une lueur d'espérance mais hélas cette espérance est perdue à tout jamais. Je suis content d'un sens que vous ayez été le voir. Il a pu murmurer je ne mourrai pas sans avoir dit adieu de vive voix à ceux que j'ai eu de plus cher au monde. Malgré notre malheur, pour l'instant, il nous faut oublier ce passage pour pouvoir surmonter avec courage jusqu'au dernier jour des événements. Il n'en est pas de même pour notre chère maman. Je la vois seule le soir à la maison,

pleurant, encore frappée d'une blessure cruelle. Le point noir est toujours à l'horizon et y restera toujours pendant la vie durant.

Nous allons bien avec Louis, la santé est parfaite et j'espère que ma carte t'en trouvera de même. Aujourd'hui, il fait un temps affreux, il fait un vent et tombe de l'eau à verse [...].

J'ai mis dans l'enveloppe quelques pensées que j'avais cueillies il y a deux mois, où notre pauvre Charles avait été avant d'aller au feu. Ce sera un petit souvenir si je viens à disparaître comme lui.

▪ *Dans une autre à sa mère : Reçu votre lettre aujourd'hui. Marie nous avait déjà averti du terrible malheur qui vient nous frapper, la mort de ce pauvre Charles. Oh non je ne peut me faire une idée de sa mort. Cela est moins triste pour vous de l'avoir vu mourir auprès de vous ; vous avez pu lui causer et recevoir ses dernières pensées. Ce qui est le plus triste c'est de mourir sur le champ de bataille ; là il faut reposer en plaine tandis que ce pauvre Charles repose dans un cimetière. Oh ma chère Maman nous viendrons bientôt à votre secours, nous serons là pour partager vos souffrances et adoucir votre douleur. En attendant nous il faut à tout prix oublier cette douleur pour conserver notre courage jusqu'au bout des malheureux événements.*

Le voyage a dû vous fatiguer beaucoup. Il faudra vous reposer et si vous avez besoin d'argent il faut en demander à Marie pour moi. Allons ma chère maman, malgré le lourd fardeau soyez courageuse et confiante comme vous l'avez toujours été et espérez que le point à l'horizon a disparu et que nous reviendrons bientôt auprès de vous.

Allusion quelque peu énigmatique que celle du point noir à l'horizon. Nous aurions tendance à y voir un pressentiment de malheurs à venir qui obscurcissait l'esprit de la veuve Guitton...⁴⁷

Charles Guitton emportait les regrets sincères de ses employeurs et notamment du fondé de pouvoir Fitte : *Je suis avec vous Madame et je prends part à la grande douleur qui vous afflige, moi qui croyais revoir bientôt mon cher ami et collaborateur, j'étais si heureux de savoir qu'il était bien soigné, car je ne vous cache pas Madame j'avais une grande estime pour votre cher fils, et cette mort funeste va priver la maison d'un serviteur honnête, travailleur et dévoué.*

Je ne croyais pas Madame, quand je l'ai choisi pour travailler avec moi, de ne l'avoir que 5 mois et de ne plus le revoir, mais le destin en a voulu autrement.

J'ai fait part à ces Messieurs qui sont absents de Paris, de la perte cruelle que vous venez d'éprouver. Car ces Messieurs avaient également beaucoup d'estime pour lui.

La pauvre mère était toujours sous le choc deux semaines après le décès de son fils : *Pardonne-moi si je ne t'ai pas écrit aussitôt ta carte reçue et cependant ce qu'elle m'a fait plaisir ; oh oui c'est bien notre Charles qui est là-haut, qu'elle est donc belle, je la conserve ; mais le courage me manque, j'entends toujours ses plaintes, et ce regard pénétrant de ne pas vouloir nous attrister en nous disant des choses qu'il aurait bien voulu nous dire. Enfin, le sacrifice consommé il n'y a plus qu'à se soumettre à la volonté de Dieu comme le dit cette image. Lundi dernier il y avait une messe pour lui et M. le curé dimanche dernier l'a recommandé aux prières et en annonçant sa messe il a dit mort au champ d'honneur.*

Ma chère Marie tu me demandes si j'ai été fatiguée, oui, mais le lundi et mardi c'était sans doute encore les nerfs qui me menait [sic] car j'ai fait ma tournée ; mais après j'étais comme toi avec la fièvre, je faisais le bourg et j'envoyais à la campagne ; maintenant je suis un peu plus forte, mais la fatigue

⁴⁷ Parmi les correspondances conservées, certaines concernent les derniers mois de vie de la veuve Guitton (1928-1929), hospitalisée à Orléans ; elle se plaignait du mauvais état de ses yeux et de ne presque plus voir, ce que confirme l'écriture de ses dernières lettres à Marie. Le point noir avait-il un rapport quelconque avec cette déficience visuelle ?...

*n'est rien auprès de la peine et toi tu dois être de même, tu es peut-être plus malade que moi et tu ne te plains pas*⁴⁸.

Elle poursuivait donc sa tâche de distribution du courrier dans le bourg de Ternay, aux approches de l'hiver. Et il y avait la lancinante et angoissante incertitude quant au sort de ses fils survivants :

[...] *Louis m'a écrit hier, je ne sais pas trop s'il ne serait pas malade car il me dit que l'appétit ne marche pas ; il y a tant de maladies de tous les côtés, des fièvres typhoïdes et il en meurent [sic] autant de maladie comme de tués par les balles ; il me demandait une photo de Charles et j'allais t'écrire pour te demander si tu lui en avais envoyé une car j'en ai encore trois mais il y en a une qui est sur une carte postale [...].*

*Émile m'a écrit dimanche dernier mais sa lettre était datée du 6 et je l'ai reçue le 13, il ne savait pas qu'il partirait d'Épinal car ils n'y sont plus. Il y en a beaucoup de Ternay qui était [sic] avec lui qui ont écrit, ils ne disent pas où ils sont, leur adresse est changée, j'ai vu sur des cachets de lettre que j'ai porté cela venait de la meurthe et moselle ; ton colis que tu as envoyé court risque de n'y pas parvenir [...]*⁴⁹. Elle rassurait sa fille à propos de l'eczéma qui lui avait subitement couvert le corps à Saint-Hippolyte-du-Fort et s'était évaporé de même ; mais la peine intérieure submergeait son quotidien : *Ma chère Marie je te quitte et ne t'inquiète pas de moi car tu sais bien que c'est plus fort que moi, que je revois toujours ce cher enfant sur son lit de douleur et voilà ce qui me rend comme je suis.*

Au détour d'une lettre du 15 janvier 1915, écrite par M^{me} Soulier à Marie Guitton, nous apprenons que Charles était sans doute en train de nouer une idylle, lorsque la guerre est venue le prendre et l'envoyer à la mort : *Je ne vous avais pas dit peut-être que j'avais écrit à M^{elle} Marie Michelet. Elle me répondit une très gentille lettre, me remerciant de la mienne et me disant combien cela lui avait fait plaisir que je lui parle de ce fiancé qu'elle avait apprécié quoique l'ayant trop peu connu, mais qu'elle voyait si sérieux ce qui est si rare de nos jours. Et qu'elle pensait peut-être pouvoir venir pleurer sur sa tombe un jour.* Cette jeune fille n'est pratiquement pas évoquée dans la correspondance familiale et le terme « fiancé » ne doit certainement pas être considéré dans sa dimension officielle.

Le 31 octobre, une mystérieuse « Mary » envoyait à Charles une carte montrant les drapeaux allemands déposés aux Invalides le 7 du même mois, avec ces seuls mots : *Bons baisers* : s'agissait-il de Marie Michelet ? Quelques jours plus tard, c'était une carte fantaisie :



Ces deux cartes sont les seules traces d'une idylle que la guerre a fauchée dans sa première fleur.

⁴⁸ Lettre à Marie Guitton, 10 décembre 1914.

⁴⁹ Lettre à Marie Guitton, 18 décembre 1914.

Mon petit Charles, Je vous envoie de loin mes meilleurs vœux et souhaits pour votre fête ; je pense que vous allez toujours mieux. J'ai reçu des nouvelles de votre sœur Cécile. Je vous écrirai plus longuement. Bons baisers.

Pas de signature, donc le doute subsiste : il s'agissait d'une personne dont l'écriture était suffisamment connue de Charles pour ne pas avoir à s'identifier et qui était en relation avec sa sœur Cécile, pourquoi pas Marie Michelet ?

Charles n'a jamais écrit son nom dans ses lettres et cartes et pourtant, si M^{me} Soulier a pris l'initiative de l'aviser de son décès, c'est que le jeune homme lui en avait parlé. C'est sans doute des amours naissantes que l'obus du 25 août a fauchées.

M^{me} Soulier entretint une correspondance amicale et détaillée avec Marie Guitton. Elle prenait un soin tout particulier au fleurissement et à l'entretien de la tombe :



▪ 2 avril 1915 : *Je joins ce mot pour vous dire que le jour que nous allâmes, mon mari et moi, pour emporter la couronne des frères de votre cher Charles nous y avons rencontré le caporal armurier qui était en train de placer sur la fosse une tour en fer avec ses traverses en fer aussi pour déposer et fixer les couronnes ; nous les avons donc bien arrangées et fixées avec des fils de fer, elles ne s'abîmeront pas . On a fait de même à Charles Carlier.*

Nous avons depuis ce dimanche de Rameaux encore, comme votre mère le désirait, apporté quelques fleurs. Je voudrais en avoir davantage pour y aller plus souvent. Qu'est-ce que cela à côté de tout ce que ces braves soldats ont fait et font pour nous.

15 avril 1915 : *Votre d^{elle} Cécile a écrit en même temps que vous, n'ayant pas son adresse vous voudrez bien en lui écrivant dire que nous nous sommes acquittées de la tâche dont elle nous avait chargées, toutes les violettes ont été laissées au tombeau de votre cher disparu.*

14 janvier 1917 : *Je comptais écrire après avoir reçu vos fleurs, ainsi que celles de votre chère maman ; elles arrivent en bien mauvais état, mais j'en ajoute quelques-unes et un peu de verdure et je les emporte avec plaisir car cela venant de vous, il semble qu'il le voit. J'en emporte souvent quand j'en ai ; j'ai un laurier blanc qui dure trois mois et est très beau. Ce moment-ci, je n'ai que du fusain rouge et du laurier teint qui commence à fleurir, j'en emporterai bientôt. Les couronnes sont sur un fer qu'on a fait mettre surélevé par le maître armurier sur toutes les tombes, elles sont ainsi attachées et se sont bien conservées ; nous ne passons pas sans entrer, il nous semble que nous le voyons nous sourire comme quand nous étions devant lui. C'est seulement le 15 mars 1917 que parut dans le « livre d'or » du Carillon, parmi les « morts pour la France », la mention : GUITTON Charles, 113^e d'Infanterie.*

10 novembre 1918 : *J'ai reçu votre carte et le lendemain les fleurs en bon état, elles se sont reprises dans l'eau et le dimanche nous sommes allés, mon mari, les enfants et un jeune ami poilu emporter vos fleurs ; j'en avais déjà déposé un gros bouquet le 1^{er} novembre pour la Toussaint et le 1^{er} dimanche les chers morts ont eu malgré la pluie de nombreux visiteurs. Votre cher et bien aimé frère n'est pas oublié ; j'ai emporté 2 jours après les fleurs de votre maman. La tombe et les autres des chers militaires sont nettoyées par le personnel des casernes. Dieu nous garde d'oublier ceux qui ont donné leur vie pour nous et ont souffert ; quel doux et pieux service que nous accomplissons à votre place. Pendant toute la durée de la guerre, il y eut donc une ferveur patriotique qui fit de la présence auprès des sépultures des soldats et de leur entretien, quand les familles étaient géographiquement éloignées, un véritable devoir*

sacré. Le cas de Charles Guitton n'était pas isolé et ce n'est que dans les années suivantes que nombre de militaires vinrent reposer dans le cimetière de leur village ou de leur ville.

Le 23 février 1923, Victorine, la « Veuve Guitton », était à la gare de Trôo pour un nouveau moment de souffrance. À 13h 59, le train en provenance de Blois s'arrêta dans la petite gare. Un cercueil fut déchargé, celui de son fils Charles. Charles... Voici huit ans et trois mois qu'elle avait guetté son dernier regard à l'hôpital de Saint-Hippolyte-du-Fort, vu disparaître la vie qu'elle avait donnée, déposé les premières fleurs sur sa sépulture. Charles avait fait une partie de son ultime voyage en compagnie de Marcel Boutard, 35 ans, marié, soldat au 35^e RI, un autre enfant de Ternay, décédé à l'hôpital de Besançon le 28 mars 1917. Il ne leur restait plus que cinq kilomètres à parcourir avant de reposer dans le carré militaire du cimetière de leur village natal⁵⁰.



Il ne demandait qu'à vivre et à aimer...

Enfant de Ternay, son champ d'honneur fut une défaite qu'on s'empressa d'oublier pour célébrer les taxis de la Marne. La force de l'oubli ira-t-elle jusqu'à laisser disparaître sa tombe ?...

Conclusion

Charles Guitton a connu plusieurs morts : la première fut celle qu'il réclama dans la campagne ardennaise, quelque part du côté de Maison Rouge ou du bois de Marville ; sa poitrine était labourée et perforée par un éclat d'obus. Il survécut, la mort l'oublia pour un temps, tout comme le journal de marche du 113^e qui l'omit dans la liste des victimes du seul combat digne d'être mentionné ce 25 août. Son régiment venait d'être décimé à Signeulx, une défaite sur laquelle on se garderait bien de s'attarder dans les manuels scolaires et les livres d'histoire, même récents. Deux exemples :

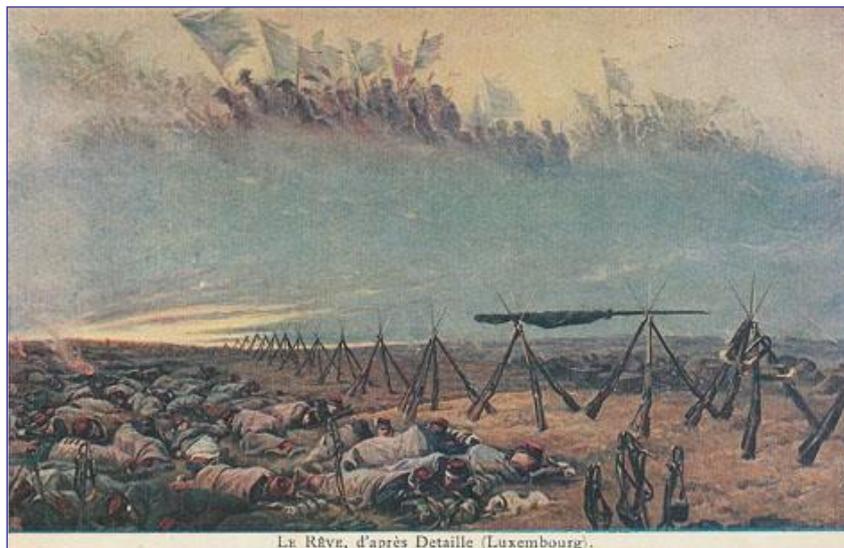
Les Allemands, qui entendent vaincre la France en six semaines, pour se retourner ensuite contre les Russes, traversent la Belgique qui, contre toute attente, a décidé de résister militairement à la demande allemande de libre passage. Puis, après une « bataille des frontières » qui tourne très mal pour les Anglais et les Français, les Allemands envahissent le nord de la France. Ils sont à moins de 50

⁵⁰ Voir AD41, 3 R 42. Nous devons ces informations à Alain Gauthier que nous remercions vivement. Ces documents permettent de savoir que, pendant sa très brève expérience de la guerre, Charles Guitton était devenu soldat de première classe.

kilomètres de Paris quand la contre-attaque de Joffre sur le flanc de leur corps de bataille les force à une retraite partielle⁵¹.

Helmut von Moltke, chef d'état-major allemand lance son offensive en Belgique, prend Liège et poursuit une marche rapide, retardée seulement par le corps expéditionnaire britannique, comptant 90 000 hommes, sous le commandement du général French, sur le canal de Mons à Condé, et par la 5^e armée française du général Lanrezac. Mais les Alliés, menacés d'encerclement, doivent rompre le combat pour se replier. Les positions françaises tombent les unes après les autres : Laon, La Fère, Reims...⁵² Sur la carte montrant l'évolution des positions, de la « bataille des frontières » à celle de la Marne, pas la moindre mention de combat pour la 3^e Armée, à laquelle appartenait le 113^e RI. La citation appartient à un chapitre intitulé « Les taxis de la Marne », une page de texte et une photo étant consacrée à ces véhicules illustres à juste titre. Ils ont transporté 4 000 soldats vers le champ de bataille ; deux semaines plus tôt, des milliers d'hommes (113^e, 131^e et autres régiments) ont été mis hors de combat autour de Signeulx, victimes des erreurs stratégiques de l'état-major, et le silence assourdissant perdue à leur sujet. Assurément, un ouvrage de vulgarisation générale ne peut prendre en compte tous les faits d'un conflit d'une telle envergure et d'une telle durée. La leçon à tirer de ce constat n'est pas d'ordre critique : il appartient à l'histoire régionale de mettre en lumière les actions (succès, échecs, difficultés rencontrées...) des régiments qui étaient en garnison dans la région. Le travail sera désormais facilité par la numérisation de leurs journaux de marche et d'opérations militaires, mais il reste considérable.

Charles Guitton n'avait même pas trouvé le moyen d'être blessé dans un combat digne de ce nom : il s'était « bêtement » fait écharper par un banal obus allemand comme il en grêlait alors à longueur de journée. Si bien que même si un historien du 113^e s'était attaché aux détails du journal de marche et d'opérations, source essentielle et officielle, il n'aurait jamais rencontré Charles Guitton : avant même de mourir, il était déjà « soldat inconnu ».



Le soir, le rêve... Au matin, le cauchemar... Demain, l'oubli ?

Par l'heureux hasard d'une correspondance miraculeusement exhumée, nous avons pu reconstituer les trois derniers mois de son existence : le martyr des premières semaines, l'espoir du retour à la santé et au pays, le brutal retour de la mort. Ce temps a été restitué avec des angles d'approche divers, ceux du blessé lui-même, de sa mère, de ses frères et sœurs, de son entourage à l'hôpital de Saint-Hippolyte-du-

⁵¹ AUDOUIN-ROUZEAU (S.) et BECKER (A.), *La Grande Guerre 1914-1918*, « Découvertes Gallimard », 1998, p. 25.

⁵² WINOCK (M.), *1914-1918 raconté par Michel Winock*, Paris, Éd. Perrin, 1998, p. 20-21. Peut-être faudrait-il puiser dans la bibliographie des ouvrages de vulgarisation allemands pour trouver de plus larges développements...

Fort. Les lettres empreintes de simplicité, la retenue des mots, le non-dit qui sous-tend nombre de propos, autant de témoins du contexte qui a entouré les derniers mois d'un destin tragique et particulier, celui de Charles Guittou. Mais pendant cette guerre, chaque famille eut en son sein ou dans son voisinage un Charles Guittou ; et en cela, le particulier prend valeur générale.

À la suite de la publication d'un premier article consacré à Charles Guittou dans le Bulletin 2010 de la Société archéologique du Vendômois, les efforts conjoints de la municipalité de Ternay et du « Souvenir français » ont permis la restauration de la sépulture du soldat oublié.



Quant à ses frères...



Carte envoyée par Louis Guittou à René Boué

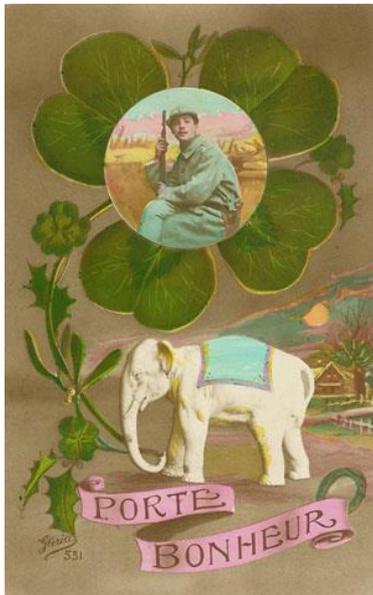
Pendant la guerre, *Le Carillon* publia régulièrement un « livre d'or » des morts, des blessés et des distingués *au champ d'honneur*, au fur et à mesure que des nouvelles lui parvenaient, parfois avec un sérieux décalage dans le temps. Ainsi, le journal signalait, le 11 juillet 1918, trois citations de Louis Guittou ; il était simple soldat quand il obtint la première, à l'ordre de la Brigade : *Le 9 juin 1916, son*

chef de section, un chef de pièce et trois camarades se trouvant ensevelis a malgré un bombardement continu fait preuve de dévouement et de sang-froid en s'exposant longuement pour arriver à dégager ses camarades. Le 23 juin 1916. La deuxième était de niveau supérieur, à l'ordre de la division, et il était devenu caporal : Excellent gradé d'un moral élevé et d'une très grande bravoure. Durant le coup de main du 17 mars 1918, a su, par son sang-froid, maintenir ses hommes dans une position violemment bombardée. Le 23 mars 1918. Un mois et demi plus tard, toujours caporal, il décrochait la troisième, à l'ordre du corps d'armée cette fois : Le 4 mai 1918, malgré un tir d'engagement très violent, a fait ouvrir le feu et a infligé de lourdes pertes à l'ennemi qui se portait à l'attaque d'un régiment voisin. Au Quartier général, le 7 juin 1918. La rédaction du journal vendômois se sentait suffisamment fière de la vaillance de ce « poilu » pour préciser : La famille du caporal Guitton habite Ternay.

Son inséparable frère, Victor, n'entendait pas être en reste et il était à son tour mis à l'honneur dans le livre d'or du 5 septembre 1918. Citation à l'ordre du Régiment n° 7064. Le lieutenant-colonel, commandant le [blanc]^e régiment d'infanterie, cite à l'ordre du Régiment Guitton Victor, soldat de 2^e classe, n° matr^e 1673 : « Mitrailleur d'élite admirable de bravoure et d'élan, pendant la période du 18 au 22 juillet, a montré un esprit de sacrifice et un courage merveilleux. » En campagne, le 6 août 1918. Là encore, le journal mettait en évidence les attaches locales du militaire honoré : Victor Guitton est originaire de Ternay et travaillait avant la guerre au lycée de Vendôme.

Les deux frères avaient de bonnes relations avec la famille Boué qui employait leur sœur Marie et ils entretenaient une correspondance avec le jeune fils, René depuis le début de la guerre. Le 18 décembre 1914, deux semaines après avoir appris la mort de son frère Charles, Victor Guitton savait dissimuler sa peine à son jeune correspondant : Monsieur René, Merci de votre carte que j'ai reçu il y a quelque temps. Ne vous inquiétez pas trop car j'irai bientôt jouer avec vous dans la cuisine, ou bien nous ferons des niches à Marie et nous rirons encore bien comme par le passé. Vous me trouverez bien vieilli car j'ai gardé toute ma barbe et on dirait un vieux de 40 ans. Nous faisons cela c'est simplement pour faire peur aux boches encore davantage. Vous souhaiterez bien le bonjour à Madame pour moi [...].

En attendant le moment de préparer nos jeux, recevez, Monsieur René, mes meilleurs souvenirs.



Cartes de Victor Guitton...



... À René Boué

Louis Guitton envoya une carte datée du 26 septembre 1917, montrant qu'il ne quittait guère les avant-postes : Excusez-moi Monsieur René, si je ne vous est pas répondu plutôt, je pensais, en descendant de ligne, de trouver une carte illustrée, mais je m'aperçois que je n'en trouverais pas, car je remonte ce soir en 1^{ère} ligne [...]. Ce courrier a surtout le mérite de préciser l'affectation du sous-officier à cette

époque : 51^e régiment d'infanterie, 2^e C. M. (selon toute probabilité : 2^e compagnie de mitrailleuses)⁵³. Le 11 juin 1918, c'était Victor Guitton qui écrivait à René Boué : *Hier j'avais essayer de vous espédier un balonnet boche, mais le vaguemestre a trouver mon paquet trop volumineux et me la refuser à ma grande déception. Si les permissions auraient marcher comme par le passer, je vous l'aurait conserver, mais comme il n'en est pas ainsi je suis obliger de l'abandonner [...]*.



Carte de Louis Guitton à R. Boué

Dans une autre carte, du 3 août 1918, Louis Guitton laissait entendre qu'il allait enfin pouvoir souffler un peu : [...] *Notre offensive est terminée après la prise du village de Ouchy-la-Ville. Nous avons débiter à Longpont, voyez, nous avons fait du chemin. Maintenant nous sommes au repos près de Compiègne [...]*. Ce ne fut sans doute pas le scénario des jours suivants... Le 13 août, suivant un rituel bien établi, Marie Guitton – qui était alors à Ternay – souhaitait une bonne fête à sa patronne, Marie Boué : *Quelques mots seulement pour envoyer à Madame mes meilleurs souhaits de fête. J'espère que Madame a reçu ma lettre envoyée la semaine dernière. Du 10 Louis vient de nous envoyer quelques mots à peine lisibles nous disant qu'il est blessé au bras droit ; et c'est tout, aucun détail, la carte est déchirée, nous allons être anxieux en attendant d'autres nouvelles. Victor écrivait qu'il avait été à Villers-Coterets, Ouchy la Ville où son régiment a été décimé, un éclat d'obus a brisé sa musette ; son régiment devait ensuite opérer*

*sur la gauche. Mon frère Émile doit être chez lui maintenant [...]*⁵⁴.

Marie Guitton reçut à Ternay, dans le cours de l'été 1918, un courrier de confirmation officielle, portant cachet du 20 août :

Mademoiselle, Le Caporal Louis Guitton a été blessé le 8 août ; il a été évacué, il est actuellement à l'Hôpital complémentaire n° 61, St-Malo, Ile et Villaine, adresse qu'il a donnée à ses camarades.

Veillez agréer, Mademoiselle, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Pour le Capitaine C^{dt} la C^{ie} J. Bard.

Quatre ans plus tôt, août 1914, c'était la blessure fatale de Charles ; sans faire de la psychologie « de bazar » on imagine sans peine Marie Guitton se posant la question angoissante : est-ce que tout va recommencer avec Louis ?... Mademoiselle, il ne faut pas vous inquiéter... Et puis, la soudaine aggravation... Et puis...

Le 22 août, Louis livrait des précisions à René Boué : *Pardonnez mon écriture car je suis réduit à écrire de la main gauche. J'ai été blessé le 8 au matin à Braches en montant à l'attaque par une balle de mitrailleuse qui m'a fracturer l'avant-bras droit. La balle a été extraite le 9 dans une ambulance à Granvillier dans l'Oise et au Centre de fractures d'armée à Forges-les-Eaux dans la Seine Inférieure on m'a mis un appareil et plâtré. Maintenant je suis dans hôpital à Saint-Malo où je suis très bien soigné. Je ne souffre pas trop, je vais me promener sur la grève [...]*.

⁵³ Depuis la fin de l'année 1914, sur injonction de l'autorité militaire, les mentions de citations dans le journal ne comportaient plus de références d'affectation ni de lieux (Voir *Le Carillon*, 24 décembre 1914)..

⁵⁴ L'allusion, dans les cartes de Louis et Marie, à Ouchy-la-Ville, confirme que les deux frères combattaient dans le même secteur et étaient peut-être encore ensemble, au 51^e d'infanterie. Victor a sans doute donné de ses nouvelles à Marie Guitton avant la blessure de Louis.

Le 6 septembre, le blessé se manifestait encore auprès de la famille Boué, à Vendôme ; il ne semblait pas trop mal en point, puisqu'il envisageait un déplacement en chemin de fer : *Je viens de recevoir votre lettre ainsi que le plan de la ligne à prendre. Merci mille fois. J'ai reçu aussi les indications que Madame Boué a bien voulu donner à Marie. J'ai regardé un indicateur du 1^{er} septembre et il y a un train le soir à 5h 50 de St-Malo. Je descends à Rennes et attends 1h. Je repars et je change à Chartres pour reprendre le train qui arrive aux Ponts de Braye vers 9h du matin. Comme vous voyez le trajet est long mais il est de courte durée. Je pense que vous me reconnaîtrez sur cette carte. Tous mes bons souvenirs ainsi qu'à Madame Boué.* Le voyage eut bien lieu, puisque Louis Guitton écrivait à René Boué, le 28 septembre : *Cher Monsieur René, J'ai regretté de ne pas vous avoir vu lorsque je suis aller à Lunay ; ce jour-là j'ai fait un petit voyage bien fatiguant. Je fais des progrès comme vous le voyez, j'écris de la main droite. C'est tout ce que je peux faire.* Peut-être n'était-ce qu'une permission car il envoyait une nouvelle carte datée du 5 octobre et portant le cachet de l'hôpital complémentaire n° 61 de Saint-Malo et un message laconique : *Souvenir de Rotheneuf.*



Hôpital militaire de Saint-Malo. Louis Guitton, le bras en écharpe, est au 3^e rang (5^e à partir de la droite).



*Louis Guitton a perdu
son bras droit*

Le reste de l'information se réduit à des bribes éparses. La carte du 6 septembre montrait un groupe d'infirmières et de soldats blessés de l'hôpital de Saint-Malo : par recoupements et comparaison avec une autre photo postérieure, nous avons pu identifier Louis Guitton avec son bras droit en écharpe ; tandis que sur le document plus tardif il est visiblement amputé de l'avant-bras droit. Or, une carte du 22 octobre portait le cachet de l'hôpital complémentaire du 11^e corps d'armée à Nantes. Il est donc plausible que l'état de son bras ait empiré dans le courant du mois d'octobre, jusqu'à nécessiter une amputation ; l'opération eut-elle lieu à Nantes ou la capitale des ducs de Bretagne fut-elle un lieu de convalescence ? Le 29 décembre 1918, il envoyait, depuis l'hôpital militaire n° 1 de Rennes, deux cartes de vœux, l'une à Madame Boué, l'autre à son fils⁵⁵. Enfin, le 29 janvier 1919, une carte était écrite de l'hôpital complémentaire de la 5^e région et portait le cachet « Foyer des mutilés – Joué-les-Tours ». Saint-Malo – Nantes – Rennes – Joué-les-Tours, telles semblent avoir été les étapes du blessé Louis Guitton.

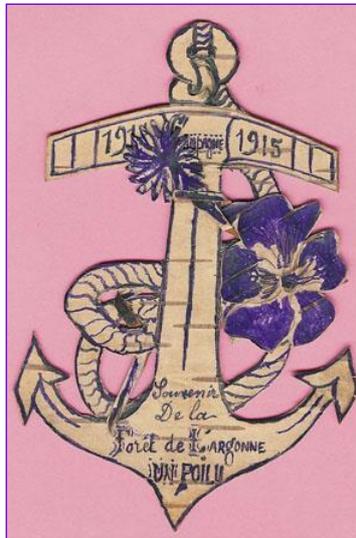
Dans sa lettre du 10 novembre 1918, M^{me} Soulier écrivait : *Que Dieu guérisse et fortifie vos deux frères blessés ; quelle autre grande épreuve que l'amputation de ce membre, cela nous a été bien pénible d'apprendre cela⁵⁶. Que ce doit être pénible et dur d'accepter de pareilles choses, mais tous ces poilus qui sont braves acceptent et endurent cela vaillamment, ils sont admirables. Que Dieu les bénisse autant*

⁵⁵ Assez curieusement, une autre carte de vœux était envoyée à René Boué par Louis Guitton, mais écrite à Nantes...

⁵⁶ Elle était donc informée de l'amputation subie par Louis Guitton.

qu'ils sont affligés et que par notre affection et notre sympathie nous puissions atténuer leurs sacrifices. D'après ce passage, c'étaient donc deux des frères de Charles qui avaient été blessés : Louis à coup sûr et peut-être Victor, puisqu'ils étaient tous deux sur le front où ils s'étaient distingués ; Une certitude est qu'ils ne figurent pas sur le monument aux morts de Ternay et ont survécu à la guerre, ce que confirment les correspondances ultérieures qui ont été conservées : Louis, Victor et Émile étaient toujours vivants à la fin des années vingt. Victor Guitton avait lui-même précisé que sa musette l'avait préservé du pire, mais il fut probablement blessé par la suite, ce que tendrait à confirmer une carte écrite bien plus tard à sa sœur Marie – le 29 mars 1952 – alors qu'il était en cure à Amélie-les-Bains : [...] *je suis ici en traitement depuis le 20 pour faiblesse de la jambe droite mais je suis trop vieux et je crains que la cure ne m'amène qu'une faible amélioration passagère et puis les blessures ne se guérissent jamais [...]* ; cette dernière remarque donne à penser qu'il avait été blessé à la jambe droite en 1918.

Des autres frères, Émile et Joseph, qui fréquentèrent les champs de bataille de la Grande Guerre, nous ne savons pratiquement rien. Pour le premier, quelques échos indirects dans les correspondances signalent qu'il ne se portait pas mal. Du second ont été conservés de rares signaux émouvants dans leur simplicité, envoyés par un homme qui semblait plus confiant dans sa dextérité manuelle que dans le maniement de la langue pour exprimer émotions et sentiments : la feuille de chêne offerte à sa sœur Marie en est le plus délicat exemple, mais pas l'unique. Une ancre ciselée dans du carton laisse entendre qu'il a connu les rudes combats de l'Argonne.



Sur cinq fils Guitton lancés dans la guerre de 1914-1918, un est mort des suites de ses blessures, deux se sont distingués au combat mais y ont été blessés, deux autres semblent en être sortis indemnes. Certaines familles ont été plus durement éprouvées encore, mais les Guitton ont tout de même payé un lourd tribut. Guerre ou pas, cette famille semblait destinée à un passage assez bref dans l'histoire villageoise de Ternay, contrairement à des dynasties d'agriculteurs installées dans le paysage local depuis des générations, voire des siècles pour certaines. Tradition artisanale et précarité, ces deux éléments poussaient les Guitton à la diaspora, surtout à une époque où la vie rurale commençait à connaître d'importantes mutations : d'ailleurs, dès avant la guerre, la plupart des enfants Guitton avaient déserté le village. L'un d'eux y est pourtant revenu et a – pour son malheur – perpétué le nom, de manière fragile et périssable sur une tombe en perdition, plus durablement sur le monument aux morts : *Charles Guitton... Mort pour la France...* Par un heureux concours de circonstances, Charles Guitton et ses frères ont retrouvé un souffle de vie dans la mémoire locale.

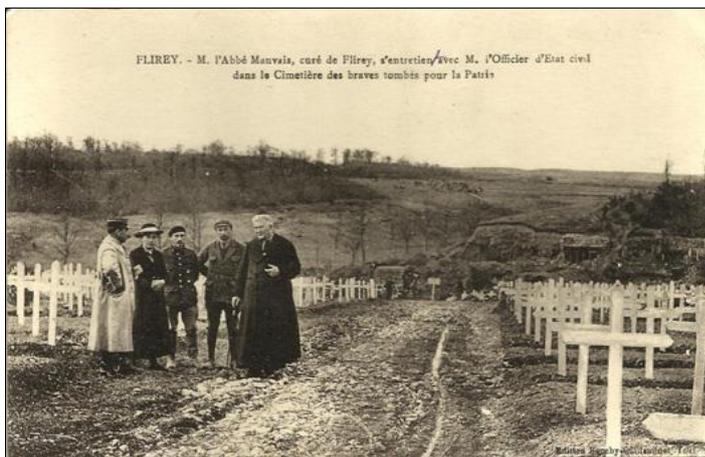
Mémoire de « Poilus » de la Grande Guerre

« Émile Peineau »

Par Jean-Jacques LOISEL

Émile Peineau a une famille attachée au souvenir, bien que vivant à des centaines de kilomètres de Ternay. Une rencontre presque fortuite devant sa tombe, au cimetière du village... Un tiroir qui s'ouvre, la matière du souvenir qui jaillit... Le visage de ce soldat « mort pour la France » sort de l'ombre, quelques bribes de sa vie d'avant, des échos de son courage et de sa mort sans gloire.

Dans la plaine de Woëvre, au printemps 1915, le front était embrasé, des hommes tombaient quotidiennement, comme ce sous-lieutenant Louis Pergaud – oui, l'auteur de « La Guerre des boutons » – le 8 avril. Le 20 du même mois, ce fut le tour d'Émile : une balle, une seule, a suffi dans une journée classée « sans changement ». Normal, on était autour de Flirey, objet déjà d'une rude bataille en octobre 1914 et où l'arrivée des Américains en 1918 ferait seule bouger les lignes. Entre-temps des morts par dizaines de milliers, pour un demi-boyau ou un quart de tranchée.



Le cimetière de Flirey où reposa Émile Peineau avant son transfert à Ternay.



Coïncidence, mais pas tant que cela, quatre soldats d'un autre régiment d'infanterie furent « fusillés pour l'exemple » à Flirey le jour même où Émile Peineau tombait sous une balle allemande. Personne n'avait trahi... Joffre « grignotait » l'ennemi, l'armée française subissait l'hémorragie.

Comment le destin très local d'un jeune villageois, remis en perspective, permet une approche beaucoup plus large des événements.

Émile Peineau (1884-1915), poilu de Ternay

« Mort pour la France » dans la plaine de Woëvre

Un mois d'avril meurtrier⁵⁷

Avril 1915 : ce mois ne fait pas date dans l'histoire de la Grande Guerre. Et pourtant... Le mois précédent, un printemps radieux faisait mine de s'installer sur la plaine de Woëvre et les Côtes de Meuse, les feux du soleil concurrençaient timidement ceux des canons et des fusillades.



*Portrait de Louis Pergaud dessiné par
son ami vendômois Edmond Rocher*

À Marchéville-en-Woëvre, le 16 mars, le sous-lieutenant Louis Pergaud écrivait à sa femme Delphine :

Il a fait une journée délicieuse d'avant-printemps. Les alouettes chantaient, des bandes de petits oiseaux passaient dans les grondements du canon et c'était bizarre et joyeux, et un peu triste aussi⁵⁸.

À la fin du mois de mars, la 73^e division (dont faisait partie le 369^e régiment d'infanterie auquel appartenait Émile Peineau⁵⁹) se vit assigner la mission d'enlever la portion sud-ouest du Bois-le-Prêtre. Le 30 mars, une partie des lignes ennemies fut conquise et les contre-attaques allemandes furent impuissantes à les reprendre.

Le lendemain, les troupes françaises progressèrent encore. Le 6 avril, l'auteur de *La Guerre des boutons* affichait un moral revigoré : *Ça va, ça ira. Tout le monde a confiance et bon espoir. Il ne voulait pas effrayer sa jeune épouse.*

Depuis la veille, de très durs combats étaient engagés autour de Flirey. Le 8 avril, un jeune instituteur du Var relatait à ses parents ce qui s'était passé depuis trois jours : *Le lundi 5 avril, au soir, est arrivé l'ordre de boucler le sac et de monter directement aux tranchées. On est partis sans avoir le temps d'envoyer une seule carte, on a marché pendant toute la nuit ou plutôt jusqu'à trois heures du matin. Dans les tranchées on nous a dit : à neuf heures vous partirez à la baïonnette pour aller occuper la tranchée allemande qui n'était qu'à cinquante mètres de la nôtre. À partir de ce moment l'artillerie s'est mise à canarder les tranchées boches avec toutes les pièces disponibles [...].*

À midi moins le quart nous avons tous dressé une petite échelle contre le parapet de notre tranchée pour sortir vite et tous ensemble. À midi notre artillerie a cessé le feu d'un seul coup et au signal de notre capitaine nous nous sommes élancés dehors, tout le bataillon à la fois. [...] En une demi-minute de pas de course nous sommes arrivés au parapet arrière de la tranchée boche malgré les coups de fusil qui nous portaient dessus de tous les côtés. À ce moment les boches se sont mis à se sauver vers leur

⁵⁷ Cet article doit la partie essentielle de sa documentation écrite et iconographique à Madame Marie-France Deguilly, petite-nièce d'Émile Peineau. Qu'elle trouve ici l'expression de ma reconnaissance.

⁵⁸ PERGAUD (L.), *Lettres à Delphine, correspondance (1907-1915)*, Paris : Mercure de France, 2014, 536 p.

⁵⁹ Le 369^e RI a été créé à la mobilisation comme régiment de réserve du 169^e RI (la règle étant de majorer le numéro du régiment d'origine de 200).

deuxième ligne. Nous étions tous couchés à plat ventre. Le premier qui est sorti devant moi a eu un triste sort ; à une quarantaine de mètres je l'ai visé froidement entre les deux épaules et j'ai serré la détente. Vous devinez le reste. Il est tombé bras en croix, face à terre, raide mort. Que la morale me pardonne !

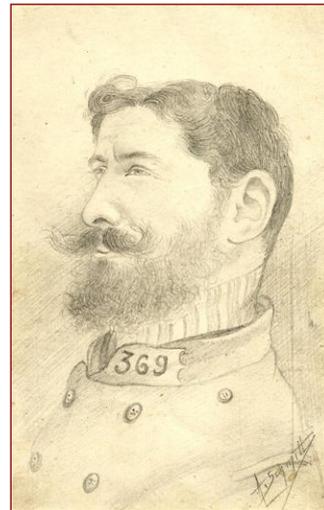
[...] Les pertes de la compagnie sont de 82 hommes (morts, blessés, disparus)⁶⁰.



Ruines de l'église de Flirey

[source : « Vestiges 1914-1918 »]

Depuis le 5 avril, le 369^e RI était à l'attaque au niveau du bois de Mort-Mare. Plus précisément, c'était le 5^e bataillon qui, appuyé par deux compagnies du 367^e, une section de mitrailleuses et trois sections du génie, devait s'emparer de la lisière du bois et, si possible, d'une crête bordant le ravin de la Goulotte.



Émile Peineau avant la guerre et en 1915

(portrait au crayon fait dans la tranchée)

Après une période de beau temps, la météorologie avait changé d'humeur : la pluie avait rendu le sol boueux et glissant, gênant la progression des fantassins et les déplacements du matériel ; le brouillard compliquait les réglages d'artillerie, beaucoup d'obus s'enfonçaient dans le sol détremé sans éclater. Ce qui n'empêchait pas un déluge de feu de pleuvoir de part et d'autre, comme en témoigne le récit de l'artilleur Camille Vilain, posté devant le bois de Mort-Mare :

⁶⁰ Voir « Pages 14-18 » – Forum – Pages vécues : récits & témoignages – Transcription d'une lettre relatant la bataille de Flirey.

Lundi 5 avril 1915.

Grande attaque française sur le Bois de Mortmare. Nos rafales se succèdent à cadence accélérée. Le ciel est en feu. Nous recevons l'ordre de tirer 150 coups de suite par pièce, ce qui n'était encore jamais arrivé. [...]

Pour donner une idée de leur densité, il faut se rappeler que si le « 75 » n'est pas un canon lourd, il est essentiellement un canon à tir rapide, je dirai même à tir très rapide. Dans les exercices de célérité de nos écoles à feu du Camp de Mailly (mai 1914), une équipe entraînée arrivait à tirer 22 à 23 coups à la minute d'une même pièce.



Le célèbre canon de 75

Si l'on tient compte des difficultés rencontrées sur un terrain moins propice au tir, la cadence sera évidemment ralentie, mais restera tout de même, s'il le faut, à 17-18 coups minute. Nous avons ainsi 180 coups en dix minutes pour une pièce, 720 coups pendant le même temps pour une batterie de quatre pièces et 2 160 coups, si le groupe de trois batteries est en place.

Que l'on imagine maintenant ce que peut être un secteur d'attaque soudainement arrosé pendant dix minutes de 2 160 obus explosifs (les plus efficaces). Je pense qu'il y aurait là, l'effet de surprise s'ajoutant aux destructions, une sérieuse préparation pour l'assaut. Pour ne rien oublier, j'ajoute que ce même jour, pour accroître encore notre puissance de feu, une section d'anciens canons de 90, avec ses spécialistes, est venue se joindre à nous et les vétérans qui la servent ne boudent pas à la besogne⁶¹. Il est évident que les artilleurs allemands ne restaient pas les bras croisés : peut-on imaginer l'état d'esprit des fantassins des deux camps qui attendaient, sous cette nuée mortelle, l'ordre d'escalader le parapet de la tranchée et de se lancer à l'assaut ?...

Une première attaque déclenchée par le 369^e en début de matinée fut brisée net. Un nouvel assaut fut lancé dans la soirée : les fantassins progressèrent mais ne purent tenir leurs positions dans la durée. Le bilan de la journée était lourd pour le régiment : 56 tués, 131 blessés, 17 disparus. Les deux jours suivants, de nouvelles tentatives ne parvinrent pas à modifier les positions.

Aux jours de grandes attaques – comme le 5 avril – succédaient ceux que le « Journal de marche et d'opérations » (JMO) du régiment qualifiait « sans changement ». Mais rares étaient les journées où on ne relevait pas un tué, un blessé, voire plusieurs. Non loin de là, dans la nuit du 7 au 8 avril, Louis Pergaud fut fauché par la mort, alors qu'il entraînait ses soldats à l'assaut de la cote 233 ; *La Guerre des boutons* n'aurait pas de suite... Le 9 avril, les Français se rendaient maîtres de la crête des Épargés : pour ce résultat, près de 4 000 hommes avaient été mis hors de combat en cinq jours.

Le 18 avril, Émile Peineau donnait de ses nouvelles à sa mère et à sa sœur :

Petite mère et sœur chérie

Cette fois, nous partons ce soir en tranchée, peut-être combattons-nous d'ici quelques jours. Prions et demandons à Dieu la victoire. Aujourd'hui dimanche, je suis allé à la messe du matin. J'ai désiré assister à la grand messe chantée, cela est plus solennel et me rappelle les bons dimanches passés chez nous ; mais une chose, c'est que l'on y a plus de distraction. Je préfère y prier dans la solitude, on se trouve plus rapproché de Dieu. Nous avons une revue de notre général à 2 heures, alors il a fallu se mettre propre et avons passé une première par nos officiers de compagnie, à 10h ½, enfin je suis heureux de savoir pour y aller au matin, et ce soir à trois heures salut solennel et bénédiction du Saint-

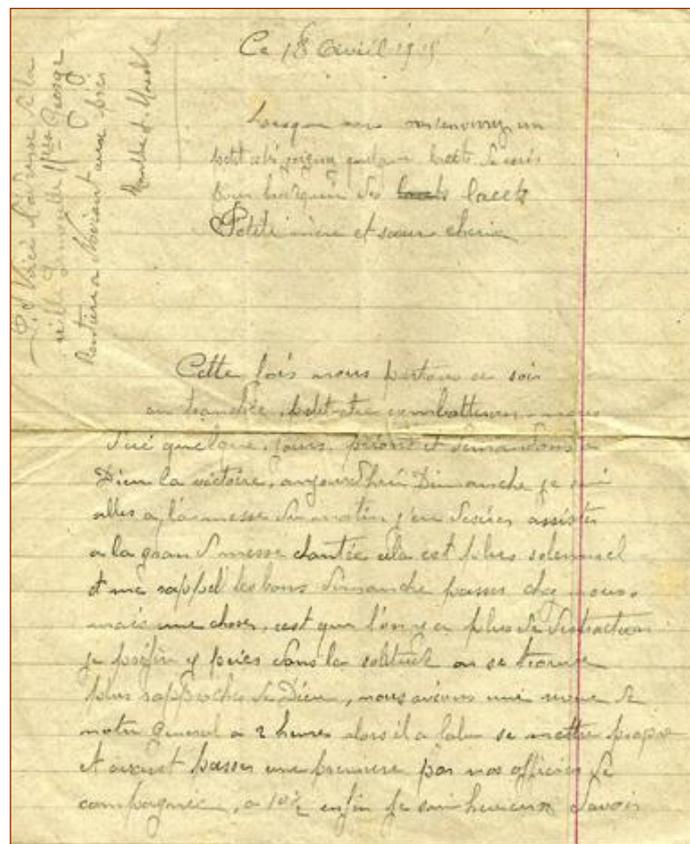
⁶¹ Extrait du site internet « Actualités de la Grande Guerre », *Le Bois de Mortmare*, 31 octobre 2011.

Sacrement. Cela était très imposant, c'était chanté par militaires et autres, l'orgue accompagnait, car de ce côté les plus petits villages ont l'orgue, c'est plus grandiose que l'armonium. Voyez, nous faisons ces fêtes, ces offices à 2 kilomètres des boches, quoiqu'ils bombardent le pays lorsque cela leur plaît. L'église a même subi quelques dégâts insignifiants. Il est vrai, il y en a assez d'autres qui ont plus souffert ; cela peut venir, il est vrai. Je vous assure que l'on ne pense guère à la mitraille, cela n'empêche notre chère France de prier, espérons que bientôt elle attirera les bénédictions de Dieu. J'ai reçu mon petit [1 mot manque ?] intacte, merci, le tout est délicieux.

Au revoir et bons baisers à tous. Votre fils et frère, neveu qui pense souvent à vous de ce moment. Je vais très bien, vu que je ne mange aucune viande de nos cuisines. Embrassez bien toute la petite famille pour moi et espérons que bientôt j'aurai le bonheur de le faire moi-même ; à bientôt de vos bonnes nouvelles.

Signé : Émile au 369^e d'Infanterie, 21^e Compagnie.

Le jeune homme joignait un modeste souhait : *Lorsque vous m'enverrez un petit colis joignez quelques lacets de cuir pour brodequins⁶².*



Le 19 avril, les 21^e et 22^e compagnies furent envoyées en garde dans les tranchées du secteur est de Flirey ; un homme fut blessé. Le lendemain fut une de ces journées « sans changement » ; mais il y eut tout de même, « devant le bois de Mort-Mare », deux tués – dont Émile Peineau – et quatre blessés. Jusqu'à la fin du mois d'avril, les positions restaient « sans changement », mais on relevait ici un mort, là un blessé : il ne se passait rien, si ce n'est qu'on continuait à mourir, à être mutilé à vie, au compte-gouttes...

⁶² Archives familiales de M^{me} Marie-France Deguilly. Toutes les lettres de Louis Serrier proviennent de ces archives.

Ministère de la Défense - Mémoire des hommes

17 74 33

18 Avril

5^e Bataillon - Sans changement.

19 Avril

5^e Bataillon - Sans changement.

6^e Bataillon - Les 21^e et 22^e C^o sont de jour, donc la tranchée du village de Flirey. Les 23^e et 24^e C^o sont de jour au village de Flirey et sont entrés à Limy.

État Nominatif des Officiers & Officiers et Soldats tués, blessés, faits prisonniers ou disparus devant l'ennemi le 19 Avril 1915.

| Noms | Prénoms | Grade | Tués | Blessés | Prisonniers | Disparus |
|--------|---------|--------------------|------|---------|-------------|----------|
| Delahy | Henri | ad' 2 ^e | 1 | | | 179 |

20 Avril

5^e Bataillon - Sans changement.

6^e Bataillon - Sans changement.

État Nominatif des Officiers & Officiers et Soldats tués, blessés, faits prisonniers ou disparus devant le Bois de Mort le 20 Avril 1915.

| Noms | Prénoms | Grade | Tués | Blessés | Prisonniers | Disparus |
|------------|---------|--------------------|------|---------|-------------|----------|
| Jeanmoulin | Stéphen | ad' 2 ^e | 1 | | | 179 |
| Morin | Auguste | caporal | 1 | | | 21 |

20 Avril

Le 20 Avril 1915

| Noms | Prénoms | Grade | Tués | Blessés | Prisonniers | Disparus |
|-------------|---------|--------------------|------|---------|-------------|----------|
| Peineau | Emile | ad' 2 ^e | 1 | | | 21 |
| Remarque | deux | - | 1 | | | 21 |
| Arnould | Henry | - | 1 | | | 21 |
| Auger | Jean | - | 1 | | | 21 |
| Leclerc | Yves | - | 1 | | | 21 |
| de la Motte | Jean | caporal | 1 | | | 21 |

21 Avril

5^e Bataillon - Sans changement.

6^e Bataillon - Sans changement.

État Nominatif des Officiers & Officiers et Soldats tués, blessés, faits prisonniers ou disparus devant l'ennemi et devant le Bois de Mort le 21 Avril 1915.

| Noms | Prénoms | Grade | Tués | Blessés | Prisonniers | Disparus |
|------------|---------|--------------------|------|---------|-------------|----------|
| Jeanmoulin | Stéphen | ad' 2 ^e | 1 | | | 179 |
| Morin | Auguste | caporal | 1 | | | 21 |

Journal de marche et d'opérations du 36^e RI, à la date du 20 avril 1915

Comment est mort Émile Peineau ?

Des détails sur les circonstances de la mort d'Émile Peineau sont connus grâce à une lettre de Louis Serrier, caporal à la 21^e compagnie, les deux hommes ayant lié amitié dans les tranchées. Ce courrier fut adressé à « Monsieur le Curé », le curé de Ternay pourrait-on logiquement penser. L'abbé Claude Émile Boivin exerçait son ministère à Ternay depuis le 22 novembre 1911. Né en 1873, il avait été mobilisé en 1914 ; alors, il était *persuadé n'être absent que quelques mois*, comme il l'écrivait dans une lettre du 8 février 1917, mais il était toujours sous les drapeaux et ne revenait à Ternay qu'à l'occasion de ses permissions. Le destinataire de la lettre pourrait donc aussi être un prêtre des environs de Ternay, trop âgé pour avoir été mobilisé.

Monsieur le Curé,

Excusez-moi si je prends la liberté de vous écrire ; dans les circonstances actuelles, j'ai recours à votre bienveillance pour faire parvenir à Madame V^e Peineau quelques détails sur la mort de son fils.

Je crois que cette dame ignore encore cette triste nouvelle, car ces jours-ci, un mandat est arrivé à l'adresse d'Émile Peineau et qui était envoyé par sa mère.

Émile Peineau est mort le 20 avril d'une balle qui lui a traversé la tête. La C^{ie} était aux tranchées à Flirey, à peu de distance des tranchées allemandes. Dans la nuit une section était occupée à des travaux de terrassement dans la tranchée. Comme toujours il était en tête de la section, lorsque la balle l'a atteint et il a dû mourir sans souffrance, car il était resté debout contre la tranchée. Son corps a été transporté au cimetière du régiment sur la route de Pont à Mousson à S^t-Mihiel, entre Limey et Flirey. Comme tous nos camarades, il a une tombe particulière et une croix de bois porte son nom et la date de sa mort.

- 13 Mai 1915 -

Monsieur le Curé,

Excusez moi si je prends la liberté de vous écrire ; dans les circonstances actuelles, j'ai recours à votre bienveillance pour faire parvenir à Madame V^e Peineau quelques détails sur la mort de son fils.

Je crois que cette Dame ignore encore cette triste nouvelle, car ces jours-ci, un mandat est arrivé à l'adresse d'Émile Peineau et qui était envoyé par sa mère.

Émile Peineau est mort le 20 avril d'une balle qui lui a traversé la tête. La C^{ie} était aux tranchées à Hucy à peu de distance des

À mon regret, je n'ai pu assister à l'enterrement, mais les prières des morts sont récitées par un prêtre-brancardier et chaque corps est placé séparément dans un cercueil.

Je suis allé sur sa tombe quelques jours après et près de la croix, j'ai placé un rameau de buis béni.

Depuis peu de temps Émile Peineau faisait partie de ma Compagnie. Nous perdons en lui le meilleur des amis, car nous ne lui connaissions aucun défaut. Comme je l'écrivais à ma famille, il avait toutes les qualités des saints : le courage, l'humilité et une grande dévotion.

Le Dimanche 18 avril, il avait reçu la Sainte Communion à Noviant où nous étions au repos et chaque fois qu'il le pouvait, il ne manquait pas de s'agenouiller au pied des autels pour demander à Dieu et à la Sainte Vierge le courage de supporter tant d'épreuves. Mais Dieu a voulu le délivrer des maux de cette terre et n'en doutons pas, il participe aujourd'hui au bonheur éternel.

Je garde comme souvenir de lui une image de Sœur Thérèse qu'il m'avait donné peu de jours avant sa mort.

Sa mémoire restera pieusement parmi nous et son nom peut être cité en exemple comme courage, puisqu'il est mort victime de son dévouement.

Pour ma part, je prenais grand plaisir à causer avec lui chaque fois que je le pouvais et je l'estimais beaucoup.

Je vous serais très reconnaissant, Monsieur le Curé, de transmettre ces quelques renseignements à Madame Veuve Peineau et de lui faire part de mes bien sincères condoléances.

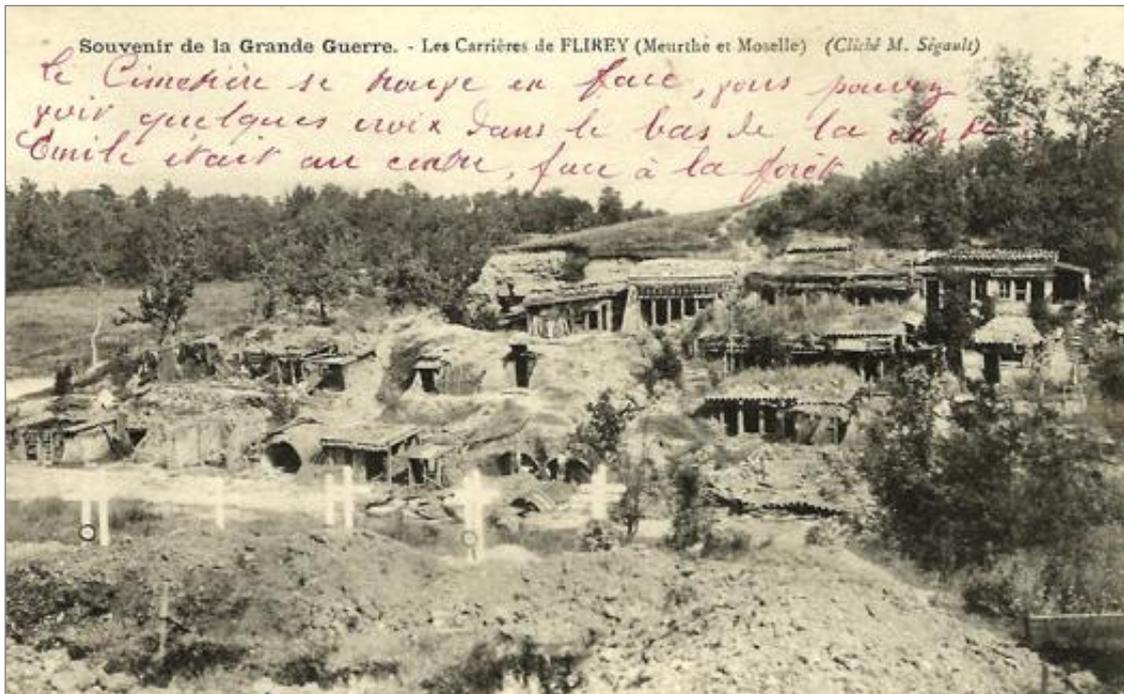
Daignez agréer, Monsieur le Curé, avec mes remerciements, l'hommage de mon profond respect.

Louis Serrier

Caporal 369^e, 21^e cie

Secteur postal 123.

Cette lettre brosse le portrait d'un jeune homme très croyant. Un hasard heureux a permis de découvrir des correspondances concernant un autre jeune soldat de Ternay « mort pour la France » : Charles Guitton, recrue du 113^e RI (régiment formé à Blois), blessé mortellement le 25 août 1914, au cours de la « bataille des frontières » ; lui aussi était profondément croyant et pratiquant. De cette coïncidence, il ne faudrait pas conclure que la ferveur catholique était le fait de tous les mobilisés de Ternay : la population du village était fortement divisée en deux camps – cléricaux et anticléricaux – qui s'affrontaient depuis des décennies.



Les carrières de Flirey et une partie du cimetière militaire

Le courrier fut transmis à la mère et à la sœur d'Émile Peineau, qui entrèrent en correspondance avec Louis Serrier. Celui-ci leur fit réponse le 25 mai 1915 et leur apporta quelques informations complémentaires :

Chères Mesdames,

J'ai reçu votre aimable lettre avant-hier, je vous en remercie beaucoup, et je m'empresse d'y répondre. Nous avons quitté hier matin notre secteur pour aller 15 kilomètres plus loin. Depuis un moment il en était question, serons-nous mieux ou plus mal, je l'ignore ? Malgré notre départ, je puis vous assurer que ceux qui nous remplaceront veilleront sur les tombes de nos chers disparus et la tombe d'Émile ne sera pas abandonnée. Si, pour un moment, je ne pourrai lui faire une visite, nous ne l'oublierons pas dans nos prières.

25 Mai 1915.

Chères Mesdames,

J'ai reçu votre aimable lettre
 avant-hier, ^{je vous en remercie beaucoup} et je m'empresse d'y répon-
 dre. Nous avons quitté hier matin
 notre secteur pour aller 15 kilomètres
 plus loin. Depuis un moment il en était
 question, serons-nous mieux ou plus
 mal, je l'ignore ? Malgré notre départ
 je puis vous assurer que ceux qui nous
 remplaceront veilleront sur la tombe
 de nos chers disparus et la tombe
 d'Émile ne sera pas abandonnée.
 Si, pour un moment, je ne pourrai
 lui faire une visite, nous ne
 l'oublierons pas dans nos prières.
 Comme je vous le disais, je prenais

Comme je vous le disais, je prenais grand plaisir à causer avec lui et je pense souvent à lui, car jamais on n'oublie un ami. Je savais qu'il marchait toujours le premier partout ; la veille de sa mort, je lui faisais remarquer que nous allions dans un endroit très dangereux et il me répondait : « J'ai confiance en Sœur Thérèse et nous en sortirons ». Dieu en a décidé autrement. Je n'étais pas à la tranchée quand il est mort ; je suis attaché à mon commandant, mais j'ai voulu savoir aussitôt comment cela était arrivé. J'en ai parlé à mon lieutenant et j'ai obtenu que son corps soit avec nos camarades, car nous étions assez loin de notre cimetière et c'était dangereux car les balles sifflaient sans arrêt.

J'aurais dû vous écrire plus tôt, je pensais que vous aviez reçu l'avis officiel et c'est pourquoi j'avais écrit à M. le Curé.

Je suis natif de près de Nancy où maman et ma sœur désirent me voir le plus tôt. Le fiancé de ma sœur est mort au début ; un de mes cousins, jeune marié, vient d'être tué en avril ; il n'avait qu'un frère, médecin-major, qui a été tué au Maroc il y a deux ans et sa mère en était morte de chagrin avant que son corps soit de retour en France. Vous voyez, Mesdames, que tous nous avons à pleurer ceux qui nous sont chers et Dieu veuille que ce soit les derniers.

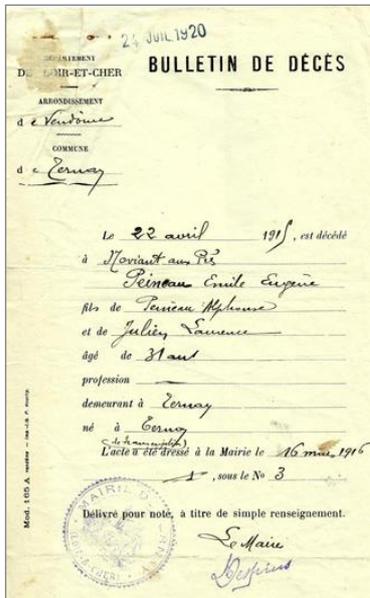
Je me porte toujours bien, malgré ces chaleurs ; en arrivant à notre nouvelle résidence, j'ai eu le plaisir de me trouver avec un de mes cousins de Paris qui est médecin-major. Mais je demande à ne pas avoir besoin de ses services ; pourtant je serais heureux de l'avoir si le cas se présentait. Je pense que votre santé est bonne et que Dieu vous donne le courage de supporter cette nouvelle épreuve. J'aurais grand plaisir à faire votre connaissance, chères Mesdames, et dans cet espoir recevez toutes deux l'assurance de mes meilleurs sentiments. Croyez toujours au bon souvenir que je garde d'Émile.

Louis Serrier

J'ai fait part de votre lettre à nos camarades qui m'ont chargé de vous présenter leurs respects.

M^{me} Veuve Peineau et la sœur d'Émile ont cherché à entrer en relation avec des personnes qui, dans les environs de Flirey, avaient connu le jeune homme : de cette contrée qui leur avait envoyé le message de mort, elles tentaient d'arracher quelques bribes de vie, de cette existence au front, loin de Ternay. Elles reçurent une lettre écrite à Noviant-aux-Prés, le 27 mai 1915, par M^{me} Berthe George ; c'est dans cette localité que les troupes de la zone venaient au repos après un passage en première ligne :

*Madame, La nouvelle de la mort de votre bon frère m'a profondément attristée. Dans le peu de temps que je l'ai connu, j'ai pu apprécier toutes ses qualités, et j'aurai voulu pouvoir lui être agréable et lui rendre service dans une plus grande étendue, mais ma maison est envahie par les troupes ; il m'est impossible de faire ce que je veux et votre cher frère méritait bien des égards. J'ai remarqué en lui une grande délicatesse animée de sentiments chrétiens, aussi vous devez avoir confiance et soyez sûre, Madame, que vous avez au ciel un bon protecteur qui veille sur vous et votre bonne Mère qui l'aimait tant. Je comprends votre grande douleur et je la partage, perdre un tel frère et un si bon fils, c'est la plus grande des afflictions en ce moment. Quel terrible fléau que la guerre, Mesdames, que de familles éprouvées et de larmes versées. [...]*⁶³



Un bulletin de décès affirme qu'Émile Peineau est décédé à Noviant-aux-Prés, le 22 avril 1915. Le « journal de marche et d'opérations » du 369^e RI mentionne bien le décès à la date du 20 avril et c'est tout de même le document de première main. L'acte de transcription a été dressé à la mairie de Ternay le 16 mars 1916, sous le n^o 3.

Le lien épistolaire se poursuit avec Louis Serrier ; ses lettres faisaient le point sur la quête des souvenirs (notamment photographiques) espérés par la famille, mais décrivaient aussi la vie difficile des tranchées dans lesquelles le 369^e RI était toujours embourbé :

– 20 décembre 1915

Chères Mesdames,

Je vous prie tout d'abord de m'excuser de seulement répondre à votre lettre du 7 qui m'est arrivée le 10.

J'ai attendu notre arrivée au repos car, pendant notre dernier séjour aux tranchées, nous avons eu un temps déplorable ; des pluies continuelles avaient transformé nos tranchées en canaux.

L'eau atteignait 80 centimètres ; imaginez-vous la difficulté de marcher là-dedans. Heureusement que nous pouvions nous sécher et, à la fin de la journée, nous étions très fatigués.

⁶³ Archives familiales de M^{me} Marie-France Deguilly.

Je vous remercie de la photo d'Émile que vous m'avez envoyée. Cela me cause un grand plaisir ; il est très bien réussi et je l'ai reconnu de suite ; bien qu'il portait sa barbe ici, ses traits n'avaient pas changé.

Pour la photo du cimetière que je vous ai promis, vous voudrez bien attendre quelques jours encore. M^r l'Abbé Barbier a été absent plusieurs jours. Je l'ai vu hier et il me la développera un de ces jours. Je vous la ferai parvenir aussitôt et en attendant j'ai quatre vues de Flirey (où Émile est mort) et de Limey. C'est à peu de distance de l'église de Flirey qu'il est mort et il est enterré entre ces deux villages. Par l'état de ces ruines, vous pourrez juger de l'acharnement que mettent les Allemands à détruire nos églises et nos villages lorrains.

De même, en ce moment, je n'ai ma photo qu'en groupe et à la première occasion je me ferai retirer aux tranchées si c'est possible et je vous l'enverrai.

Malgré notre vie pénible, je suis assez bien portant en ce moment. J'ai toujours de bonnes nouvelles de maman et de ma sœur et j'espère que vous êtes toutes deux en bonne santé.

Cette guerre menace d'être interminable ; jamais on n'entrevoit la fin. Que de victimes, de souffrances et d'épreuves de toutes sortes et quand la fin ?

Je profite de la présente pour vous offrir mes vœux les plus sincères pour cette nouvelle année. Puisse-t-elle nous apporter la paix à tous. C'est ce que nous désirons.

Je vous souhaite bonne santé et que 1916 vous soit plus favorable. Que Dieu, après tant d'épreuves, daigne avoir pitié de notre pays et dans cette attente, chères Mesdames, recevez l'assurance de mes meilleurs sentiments.

L. Serrier

Je joins une carte à ma lettre et vous envoie les trois autres sous enveloppe⁶⁴.

– 12 janvier 1916

Chères Mesdames,

J'ai reçu ce matin votre aimable lettre du 8 et j'ai rencontré M^r l'Abbé Barbier qui m'a remis cette photo dont je m'empresse de vous faire parvenir.

Tout à gauche, une tache noire au-dessus du soldat seul ; ce sont les arbres de la route qui relie les deux pays que vous connaissez. En contre-bas se trouve une rangée de cabanes dont vous pouvez en apercevoir une ; le 7 ou 8 avril dernier nous étions dans une, avec Émile, et nous y avons passé une journée de martyre. Les obus tombaient comme la grêle, un éclat est même tombé sur la cabane, la défonçant et blessant un homme à la main, à un mètre de moi. J'admire le courage et la résignation d'Émile ce jour-là plus que jamais ; c'est seulement le soir que nous avons pu respirer à la fin de ce supplice, dont je me rappellerai toujours. Tout à côté et à droite du soldat seul, on aperçoit une pierre inclinée qui est entourée d'une chaîne ; cette pierre est gravée à la mémoire de nos camarades morts.

La tombe d'Émile se trouve à droite de la photo ; si mes souvenirs sont exacts ce doit être dans le 3^e rang vers le groupe de trois soldats. Je ne puis vous dire au juste laquelle ; depuis le mois de mai je n'y suis pas retourné, mais c'est à peu près où je vous indique.

Les tombes sont bien entretenues ; j'aurais désiré vous envoyer la photo de sa tombe, M^r l'abbé Barbier n'avait que cette vue. Si je puis me la procurer, soyez certaines, Mesdames, que je ferai tout

⁶⁴ Ibid.

mon possible. Nous avons un temps un [peu] plus favorable que le mois dernier, mais toujours une boue épouvantable.



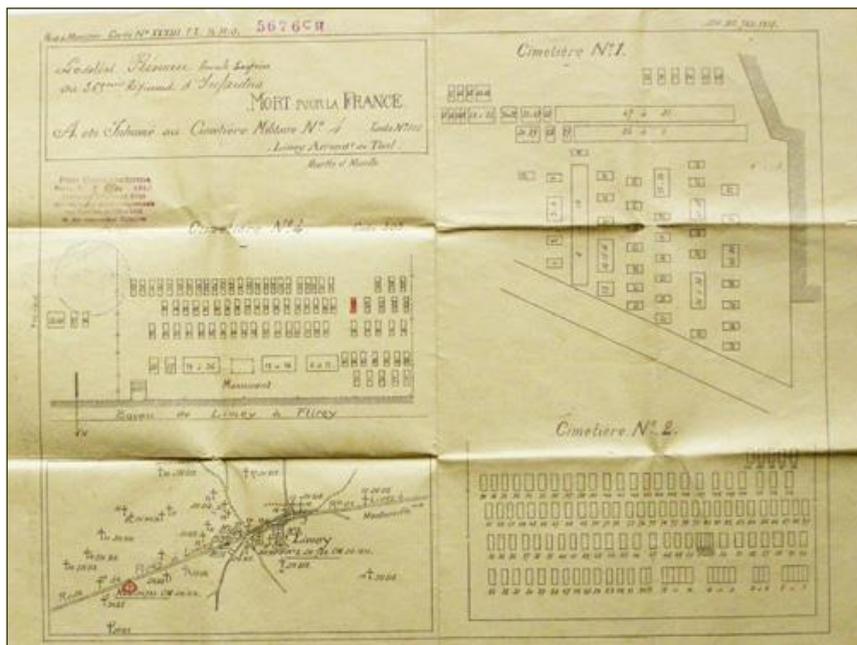
Photo du cimetière de Flirey commentée dans la lettre de Louis Serrier.

Espérons, comme vous le souhaitez, que Dieu mettra bientôt fin à tant de souffrances et nous rendra la paix si désirée.

Et dans cette attente, recevez, Mesdames, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

Louis Serrier

Je suis content que vous ayez reçu mes cartes, je craignais tant que cela n'arrive pas. Je suis en bonne santé et je pense que ma lettre vous trouvera de même.



Plan indiquant l'emplacement de la tombe d'Émile Peineau.

– 20 mars 1916

Chères Mesdames,

J'ai bien reçu votre aimable lettre à la fin de janvier et je vous prie d'excuser mon retard à vous écrire. Depuis ces événements de Verdun, les lettres ont subi un long arrêt dans notre secteur et en ce moment cela commence à fonctionner normalement. Mes lettres mettaient dix jours à parvenir à mes parents.

Je pense que vous êtes en bonne santé ; quant à moi, je suis assez bien portant mais très fatigué depuis un moment. Jour et nuit le canon tonne sans arrêt et bien des nuits nous avons peu de repos ; quand c'est à peu près calme ici, c'est le bruit infernal de Verdun que nous entendons.

Nous espérons toutefois que nous serons bientôt à la fin de cette longue guerre. Les Allemands s'acharnent en ce moment, mais ils ne pourront faire un pareil effort indéfiniment sans s'épuiser. Que de victimes il doit y avoir dans de pareils combats.

Je pense vous envoyer ma photo sous peu ; j'ai profité du beau temps pour me faire photographier. Nous avons un vrai temps de mars depuis quelques jours ; quels changements avec les jours si courts de l'hiver, où nous pataugions dans l'eau qui atteignait parfois un mètre.

Nous sommes toujours dans le même secteur et je n'ai pas encore eu l'occasion de retourner à Limey. Les permissions ont été supprimées depuis ces événements et je ne puis même pas aller voir mes parents dont je ne suis éloigné que de deux heures de voyage.



Espérant que des jours meilleurs lui ront bientôt et que Dieu nous exaucera, je vous prie de croire, chères Mesdames, à mes sentiments les plus dévoués.

Louis Serrier

C^{al} 369^e 21^e Secteur 84.

Louis Serrier sortit heureusement vivant de la guerre. La dernière de ses lettres conservées par la famille Peineau livre des informations sur l'exhumation du corps d'Émile Peineau et son départ vers le cimetière de Ternay où il repose toujours ; adressée à la sœur d'Émile, elle est datée du 4 mai 1922 :

Chère Madame,

Vos lettres des 25 et 28 avril me sont bien parvenues.

Je suis allé hier à Flirey et je suis parti par la ligne de Metz. Je suis arrivé vers onze heures, car j'avais plus de deux heures de marche.

L'exhumation de votre frère s'achevait au moment de mon arrivée. Monsieur le Curé de Flirey, délégué par le Gouvernement, y assistait et près de chaque tombe récita le « De profundis ».



Le curé de Flirey, qui correspondit avec la famille Peineau [voir « Annexes »]

Le cercueil d'Émile porte le numéro 324 et a été mis à la gare de Thiaucourt pour être dirigé sur Brienne-le-Château, dans l'Aube.

Il faut compter trois semaines avant son arrivée à Ternay.

Le cimetière de Flirey renferme des milliers de tombes pieusement entretenues ; une couronne de fleurs artificielles se trouve sur chaque tombe. Celle d'Émile était voisine d'un camarade de ma compagnie que j'ai très bien connu et tout près un fort beau monument élevé par le 369^e à ses morts ; ce monument a été sculpté par un artiste de ma compagnie, tombé en avril 1915 sans l'avoir achevé.

Vous pouvez être certaine qu'aucune erreur n'est possible. M^r le Curé m'a donné toutes les indications ; je l'avais vu à Flirey en 1914. Je me permets de vous signaler que M^r le Curé a remis six francs de pourboire aux ouvriers. Je voulais lui remettre cette somme, il n'a pas accepté. Je joins à ma lettre quelques cartes qu'il m'a remis. Je vous enverrai également une carte-souvenir de lui, qui vous est adressée spécialement. Je tiens à la faire voir à ma famille et vous l'enverrai dans quelques jours.

Depuis 1915, je n'avais revu Flirey ; que de ruines, c'est épouvantable et combien de sang y a été versé. Je suis resté à peine deux heures et suis rentré ici dans la soirée.

Je termine, chère Madame ; ne nous oubliez pas auprès de Madame Peineau et vos jeunes filles et croyez toujours à mes meilleurs sentiments.

Louis Serrier

Je vous joins un brin de sapin et une violette cueillis près des tombes.

Marie Peineau avait reçu, le 15 avril, un courrier du « Service des restitutions de corps des morts pour la France » :

Madame, J'ai l'honneur de vous informer que l'exhumation des restes de votre parent :

Peineau Émile Eugène,

Grade : 2^e classe,

Corps : 169^e RI,



Inhumé au cimetière [de] Flirey est prévue pour le 3 mai, à partir de 10h.

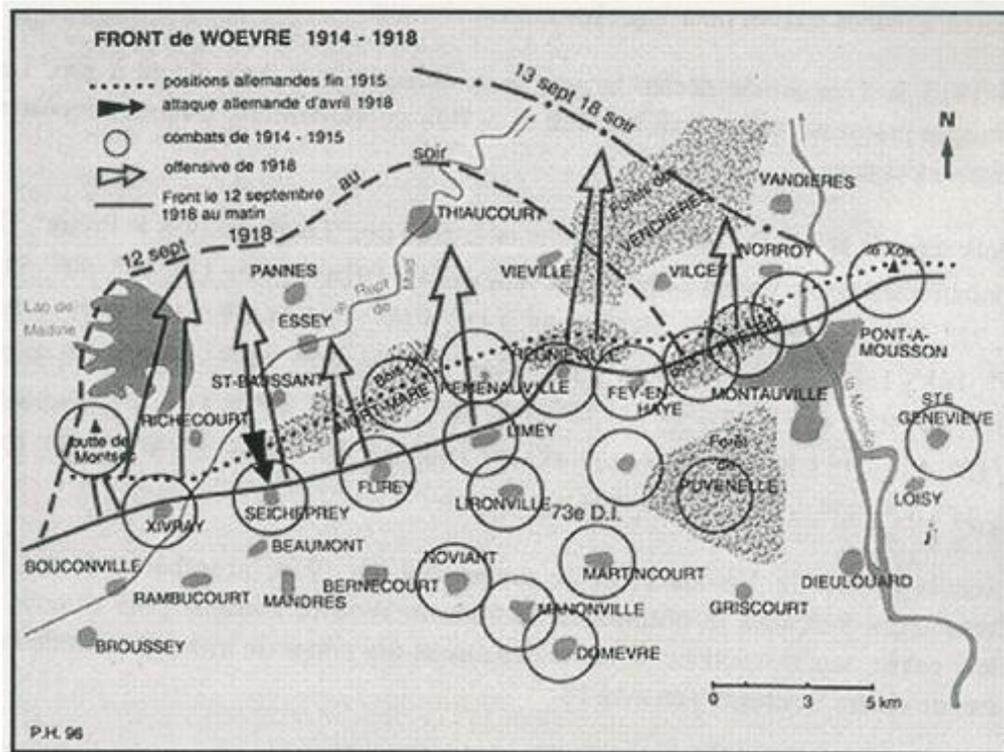
Si vous désirez être présent[e], veuillez prendre des dispositions utiles pour vous trouver auprès de la tombe aux jour et heure fixés ci-dessus⁶⁵.

C'est donc en mai 1922, qu'Émile Peineau fut inhumé dans le cimetière de Ternay où il repose toujours.



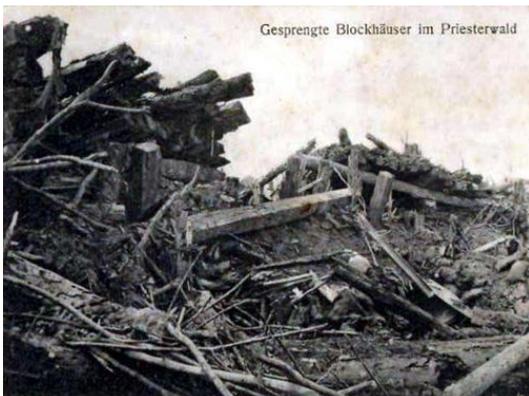
La tombe d'Émile Peineau dans le cimetière de Ternay

⁶⁵ Archives familiales de M^{me} Marie-France Deguilly.



Un front très stable jusqu'en septembre 1918.

Le nom de Flirey était loin d'être nouveau venu dans la chronique militaire de la Grande Guerre. Le 19 septembre 1914 y avait commencé une bataille opposant la 3^e armée française à la 6^e armée allemande. Cette dernière avait pris l'offensive dans le cadre plus général de la « course à la mer » à laquelle se livraient les belligérants ; certes, on était bien loin de la mer, mais en fixant en maximum de forces françaises dans la partie orientale du front, les Allemands espéraient faire mieux la différence à l'ouest. Sans compter que certains points pouvaient avoir une importance stratégique particulière. L'affrontement se termina le 11 octobre et les Allemands restèrent maîtres de Flirey, ce qui leur permit de couper une bonne partie des accès ferroviaires et routiers vers Verdun.



Mais la présence des localités de Flirey, Limey, Régniéville, Fey-en-Haye sur la ligne de front n'était pas près de cesser. Il fallut attendre le 12 septembre 1918 au matin pour qu'une offensive américaine, appuyée par des troupes coloniales françaises, repousse les positions allemandes au nord de Thiaucourt, nettement en arrière de la ligne qu'elles occupaient à la fin de 1915. Pendant près de quatre ans, on s'était battus pour une portion du bois de Mort-Mare ou de Bois-le-Prêtre, pour quelques hectomètres de tranchées ; ce qui était gagné un jour était perdu le lendemain et on recommençait le surlendemain... Toutefois, une accalmie intervint sur le front de Woëvre en 1916, les moyens des belligérants étant prioritairement concentrés pour les batailles de Verdun et de la Somme.

Pour les Vendômois, des informations très filtrées

De quelles informations les familles vendômoises pouvaient-elles disposer sur les combats auxquels les leurs étaient exposés ? Elles n'obtenaient pas de précisions géographiques précises par la correspondance militaire, soumise à la censure et à des consignes très strictes pour éviter la localisation des unités. La presse régionale – *Le Carillon de Vendôme, Le Progrès de Loir-et-Cher* – connaissait le même régime : par exemple, au début de la guerre, le « livre d'or » du *Carillon* où étaient consignés, au fil des semaines et de l'information, les morts et les blessés, signalait le lieu où le décès s'était produit ; on supprima vite cette précision. Les permissionnaires étaient certainement la meilleure source de renseignement ; avec une valeur relative car les troupes étaient déplacées. Si l'on parvenait à se faire une idée de la partie du front où se trouvait le mobilisé, il restait à consulter les dépêches officielles que les journaux publiaient.

Si l'on fait cette lecture pour le mois d'avril, elle est assez éclairante. Nous signalons entre crochets le résultat de la journée avec trois qualificatifs : progrès – stabilité – retrait.

Le Carillon, 1^{er} avril 1915 :

Pendant la nuit du 30 au 31 [mars] l'ennemi a bombardé les tranchées qu'il avait perdues le 30 au bois-le-Prêtre ; il a contre-attaqué, au petit jour, avec plusieurs bataillons et a réussi à reprendre pied dans la partie ouest de la position, mais dès 8h, il en était de nouveau délogé. Le gain réalisé le 30 est donc intégralement maintenu : nous avons fait des prisonniers, dont un officier [= progrès].

Le Carillon, 8 avril 1915 :

Vendredi 2 avril. *En Woëvre, à l'ouest du bois-le-Prêtre, nous avons occupé le village de Fey-en-Haye et nous nous y sommes maintenus malgré plusieurs contre-attaques [= progrès].*

Lundi 5 avril. *Journée calme sur l'ensemble du front, sauf en Woëvre où nos progrès ont continué. Nous avons enlevé le village de Regniéville, à deux kilomètres et demi de Fey-en-Haye, occupé le 1^{er} avril [= progrès].*

Journée calme : c'est pourtant ce jour-là que le 369^e RI perdit 73 hommes (tués ou disparus) et 131 blessés...

Mardi 6 avril. *Le terrain conquis par nous, au nord-est de Regniéville, a été conservé [= progrès].*

Mercredi 7 avril. *Dans le bois d'Ailly et le bois Brûlé, nous avons repoussé toutes les contre-attaques et réalisé à nouveau quelques progrès. Il en a été de même au bois-le-Prêtre [= progrès].*

Le Carillon, 15 avril 1915 :

Jeudi 8 avril. *Les pluies de ces jours derniers ont profondément détrempé le sol argileux de la Woëvre, ce qui rend les mouvements d'artillerie difficiles et empêche les projectiles d'éclater.*

Vendredi 9 avril. *Au bois de Mortmare (nord de Flirey) nous avons pris pied dans les organisations défensives de l'ennemi et nous nous y sommes maintenus en dépit des efforts qu'il a faits pour les reconquérir. [...] dans la Woëvre méridionale, entre le bois de Mortmare et le bois-le-Prêtre, nous avons conquis sur un front de 7 à 8 km de long, 3 km en profondeur et enlevé à l'ennemi les villages de Fey-en-Haye et de Regniéville [= progrès].*

Une lecture superficielle de ces dépêches laisse le sentiment d'un progrès constant des troupes françaises. Mais si l'on y regarde plus attentivement, une réalité différente se fait jour. La conquête spectaculaire de Fey-en-Haye et Regniéville le 9 avril n'est qu'une reconquête, puisque la première localité a déjà été prise le 2 avril et la seconde le 5. Les dépêches ont donc passé sous silence des contre-offensives victorieuses des Allemands. On se doutait bien que les dépêches officielles n'étaient pas objectives, mais cela va mieux en le démontrant.

Samedi 10 avril. *Au bois de Mortmare, les Allemands ont prononcé quinze attaques pour reprendre les tranchées que nous leur avons enlevées hier ; ils ont été quinze fois repoussés ; il y a sur le terrain des monceaux de cadavres allemands [= stabilité].*

Dimanche 11 avril. *Au bois de Mortmare, nous avons enlevé une nouvelle ligne de tranchées et repoussé une contre-attaque [= progrès].*

Au bois-le-Prêtre, une avance a été réalisée à la lisière ouest du « Quart en Réserve » ; une mitrailleuse allemande a été prise [= progrès].

La neige, la pluie et le vent ont fait rage presque toute la journée.

Lundi 12 avril. *Au bois de Mortmare, les Allemands ont réussi dans la nuit à reconquérir les tranchées qu'ils avaient perdues au cours de la journée. Les positions que nous avons conquises, le 8 avril, demeurent tout entières en notre possession.*

Au bois-le-Prêtre, à la lisière ouest du « Quart en Réserve », deux violentes contre-attaques ennemies ont échoué sous notre feu d'infanterie et d'artillerie.

Le soldat Marcel Papillon, qui combattait dans ce secteur, écrivait le 13 avril 1915 :

Nous n'avons plus d'officiers. Dans le bataillon, il nous reste un lieutenant et un sous-lieutenant. Nous avons passé une semaine, c'est honteux, affreux ; c'est impossible de se faire une idée d'un pareil carnage. Jamais on ne pourra sortir d'un pareil enfer. Les morts couvrent le terrain. Boches et Français sont entassés les uns sur les autres, dans la boue. On marche dessus et dans l'eau jusqu'aux genoux. Nous avons attaqué deux fois au Bois-le-Prêtre, au quart en réserve. Nous avons gagné un peu de terrain, qui a été en entier arrosé de sang.

Ceux qui veulent la guerre qu'ils viennent la faire, j'en ai plein le dos et je ne suis pas le seul. [...]

Il n'est pas croyable qu'on puisse faire souffrir et manœuvrer des hommes de pareille manière pour avancer de quelques mètres de terrain. Si jamais l'on rentre, on en parlera de la guerre ! Tas d'embusqués et de planqués, qu'ils viennent un peu prendre notre place, ensuite ils auront de quoi causer⁶⁶.

Jeudi 15 avril. *Au bois de Mortmare, nous avons fait des progrès à l'ouest de notre ligne et repoussé deux contre-attaques : des prisonniers, un canon de 37, beaucoup de fusils et de munitions sont restés entre nos mains.*

Le Carillon, 22 avril 1915 :

Vendredi 16 avril. *Au bois de Mortmare, nous avons repoussé une contre-attaque et poursuivi sur le terrain conquis le 13.*

Au bois-le-Prêtre, nous avons repoussé une attaque et fait des prisonniers.

Samedi 17 avril. *Au bois de Mortmare, combat d'artillerie, nous avons réduit au silence trois batteries et fait sauter un dépôt de munitions.*

Dimanche 18 avril. *En Woëvre, combats d'artillerie, notamment dans la région du bois de Mortmare ; aucune action d'infanterie, ni hier ni aujourd'hui.*

Mardi 20 avril. *Au bois de Mortmare, action d'infanterie sans résultat appréciable de part ni d'autre. C'est donc un jour de combat sans résultat appréciable qu'Émile Peineau trouva la mort.*

⁶⁶ Extrait du site internet « Collectif de Recherche International et de Débat sur la guerre de 1914-1918 » (CRID 14-18). *La guerre des tranchées : violence, mort, blessure.*

Que pouvaient déduire de ces dépêches officielles, la famille d'Émile Peineau et toutes celles du Vendômois qui savaient que leur « poilu » se trouvait dans cette partie du front ? On se battait quasiment tous les jours, lançant des offensives ou repoussant les contre-attaques ennemies ; et pourtant, les mêmes noms de villages ou de lieux-dits revenaient sans cesse, signe que les lignes ne bougeaient pratiquement pas. Et elles ne pouvaient que penser : pourvu que...

Dans cette période de la guerre, sur laquelle les livres ne s'attardent guère, se produisit un tournant important : le rêve d'un conflit bref s'évanouit définitivement. Il fallut s'adapter à un conflit long et coûteux en vies humaines : c'est dans ces mois que les troupes au front furent dotées en priorité de l'uniforme « bleu horizon », beaucoup moins voyant que celui de 1914. On expérimenta aussi de nouvelles armes terrifiantes pour tenter de prendre un avantage décisif. Les lecteurs du *Carillon* frissonnèrent en lisant dans l'édition du 23 avril 1915 :

Au nord d'Ypres, les Allemands, en employant en grande quantité des bombes asphyxiantes, dont l'effet a été ressenti jusqu'à deux kilomètres en arrière de nos lignes, ont réussi à nous faire reculer dans la direction du canal de l'Yser vers l'ouest et dans la direction d'Ypres vers le sud ; l'attaque ennemie a été enrayée ; une contre-attaque vigoureuse nous a permis de regagner du terrain en faisant de nombreux prisonniers.

L'essentiel était d'avoir repris le terrain perdu. Une logique de la surenchère dans l'horreur était en route et le journal s'en faisait l'écho : *Il va sans dire que les bombes asphyxiantes allemandes ne sont pas invincibles et que c'est par respect de la convention de La Haye que nous ne nous sommes pas servis de pareils moyens. Nous pourrions répliquer quand nous voudrions, par des pires peut-être*⁶⁷.



Une arme terrible qui fait son apparition en avril 1915 [coll. part.]

Émile Peineau est mort deux jours avant la première expérimentation des gaz asphyxiants, mais nombre de jeunes combattants vendômois en furent victimes dans les années suivantes⁶⁸.

⁶⁷ *Le Carillon de Vendôme*, 29 avril 1915.

⁶⁸ L'usage des gaz asphyxiants ne commença, dans le secteur de Flirey, que dans le cours de l'été 1917.

Le drame de Flirey

Le 63^e RI était lui aussi engagé devant le bois de Mort-Mare. Il était en bonne part composé de soldats originaires du Limousin. Du 3 au 5 avril, ceux-ci se sont illustrés dans les combats de Regniéville, au prix de lourdes pertes. On avait complété à la hâte le régiment, mais les soldats étaient épuisés. Ceux de la cinquième compagnie attendaient d'être relevés ; or le tirage au sort les désigna pour repartir dans la première vague d'assaut le lundi 19 avril :

Sous un effroyable tir de barrage les sections tassées dans les tranchées de première ligne se préparent à l'assaut, un coup de sifflet retentit. En tête des sections les gradés de la 5^e compagnie s'éjectent en terrain découvert mais ils ne sont suivis que par une poignée de soldats, les autres, la grande majorité, n'ont pas bougé, ils refusent de monter sur le glacis. Voyant que leurs camarades ne suivent pas, les quelques soldats qui avaient franchi le parapet, reviennent en arrière, les officiers, le capitaine et les lieutenants, tout en lançant des jurons, ne peuvent que rebrousser chemin⁶⁹.

Ce n'est pas la peur qui a dicté le comportement des soldats, mais la colère devant ce qu'ils considéraient comme une injustice. Par la suite, leur capitaine témoigna clairement sur ce point : *c'est parce qu'ils étaient victimes d'une iniquité qu'ils n'ont pas marché.*

Un sergent de la compagnie a fait le récit de ces heures tragiques : *Pendant 14 heures, je suis resté à plat ventre sans pouvoir bouger, ma tête touchant le visage en décomposition de deux cadavres du 159^e. Tout autour de moi, des morts, partout des morts : ils avaient appartenu au 163^e, au 275^e. Au-dessus de moi les marmites passaient, éclatant avec fracas, sans arrêt. Les Allemands, devinant la présence d'un homme vivant, tiraient dans ma direction des balles de Mauser. À la nuit noire, je regagnai nos lignes. Les copains du 63^e n'étaient plus là, une compagnie du 78^e les avait remplacés. On m'indiqua que la 5^e compagnie de mon régiment était aux carrières de Flirey, attendant l'instant d'être passée par les armes⁷⁰.*

L'information est remontée jusqu'au général Deletoille qui commandait le 31^e corps d'armée. Dans sa fureur, celui-ci voulait faire fusiller à la mitrailleuse les 250 soldats de la compagnie ! Au terme d'une rude négociation, le nombre des accusés fut ramené à cinq par un simulacre de tirage au sort, lesquels furent déférés devant le conseil de guerre. Leur avocat ne fut connu que dix minutes avant le procès ; un fut acquitté et quatre condamnés à mort. Le caporal Antoine Morange, les soldats Félix Baudy, Henri-Jean Prébost et François Fontanaud furent fusillés devant leurs camarades du 63^e RI : c'était le mardi 20 avril 1915, ce même jour où Émile Peineau fut tué par une balle allemande, tout près de là.

L'historien Jean-Yves Le Naour a décrit et analysé ce tragique épisode : *L'exemple, qui a lieu le 20 avril devant le régiment rassemblé pour l'occasion, est plutôt un contre-exemple. L'un lève pathétiquement la photo de sa femme et de ses enfants au-dessus de sa tête, un second qui a refusé de se confesser ne cesse de crier « Assassins ! » Un troisième refuse le bandeau et ouvre sa chemise en direction du peloton d'exécution : « Vous verrez comme on meurt quand on est français ! » Le quatrième, silencieux, résigné, n'a pas la force de protester. Le régiment, lui, est incontrôlable et se débände de partout. Les hommes quittent les rangs, tendent le poing, fuient l'horrible spectacle et crient en direction des chefs : « Assassins ! Crapules ! Assassins ! » On doit supprimer la parade militaire, musique en tête, devant les corps sans vie. Ces fusillades devaient servir à redonner le sens du devoir aux hommes, elles ont plutôt contribué à les démoraliser un peu plus⁷¹. Il fallut attendre le 2 juin 1934 pour que la Cour spéciale de justice militaire réhabilite les quatre militaires.*

⁶⁹ Journal de marche et d'opérations du 63^e RI.

⁷⁰ Cité par le général André BACH, *Fusillés pour l'exemple, 1914-1915*, Paris : Tallandier, 2013.

⁷¹ LE NAOUR (J.-Y.), *1915*, Paris : Perrin, 2013.



Source : « Vestiges 1914-1918 »

Pourtant, le 63^e RI des « fusillés pour l'exemple » et le 369^e RI d'Émile Peineau appartenait à la 73^e DI dont les troupes d'infanterie avaient gagné le surnom de « Loups du Bois-le-Prêtre » par leur vaillance au combat⁷².

La stratégie du « grignotage » a été imposée par le généralissime Joffre, véritable icône pour toute une partie de la population, depuis la victoire de la Marne. Le concert des louanges ne rassemble plus tous les historiens :

En 1915, cet homme avare de paroles, mal à l'aise à l'oral, dont les silences sont pris pour de la profondeur alors qu'ils ne sont que de l'indifférence, desserre un peu les dents, forcé par la colère des politiques qui n'en peuvent plus de ne rien savoir ou presque des opérations et de son comportement de dictateur, au-dessus du pouvoir civil. La liste de ses échecs est longue comme le Bottin mondain, à commencer par la bataille des frontières, menée en dépit du bon sens, tant sur le plan stratégique que sur le plan tactique, et qui valut à la France d'être envahie et de frôler la défaite d'un cheveu. Le miracle de la Marne l'a remis en selle, car pour tous les Français il jouit de l'aura du vainqueur, du sauveur de la France, une popularité qui empêche le gouvernement Viviani et le président Poincaré de le débarquer en 1915, malgré l'envie qui ne leur manque pas. Qu'importe si cette gloire n'est peut-être pas tout à fait la sienne mais celle du général Galliéni qu'il fait tout pour diminuer en 1914-1915 afin de hausser son propre prestige⁷³.

Selon J.-Y. Le Naour, le « grignotage » coûta très cher à l'armée française : [...] *les faits sont là, accablants : en 1915, 370 000 soldats français sont morts au champ d'honneur, 31 000 par mois, et cela pour un gain de quatre kilomètres en Artois et cinq kilomètres en Champagne. La belle affaire⁷⁴.*



Le 18 juin 1916, devant le comité secret de la Chambre, le député Abel Ferry dressa, pour l'armée française, le bilan terrifiant des offensives de l'année précédente :

*L'Argonne, bois de la Gruerie : 40 000 hommes !
Le reste de l'Argonne : 40 000 hommes ! Vauquois :
12 000 hommes ! La tranchée de Calonne : 6 000
hommes ! Le bois d'Ailly, le bois-le-Prêtre : 60 000
hommes !*

Et sa conclusion fut accablante : *Oui, Messieurs, en dehors des grandes offensives de Champagne et d'Artois, uniquement dans ces petites attaques partielles, les attaques pour « le communiqué », qui se traduisent par « rien à signaler sur l'ensemble du front », c'est 400 000 hommes de pertes inutiles⁷⁵.*

⁷² La 73^e DI était alors sous le commandement du général Henri Lebocq. Son portrait et sa signature figurent sur le document d'hommage de la 73^e DI à Émile Peineau.

⁷³ LE NAOUR (J.-Y.), *Op. cit.*, p. 47. Les mauvais choix stratégiques de Joffre, lors de la bataille des frontières (20-25 août 1914) ont coûté la vie à de nombreux soldats des 113^e RI (Blois) et 131^e RI (Orléans).

⁷⁴ LE NAOUR (J.-Y.), *Ibid.*

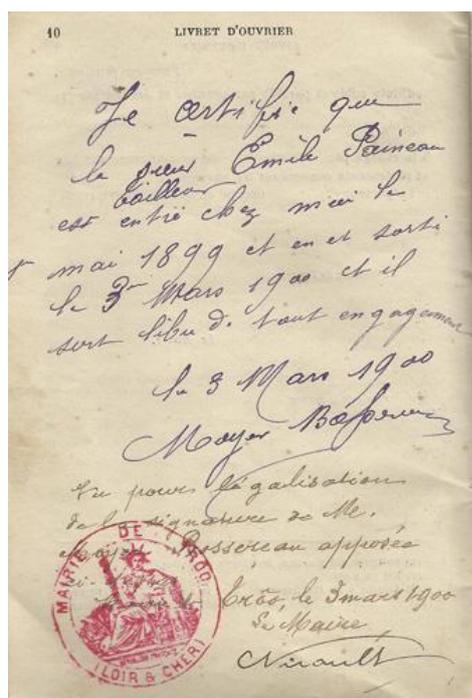
⁷⁵ Cité par FACON (P.) in : *La Grande Guerre et ses lendemains, 1914-1935*, Paris : Larousse, 1988.

Qui était Émile Peineau ?

Grâce aux archives familiales, il est possible de poser quelques repères sur le destin d'Émile Peineau avant le tragique mois d'avril 1915 qui en coupa le fil. Le 12 mars 1884, Alphonse Peineau, jeune cultivateur de vingt-trois ans, domicilié à Ternay, se rendit à la mairie pour déclarer la naissance de son premier enfant ; il fut reçu par Jules Granger, *second conseiller municipal faisant fonction de maire*. Il était *une heure du soir* et l'heureux père de famille n'avait pas perdu de temps, puisque le garçon était né *à l'heure de midi*. Il déclara vouloir donner les prénoms d'Émile Eugène Léon ; ce choix avait sans doute été mûri pendant les veillées d'hiver avec Laurence Marie Joséphine Jullien, son épouse, de deux ans plus âgée. Les deux témoins étaient Jean Lorgeou, l'instituteur du village (qui marqua profondément des générations d'écoliers) et Auguste Ferré, tailleur, tous deux habitant Ternay.

Le couple apparaît au recensement de 1886. Lui était désigné sous les prénoms de Louis Victor, mais c'est bien le même homme, Alphonse étant son troisième prénom à l'état civil, sans doute devenu prénom usuel. Il était alors qualifié « journalier » : il existait, à cette époque, dans le bourg de Ternay, des petits paysans qui possédaient quelques lanières de terre, une parcelle de vigne, un jardin ; et pour subvenir au quotidien de la famille, le mari se faisait embaucher par les fermiers plus importants lors des grands travaux agricoles ; tandis que l'épouse gagnait quelques francs supplémentaires comme couturière, lingère ou laveuse. Et justement, Laurence Jullien était couturière.

La sœur cadette d'Émile, Marie Gertrude, est née le 27 mai 1887. Le père de famille est mort en 1906, donc relativement jeune.



À quinze ans, il était entré en apprentissage pour devenir tailleur chez un artisan de Trô :

Je certifie que le sieur Émile Peineau, tailleur, est entré chez moi le 1^{er} mai 1899 et en est sorti le 3 mars 1900 et il sort libre de tout engagement.

Le 3 mars 1900

Moyer-Bossereau.

Un livret d'ouvrier fut ouvert à son nom quelques semaines plus tard, à la mairie de Ternay, confirmant qu'il exerçait la profession de tailleur. On y trouve son signalement :

Âge : 16 ans

Taille : 1m 58

Cheveux châtons

Sourcils *idem* – Front ordinaire

Yeux roux

Nez moyen

Bouche *idem*

Barbe : néant

Menton rond

Visage ovale

Teint ordinaire.



Il fut le « garçon d'honneur » au mariage de sa sœur Marie avec Paul Boissard. L'élégance du costume rappelait la profession du tailleur. Le goût de ce métier lui était peut-être venu du contact avec Auguste Ferré, tailleur d'habit au bourg de Ternay, témoin de sa naissance et sans doute ami de la famille Peineau.



*Émile Peineau, soldat du 82^e régiment d'infanterie
caserné à Montargis.*



Selon toute probabilité, Émile Peineau fit son service militaire au 82^e RI. C'est dans cette tenue qu'il se fit tirer le portrait à Montargis. Deux photographies datées de 1908 correspondent-elles au service ou à une période de manœuvres ? L'une d'elles montre bien qu'il s'agit toujours du 82^e RI.

Ce régiment d'infanterie avait une histoire prestigieuse. Créé en 1684, sous le nom de « Régiment de Saintonge », il s'est illustré, sous les ordres de Rochambeau, pendant la guerre d'indépendance des États-Unis d'Amérique.



Le maréchal de Rochambeau

commandant le corps expéditionnaire français en Amérique.

Le drapeau du régiment de Saintonge

(futur 82^e régiment d'infanterie)

En 1791, il fut renommé « 82^e régiment d'infanterie » et fit partie, en 1793, des troupes qui soutinrent un siège prolongé à Mayence. Il participa aux grandes campagnes du premier Empire : les noms d'Iéna (1806) et de la Moskowa (1812) sont inscrits sur son drapeau.

Sous le second Empire, le 82^e RI servit d'abord en Algérie, puis fut envoyé en Crimée, ajoutant le nom de Sébastopol à son drapeau.

Dans les années précédant la guerre, ce régiment était caserné à Montargis⁷⁶.



Une incertitude existe quant à la date précise à laquelle Émile Peineau effectua son service militaire, qui durait alors trois ans ; mais la durée a pu être réduite s'il était considéré comme soutien de famille, son père étant décédé en 1906.

Au moment de la mobilisation générale, au début d'août 1914, Émile Peineau fut incorporé au 169^e RI et il se pourrait bien qu'il ait été blessé ou malade avant la fin de 1914, comme le laisse entendre un document :

⁷⁶ Voir *Wikipedia*, « 82^e régiment d'infanterie » et « Régiment de Saintonge ».

41^e Régiment territorial d'infanterie.

Section hors-rang. Dépôt des éclopés.

Le soldat Peineau, du 169^e Régiment d'infanterie est évacué de Toul sur le dépôt de Pray le 15 décembre par train d'évacuation.

Toul, le 15 décembre 1914.

Il se pourrait aussi qu'il ait rempli, au moins momentanément, des fonctions d'infirmier. Cette fois, ce sont deux cartes de correspondance militaire qui vont dans ce sens :

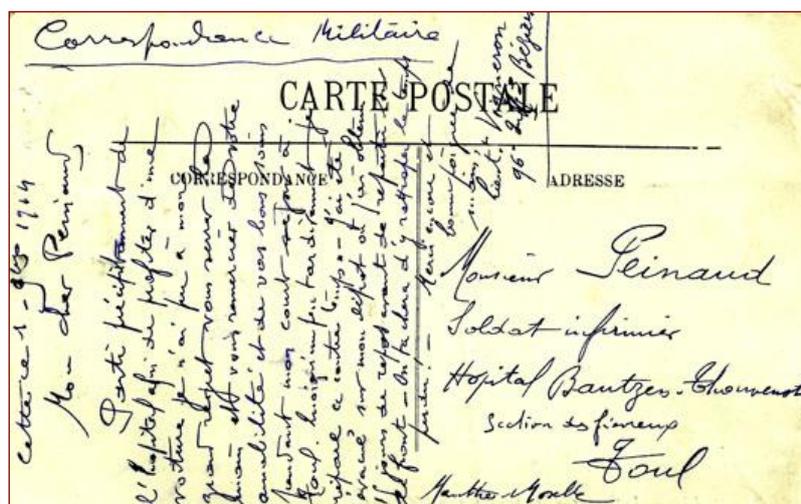
– Carte adressée à M. Peinaud, soldat infirmier, Hôpital Bautzen-Thouvenot, section des fiévreux, Toul (Meurthe-et-Moselle) et datée du 1^{er} novembre 1914⁷⁷.

Mon cher Peinaud,

Parti précipitamment de l'hôpital afin de profiter d'une voiture, je n'ai pu à mon grand regret vous serrer la main et vous remercier de votre amabilité et de vos bons soins pendant mon court séjour à Toul. Quoiqu'un peu tardivement je répare ce contretemps. J'ai été évacué sur mon dépôt où j'ai obtenu 15 jours de repos avant de repartir sur le front. On tâchera d'y rattraper le temps perdu !

Merci encore et bonne poignée de main,

Lieutenant Vigneron 86^e Infanterie, Béziers.



– Carte adressée à M. Peinaud, Hôpital auxiliaire des Dames de la Croix-Rouge, Hôtel Bristol, Aix-les-Bains, Savoie.

Cher Copain,

Je te remercie beaucoup de ce que tu m'as fait, je ne t'oublierai jamais, je suis rentré dans ma famille bien heureux ; donne-moi l'adresse de l'infirmière si tu veux de ma part, donne leur bien le bonjour à tous de ma part ; j'ai perdu les adresses, ce qui m'a ennuyé beaucoup, écris-moi ; bien le bonjour à M^{me} Faber ainsi qu'aux Sœurs.

Ton copain, Étienne Carouati Rue Riquet, 60, Paris Villette.

⁷⁷ L'hôpital complémentaire n° 24 « Bautzen-Thouvenot » accueillit en mars 1916 un militaire célèbre : François Mauriac, affecté au service de radiologie [voir son ouvrage *Lettres d'une vie (1904-1969)*, Paris : Grasset, 1981].

Une photographie, sur laquelle la présence d'É. Peineau est précisée d'une croix, concerne son séjour à Aix-les-Bains : il est dans un groupe où figurent des soldats blessés et des infirmières de la Croix-Rouge ; son bras droit masqué ne permet pas de savoir s'il portait ou non un brassard de la Croix-Rouge, comme deux de ses camarades. Sur une autre photographie, il est le troisième à gauche des militaires assis, entourés de soldats majoritairement blessés (bras en écharpe) ; avait-il été malade et envoyé en convalescence à Aix-les-Bains ?

Les deux courriers de remerciements pour des soins donnés en milieu hospitalier ne sont pas contradictoires avec le fait que lui-même ait été malade ou blessé. Mais il est difficile de préciser une succession chronologique. Il semble qu'Émile Peineau soit venu ou revenu au 369^e RI, au début de 1915, avec les regrets de ses amis d'Aix-les-Bains, comme en témoigne une carte portant un cachet du 5 mars 1915 :

Merci mon brave Peineau pour votre bonne carte, je ne vous oublie pas, et tous vos camarades ici non plus, nous parlons bien souvent de vous, et vous regrettons.

Bon courage, Peineau, et confiance !

Nous préparons une comédie pour Pâques, deux actes, c'est vous dire je fais faire des efforts de mémoire à mes bons petits artistes !

Recevez, mon brave Peineau, toutes nos amitiés et mes souhaits les plus vifs de bonne chance.

G. Leclerc, infirmière.



Émile Peineau à Aix-les-Bains (3^e à gauche des militaires assis)

Avec prudence, on pourrait avancer que Peineau fut d'abord hospitalisé à Toul, plutôt pour cause de maladie, et qu'il commença alors à seconder le personnel infirmier ; puis il fut transféré à Aix-les-Bains, en convalescence où il continua ce rôle d'aide aux soins, avant de rejoindre le 369^e RI.

Émile Peineau appartient donc d'abord au 169^e RI avant d'être transféré dans sa réserve, le 369^e. C'était un régiment de création très récente qui, en 1914, participa aux premiers combats en Lorraine, puis en

Woëvre, au Bois-le-Prêtre (deuxième semaine de décembre). Ainsi, tant au 169^e qu'au 369^e (sans savoir à quelle date il passa de l'un à l'autre), le Ternaysien fut rivé à cette terre de Woëvre.

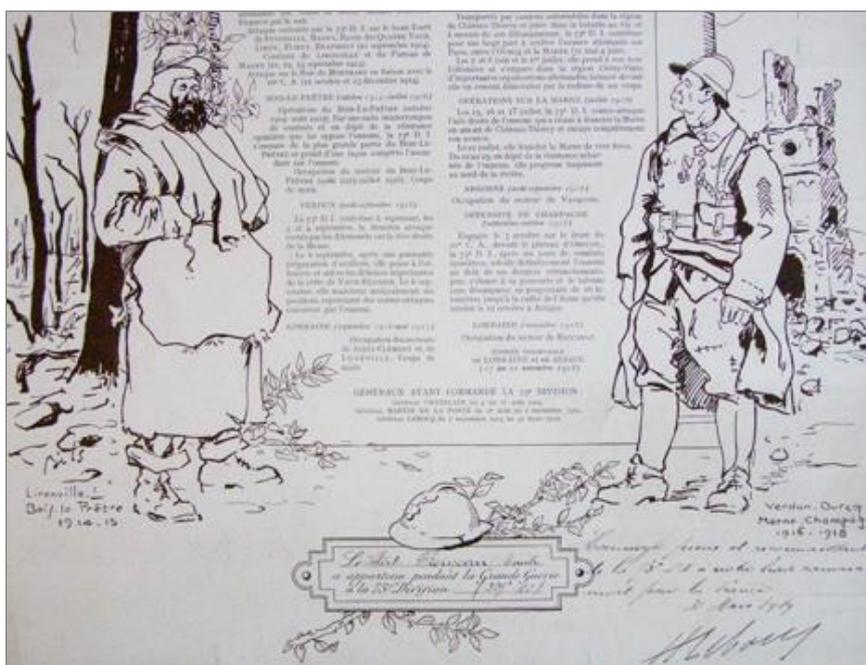
L'ensemble des données sur la personnalité d'Émile Peineau laisse deviner un homme très religieux, d'un contact aimable, capable d'un grand dévouement à l'égard des autres. Sans parler d'un côté va-t-en-guerre, il n'hésitait pas à prendre des risques dans la zone de combat, sans doute mu par un profond patriotisme. Il semblait en parfaite adéquation avec les « théories morales » diffusées dans le 82^e RI où il avait fait ses classes quelques années plus tôt :

– Patrie

De même qu'un fils en état de porter un bâton, défend sa mère en cas de mauvaise rencontre, de même tout Français en état de porter les armes doit défendre sa patrie et verser son sang pour elle si elle est en danger.

– Courage

Puisque tout homme doit conserver sa vie pour son pays, il n'a pas le droit de risquer sa vie pour une fanfaronnade sans utilité. Mais quand le devoir l'exige, l'homme courageux marche sans regarder en arrière et s'il va au devant d'une mort certaine pour sauver sa Patrie, son courage devient de l'héroïsme⁷⁸.



Hommage de la 73^e DI à Émile Peineau, soldat du 369^e RI « mort pour la France »

⁷⁸ 82^e Régiment d'infanterie, *Théories morales – Questionnaire pour les soldats*, novembre 1902. C'est dans cette unité qu'Émile Peineau fit son service militaire.

Brève conclusion

C'est au cours d'une journée « sans changement », émaillée d'échanges de tir « sans résultat appréciable » qu'Émile Peineau, le jeune tailleur de Ternay, a perdu la vie, victime d'une balle en pleine tête. Il ne fut un héros ni de la Marne (1914), ni de Verdun (1916), simplement un de ces milliers de poilus tombés sur le front de Woëvre (1915), souvent fauchés les uns après les autres au fil des jours sans combat historique, comme ce fut aussi le cas pour l'écrivain Louis Pergaud⁷⁹. Le généralissime Joffre avait beau prétendre que ses choix stratégiques « grignotaient » les forces allemandes, c'était aussi l'armée française qui perdait abondamment son sang pour des gains territoriaux infimes.



Le monument aux morts de Ternay et la plaque portant les noms des soldats « morts pour la France » (Émile Peineau est le quatrième dans la colonne de droite).

Les archives de sa famille ont permis de donner un visage à Émile Peineau, de retracer quelques bribes de sa brève existence, de mieux connaître le contexte de son combat et de sa mort. Ce fut une période particulièrement dure de la guerre (mais il n'y en eut aucune de douce !) où les combattants furent soumis à des conditions et à des épreuves inhumaines, à tel point que des soldats au courage exemplaire un jour pouvaient se retrouver « fusillés pour l'exemple » le lendemain parce qu'ils refusaient un ordre injuste. Tous étaient des « Loups de Woëvre », qu'il s'agisse d'Émile Peineau ou de Félix Baudy, le maçon creusois du 63^e RI : dans sa diversité tragique, la mort les a réunis le 20 avril 1915.

Cette petite étude met aussi en évidence des faits dont on rencontre assez souvent la trace dans les correspondances concernant les soldats « morts pour la France » : la forte solidarité entre les combattants, au-delà même de la mort, qui se traduit dans les lettres adressées aux familles éplorées ; pour les camarades du défunt, c'est un devoir de faire en sorte que la sépulture soit identifiable pour les proches (ce qui n'a pas toujours été possible), de vérifier qu'elle est entretenue, de décrire parfois les obsèques, voire l'exhumation après la guerre quand la dépouille regagnait le cimetière du village natal.

⁷⁹ Apparemment, le nom de la Woëvre n'a pas été inscrit sur le drapeau du 369^e RI où figuraient : Verdun 1916, La Malmaison 1917, Picardie 1918 (informations recueillies sur *Wikipedia*, « 369^e RI »).

Le plus petit geste était porteur d'une exceptionnelle charge affective : ce fut assurément l'effet produit par la violette cueillie près des tombes de Flirey, puis envoyée par Louis Serrier à la mère et à la sœur d'Émile Peineau.



Hommage aux « Morts pour la France » dans l'église de Ternay



Ternay, un 11 Novembre

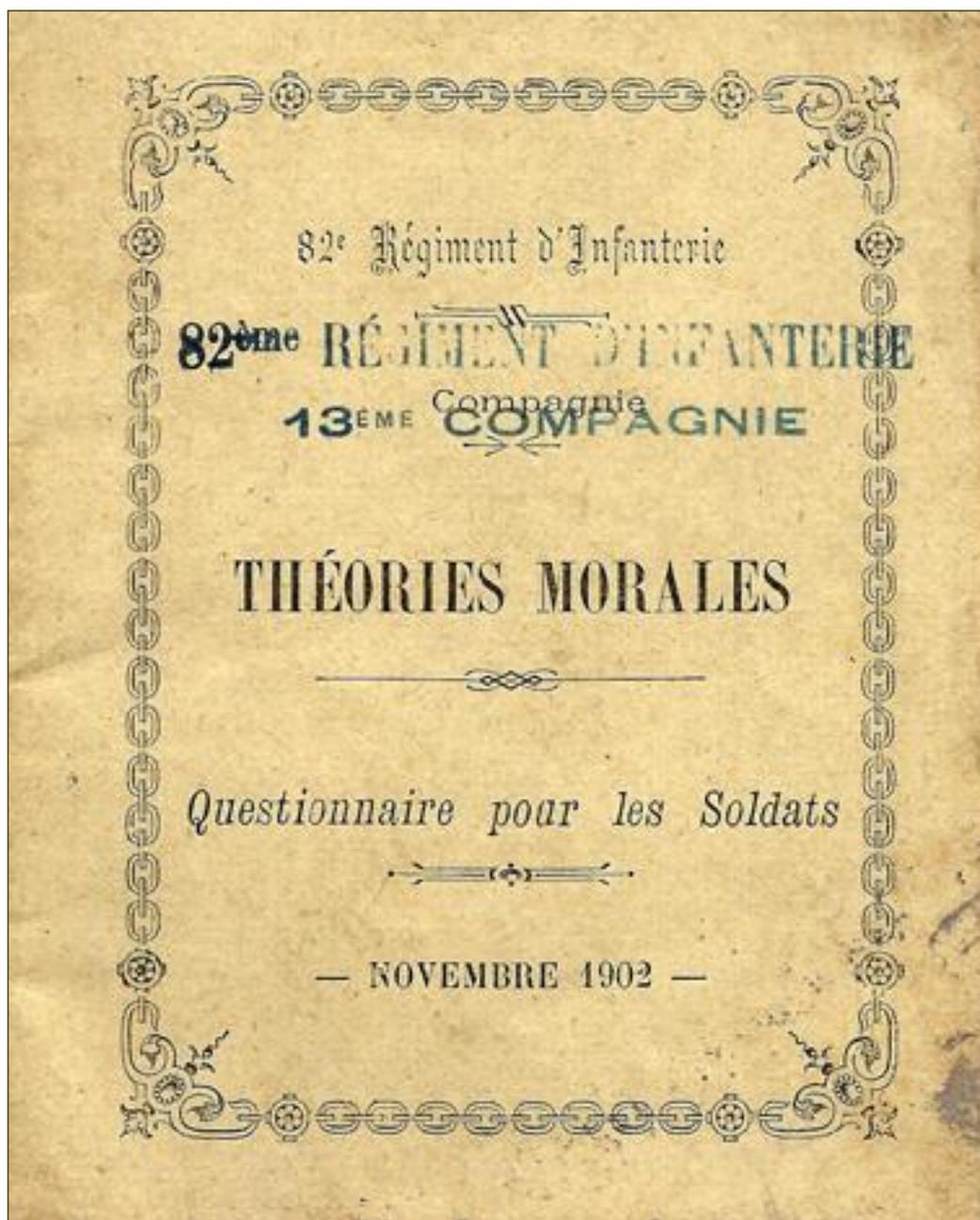
– Émile Peineau...

– Mort pour la France...

Annexes

Ont été placés ici des documents qui n'ont pu trouver place dans le corps du texte. Ils proviennent des archives de M^{me} Marie-France Deguilly.

Avant la guerre



*Livret de « théories morales » du 82^e régiment d'infanterie
où Émile Peineau fit son service militaire.*



Photo prise en 1908, probablement à l'occasion de manœuvres.



Marie Peineau, sœur d'Émile, après avoir épousé Paul Boisnard, donna le jour à trois filles. Elle était couturière à Ternay, mais devint rapidement veuve. Pour subvenir aux besoins familiaux, elle dut quitter le village et « monter à Paris » pour se placer comme cuisinière dans une riche famille bourgeoise. Ses filles restèrent à Ternay, élevées par leur grand-mère (la mère d'Émile et de Marie).

Marie Boisnard a toujours conservé pieusement des chaussons de bébé en toile blanche, qu'elle disait avoir été confectionnés et brodés par Émile Peineau⁸⁰.

⁸⁰ Informations transmises par M^{me} Marie-France Deguilly.

Pendant la guerre



Photo prise à Aix-les-Bains. Émile Peineau est identifié par une croix.



État de l'église de Flirey quelques semaines après la mort d'Émile Peineau.

Le nom « Flirey » a été rayé : censure militaire ?

CARTE POSTALE MILITAIRE
 TROUPES EN CAMPAGNE

M. Pour votre joyeux Jacques je vous
 envoie une tête qui ne sera pas vraiment assombli
 une que j'ai prise dans les tranchées et au seul ce qui
 m'occasionne a faire la grimace enfin j'espère que vous m'en
 recommander tout de mieux amusez vous et recevez mes plus
 doux baisers votre fils fier et arde qui vous aime tant
 tendrement Emile

Verso de la carte où fut dessiné le portrait au crayon d'Émile Peineau.

Voiciant aux Bis le 27 Mai 1918
 Madame,
 La nouvelle de la mort de votre
 bon frère m'a profondément attristé
 dans le peu de temps que je l'ai
 connu j'ai pu apprécier toutes ses
 qualités et j'aurais voulu pouvoir lui
 être agréable et lui rendre service dans
 une plus grande étendue mais ma
 maison est envahie par les troupes
 il m'est impossible de faire ce que je
 veux et votre cher frère méritait bien
 des égards. J'ai rendu que en lui une
 grande délicatesse au niveau de sentiments
 chrétiens aussi vous devez avoir confiance
 et soyez sûre, Madame, que nous avons
 au lieu un bon protecteur qui veille
 sur vous et votre bonne Mère qui l'aime
 tant. Je comprends votre grande douleur
 et je la partage, perdre un tel frère
 et un si bon fils, c'est la plus grande
 des afflictions du ce monde. Quel horrib
 fleure que la guerre. Mesdames, que
 de familles éprouvées et de larmes versées.
 Mon courage et merci de votre bonne lettre
 je me ferai une consolation de parler
 avec vous pour votre martyr. J'espère
 mes condamnées les plus sympathiques
 et

Lettre de Berthe George

Après la guerre



*Monument de Flirey érigé en hommage aux troupes américaines
et à leur rôle décisif dans l'offensive de septembre 1918*





L'abbé Mauvais, curé de Flirey

Flirey, le 10 Décembre 1864
 Notre Compatriote

Voici la nouvelle année que la Miséricordieuse Providence vous donne pour son service pour sa gloire pour son très grand amour pour l'accomplissement de sa volonté.

Je viens avec un cœur nouveau fraternelement d'amour de Dieu et de dilection fraternelle vous souhaiter une heureuse année 1865 toute pleine de mérite, d'amour de Dieu et de foi, de sainte eternelles en vous disant : avec la foi que Dieu vous bénisse, vous garde de tout péché et vous conduise à la Vie Eternelle ! - avec St Paul : Je prie et dans ma prière je supplie Dieu d'augmenter de plus en plus en vous la ferveur de la foy, de l'espérance et de l'amour qui vous rendent les plus mérites, les plus vertueuses, les plus dévotieuses. Au St Amour qui vous possède et anime et suscite et donne forme à ce que vous faites, car si 1864 n'est pas la dernière année elle doit être la meilleure de toute votre vie.

Que le St Amour renouvelle votre être, comme l'été renouvelle l'année et que 1865 soit grande date, époque solennelle dans votre vie et se commence à aimer et à aimer le Bon Dieu.

Est-ce qui est un mérite en prière peut soulever autre chose que le grand et meilleur amour de Dieu qui apporte avec lui tous les biens de la terre et du ciel.

Mes prières, mes vœux, mes Mementos seront très fréquents pour vous, car je vous aime en 1864 et votre bien-être et pour que vous soyez plus heureux que jamais et ne fut aimé et estimé par moi vous ne l'oubliez pas.

Veuillez agréer, chère Compatriote, mes vœux de santé et de bonheur peu fait dans l'amour de Dieu.

L. Mauvais
 curé de Flirey

Lettre de l'abbé Mauvais probablement adressée

à la sœur d'Émile Peineau.

MINISTÈRE
DES PENSIONS. *Thiry* le *15* 192*2*

SERVICE
DES RESTITUTIONS
DE CORPS DES MORTS
POUR
LA FRANCE.
M. *Maillane*

2

328 J'ai l'honneur de vous informer que l'exhumation des restes de
votre parent :

M. (nom) : *Peineau Emile Eugène*
Grade : *2^e classe*
Corps : *169 R. I.*
Inhumé au cimetière *Thiry* de *1^{er}*
est prévue pour le *trois Mai* (3)
à *partir de 10 heures.*

Si vous désirez être présent, veuillez prendre les dispositions utiles
pour vous trouver auprès de la tombe aux jour et heure fixés ci-
dessus.

L'exhumation ne sera en aucun cas faite avant ce moment, mais
elle ne pourra être différée pour attendre votre arrivée. Il pourra
cependant se produire qu'en raison de retards dus à des cas de force
majeure, l'exhumation soit reportée par l'Administration à un jour
suivant.

Agréés, *M. Maillane*, l'assurance de
ma considération distinguée.

A M

STAMP 444-1011. (20-05)

SERVICE de L'ÉTAT-CIVIL
Le Cimetière
S. R.

*Courrier avisant la famille de l'exhumation
du corps d'Émile Peineau.*

Table des matières

Charles Guiton

| | |
|--|-------|
| La mémoire retrouvée | P. 2 |
| La famille Guitton | P. 5 |
| Sous le signe du champagne | P. 7 |
| Au 113 ^e régiment d'infanterie | P. 9 |
| Un lourd silence... Et la blessure | P. 13 |
| Victime de la bataille des frontières | P. 16 |
| Signeux, tragique baptême du feu du 113 ^e | P. 19 |
| Le retour à l'espoir | P. 31 |
| « Le point noir est toujours à l'horizon » | P. 37 |
| Quant à ses frères... | P. 47 |

Émile Peineau

| | |
|--|-------|
| Un mois d'avril meurtrier | P. 52 |
| Comment est mort Émile Peineau ? | P. 57 |
| Pour les Vendômois, des informations très filtrées | P. 68 |
| Le drame de Flirey | P. 71 |
| Qui était Émile Peineau ? | P. 73 |
| Annexes | P. 81 |